NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE

ENID BLYTON

LE MYSTÈRE DU NID D'AIGLE

SÉRIE MYSTÈRE ENID BLYTON



LE MYSTÈRE DU NID D'AIGLE

par Enid BLYTON

*

HENRI, Jacques, leurs sœurs Denise et Lucette, ainsi que leur inséparable perroquet Kiki se retrouvent pour les grandes vacances dans un petit village des Alpes. L'endroit est si beau, si calme, si Tranquille qu'il semble que rien d'extraordinaire ne s'y passe jamais... sauf précisément cette année-là!

Dans la montagne, un vieux château abandonné se dresse en un lieu si écarté que des aigles l'ont choisi pour faire leur nid.

Des aigles! Quelle aubaine pour Jacques qui adore tout ce qui vole! Mais il n'y a pas seulement des aigles à Château-Malfort: il y a aussi... de drôles d'oiseaux!



DU MÊME AUTEUR

dans la Nouvelle Bibliothèque Rose :

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq
Le Club des Cinq contre-attaque
Le Club des Cinq en vacances
Le Club des Cinq va camper
Le Club des Cinq en randonnée
Le Club des Cinq au bord de la mer
Le Club des Cinq et les Gitans
Le Club des Cinq en roulotte
La Locomotive du Club des Cinq
Enlèvement au Club des Cinq
Le Club des Cinq et les Papillons
Le Club des Cinq et le Trésor de l'Ile
Le Club des Cinq et le Coffre aux Merveilles
La Boussole du Club des Cinq

Série « Clan des Sept »

Un Exploit du Clan des Sept
Le Carnaval du Clan des Sept
Le Clan des Sept à la rescousse
Le Clan des Sept et L'Homme de Paille
Le Téléscope du Clan des Sept
Le Violon du Clan des Sept
L'Avion du Clan des Sept

Série « Mystère »

Le Mystère du Vieux Manoir
Le Mystère des Gants verts
Le Mystère du Carillon
Le Mystère de la Roche percée
Le Mystère de l'Ile aux Mouettes
Le Mystère de Monsieur Personne
Le Mystère des Voleurs volés

Série « Oui-Oui »

Oui-Oui au Pays des Jouets
Oui-Oui et la voiture jaune
Oui-Oui chauffeur de taxi
Oui-Oui veut faire fortune
Bravo, Oui-Oui !
Oui-Oui va à l'école

Série « Famille Tant-Mieux »

La Famille Tant-Mieux

Série « Belles Histoires »

Bonjour, les amis !

Fido chien de berger

dans l'Idéal-Bibliothèque :

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq se distingue
Le Club des Cinq en péril

Série « Mystère »

Le Mystère du Golfe bleu
Le Mystère de la Cascade
Le Mystère du Vaisseau perdu
Le Mystère de l'Hélicoptère
Le Mystère du Mondial-Circus
Le Mystère du Pavillon rose
Le Mystère de la Rivière noire

1/64

ENID BLYTON

LE MYSTÈRE DU NID D'AIGLE

ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES



HACHETTE

83

TABLE DES MATIERES



CHAPITRE PREMIER

Les vacances

DANS la cour de récréation de-leur pension, deux fillettes bavardaient avec animation.

« Plus qu'un jour avant les vacances! disait la rousse Lucette à son amie Denise. J'ai hâte de revoir Jacques. C'est long, tout un trimestre sans lui...

— Oh! moi, ça m'est bien égal de ne pas voir mon frère, répliqua Denise en riant. Je sais bien qu'au fond Henri n'est pas méchant, mais il me rend folle avec sa manie des bêtes... Remarque que,

je ne comprends pas ton frère non plus : il est aussi toqué des oiseaux qu'Henri des insectes.

— Henri est tout simplement extraordinaire avec les bêtes! protesta Lucette qui avait une grande admiration pour le frère de Denise. Seulement, je reconnais qu'il est un peu trop taquin. »

Henri s'amusait à cacher des perce-oreilles sous l'oreiller de sa sœur, à introduire des hannetons dans ses chaussures, ce qui provoquait chez Denise de violents accès de mauvaise humeur.

« As-lu des nouvelles de Kiki? » demanda Denise.

Kiki était le perroquet de Jacques. Celui-ci lui avait enseigné quelques phrases. Mais l'oiseau, doué d'un talent tout particulier, en avait appris de lui-même de plus ou moins recommandables, qu'il servait à tout propos.

« Ce pauvre Kiki! répondit tristement Lucette. Figure-toi que Jacques n'a pas eu la permission de le garder avec lui au collège celle année. Pauvre bête... Heureusement, un ami s'en est chargé et Jacques est allé le voir chaque jour. Tout de même, on aurait bien pu le lui laisser au collège.

— Tu sais, moi, j'adore Kiki. Mais l'avoir dans une école, c'est une au Ire histoire. Il interpelle le directeur, les professeurs : « Mouche-toi donc! « Essuyez-v.ous les pieds! » Et maintenant, il empêche tout le monde de dormir en faisant des bruits de locomotive au milieu de la nuit. Je comprends très bien qu'on n'en ait pas voulu. »

Pour les enfants, Kiki n'était pas un oiseau, c'était le compagnon inséparable de leurs jeux. Lucette se réjouissait de retrouver son frère et

celui de Denise dans la douce atmosphère de gaieté que savait créer pour eux la mère de Denise.

Jacques et Lucette Tirmont n'avaient pas connu leurs parents. Ils avaient vécu chez un vieil oncle grincheux jusqu'au jour où le hasard leur avait fait rencontrer Henri et Denise Lefèvre. Le père de ceux-ci était mort, et leur mère travaillait pour les élever. Les filles allaient à la même pension et les garçons au même collège. Ainsi, les vacances venues, tous quatre se retrouvaient chez Mme Lefèvre, la mère de Denise et d'Henri.

Cette année-là, elle avait loué pour l'été une petite maison sur les contreforts des Alpes, dans un endroit que les enfants ne connaissaient pas encore. A la veille de ces grandes vacances tant attendues, les fillettes faisaient des projets, évoquant les souvenirs de l'été précédent.

« Je me demande si on s'amusera autant que Tannée dernière, dit Denise. S'il pouvait nous arriver une aventure du même genre... Tu te rappelles?

- Si je m'en souviens? Une aventure pareille, ça ne s'oublie pas (1)! Mais je crois que cela n'arrive pas deux fois non plus.

Tu as remarqué comme les derniers jours du trimestre semblent traîner?... Ce sont les plus longs de l'année. »

Cependant, les vacances finirent par arriver et, un beau jour, Denise et Lucette se retrouvèrent sur le quai de la petite gare des Alpes où les attendu il Mme Lefèvre. Denise sauta au cou de sa mère,

(I) Voir Le *Mystère de l'Ile aux Mouettes,* dans la même collection.

lui plaquant sur les joues deux baisers sonores tandis que Lucette, plus tendre, se cramponnait au cou de la jeune femme, pressant contre son épaule sa jolie tête rousse.

« Quel bonheur de vous retrouver, la nie Alice », répétait la fillette. Elle ne pouvait s'empêcher de songer à la chance qu'avait Denise de posséder pour elle toute seule une maman aussi merveilleuse. Et elle était reconnaissante à son amie de lui permettre de partager ce trésor avec elle. C'est triste de n'avoir ni papa ni maman qui vous envoient des lettres, qui vous attendent aux vacances! Mais depuis que tante Alice avait si gentiment adopté dans son cœur Lucette et son frère, la fillette ne se sentait plus jamais abandonnée. Tandis que toutes trois se dirigeaient vers la voiture, Lucette se sentit envahie de bonheur. Il faisait beau, elle avait tante Alice, c'était le premier jour de vacances et, demain, les garçons arriveraient,

Une fois les bagages dans la voiture, Mme Lefèvre s'installa au volant.

« Notre maison est en dehors du village, expliqua-t-elle. C'est un peu loin pour les courses, mais la ferme qui est à côté nous fournit les œufs et le lait. Vous verrez comme la région est belle et quelles excursions vous pourrez y faire. Jacques pourra s'en donner à cœur joie avec les oiseaux. »

Bientôt, quittant la route qui serpentait au fond de la vallée, la voiture s'engagea sur un étroit chemin de montagne.

« C'est notre maison, perchée là-haut? demanda Denise.

- Oui, et de là on a une vue magnifique. On aperçoit plusieurs chaînes de montagnes. »

Lucette se pencha pour voir elle aussi et s'écria :

« Regarde, Denise, au sommet de ce pic... Un château fort! »

Denise aperçut à son tour un très vieux château, entouré d'un mur épais et dominé par deux tours.

Les murailles étaient percées par endroits de meurtrières et en d'autres de véritables fenêtres, ce qui donnait à l'ensemble un aspect étrange.

« Est-il vraiment ancien? demanda Lucette.

— Non, pas entièrement. Une partie date certainement du Moyen Age mais il a été restauré et partiellement reconstruit. On l'appelle le Château-Malfort. Il a l'air abandonné. Bien entendu, on raconte à son sujet une quantité d'histoires.

- Pourquoi? demanda Denise tout excitée. Y est-il arrivé des choses vraiment épouvantables?

- On le dit, mais je ne sais rien de précis. D'ailleurs, vous feriez mieux de ne pas y aller. Il y a eu un éboulement et la route qui y conduit s'est effondrée. Toute une partie du château est, paraît-il, sur le point de s'écrouler aussi. »

Les voyageuses étaient parvenues devant une charmante maison blanche au toit de chaume. Mme Lefèvre rangea la voiture dans un hangar et toutes les trois entrèrent joyeusement à « La Source »,



CHAPITRE II

Arrivée des garçons et de Kiki

LES FILLETTES consacrèrent ce jour-là et la matinée du lendemain à l'exploration et à l'installation de leur nouvelle demeure. La maison était toute petite mais bien suffisante pour les vacances. Le rez-de-chaussée était occupé tout entier par une immense cuisine ancienne et un petit salon. Au-dessus, trois chambres : l'une pour Mme Lefèvre, une autre pour les filles et la dernière pour les garçons.

Les tâches furent vite réparties. Mme Lefèvre se chargerait de la cuisine et les filles du ménage.

Ce jour-là, les travaux domestiques furent rapidement terminés,

Lucette et Denise purent alors inspecter les lieux à loisir. Elles découvrirent au fond du jardin la fameuse source à laquelle la maison devait son nom.

« Ce n'est pas à proprement parler une source, leur expliqua Mme Lefèvre. La source véritable se trouve tout en haut de la montagne dans le voisinage du château, ou dans le château même. Mais, dès sa naissance, le ruisseau disparaît sous terre dans une sorte de tunnel pour réapparaître ensuite ici. Nous avons la chance qu'il traverse tout notre jardin avant de disparaître de nouveau. »

L'heure d'aller chercher les garçons à la gare arriva enfin. Lucette ne tenait plus en place. Elle était impatiente de retrouver Jacques et Henri. Les fillettes n'eurent pas longtemps à attendre sur le quai. Le train n'était pas encore en gare que déjà elles apercevaient les garçons qui gesticulaient aux portières.

« Kiki! s'écria Lucette. Ce bon vieux Kiki... »

En entendant son nom, le perroquet perché sur l'épaule de Jacques s'envola, vint s'installer sur le bras de Lucette et frotta son bec sur la joue de la fillette.

La petite troupe se mit en route, précédée d'un porteur chargé des valises, Kiki de nouveau installé sur l'épaule de Jacques. Tout à coup, on entendit :

« Essuie donc tes pieds!... Et où donc est ton mouchoir? »

Eberlué, le porteur se retourna pour voir qui lui parlait.

« Combien de fois faut-il te dire de fermer la porte? » poursuivit la voix.

Effaré, le porteur laissa tomber les valises. Il ne savait pas s'il fallait répondre à cet oiseau extraordinaire. Abandonnant Jacques, Kiki sauta dans la voiture sur l'épaule de Mme Lefèvre et lui dit en manière de salutation :

« Ouvrez vos livres à la page 6! »

Tous éclatèrent de rire.

« C'est à l'école qu'il a appris cela », expliqua Jacques.

Enchanté de son succès, le perroquet continuait :

« Fermez la porte!

— Tais-toi, Kiki, finit par dire Jacques. Si tu n'es pas sage, je vais t'attacher le bec avec un élastique... »

Empilés dans la voiture, les enfants admiraient le paysage.

« Le pays a l'air passionnant, dit Henri.

— Nous allons y trouver tous les oiseaux et toutes les bêtes que nous voudrons », répondit Jacques.

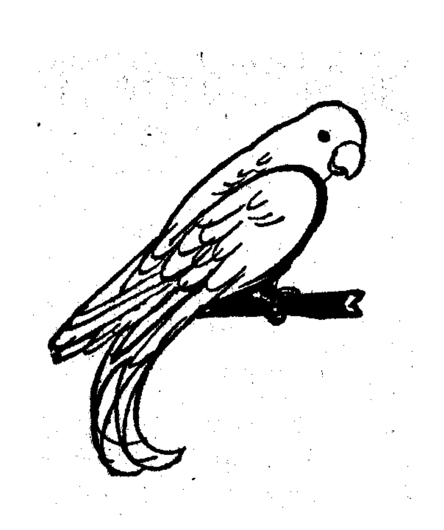
Les garçons partageaient l'avis des filles en ce qui concernait la maison : elle était charmante. Mais ce qui les intéressait le plus, c'était le Château-Malfort.

« II faudra y aller demain, dit immédiatement Jacques.

- Ce n'est malheureusement pas possible, répondit Mme Lefèvre. J'ai déjà expliqué aux filles que c'est dangereux. Il y a eu un éboulement et le château tout entier menace de s'écrouler. »

Lucette était si contente d'avoir retrouvé son

frère qu'elle ne le quittait plus d'une semelle. Avec ses cheveux roux et ses yeux verts, Jacques lui ressemblait beaucoup. Henri, avait, lui aussi, beaucoup de traits communs avec Denise, en particulier leur brune chevelure rebelle. Filles et garçons formaient un quatuor inséparable.





CHAPITRE III

Installation

PENDANT les deux premiers jours, les enfants explorèrent la campagne et la montagne environnantes. Jacques trouva tous les oiseaux qu'il pouvait souhaiter. Un jour il crut même apercevoir un aigle.

« Un aigle? s'écria Denise. Je pensais qu'il n'y en avait plus en France.

- Eh bien, il faut croire qu'il en existe encore, répliqua Jacques. Et je crois même que celui que j'ai vu était un aigle royal.

— Est-ce méchant, les aigles? demanda Lucette.

— Tant qu'on n'approche pas de leur nid, ils ne s'attaquent pas à l'homme, lui répondit son frère. Je me demande si celui que j'ai vu a son nid dans la région. »

Jacques était passionné par la vie des oiseaux. Mais jamais il ne prenait leurs œufs, jamais il ne dérangeait les couvées. Si Denise ou Lucette se permettaient de jeter un coup d'œil à un nid, la mère effarouchée s'envolait aussitôt. En revanche, Jacques, lui, avait le don de pouvoir la caresser sans qu'elle bouge une plume.

Mais les enfants se lassèrent vite de cette existence trop calme à leur gré. Ils songeaient avec nostalgie à leur aventure des vacances précédentes, a l'île aux Mouettes.

« II ne nous arrivera jamais rien ici, dit Henri. C'est exactement le genre d'endroit où il ne se pusse jamais rien.

- Qu'en sait-on? répondit Jacques.

- Si seulement on pouvait aller à Château-Malfort! répliqua Denise. C'est un endroit où il «luit se passer « des choses ». Maman a dit qu'il en était arrivé de terribles, mais elle ne savait pas lesquelles.

- Moi, je n'irai sûrement pas, dit Lucette.

- D'ailleurs, maman l'a défendu, enchaîna Denise.

- Mais, si, en cherchant un nid d'aigles, nous si privions par hasard dans les parages du château, nous ne désobéirions pas, fit remarquer Henri.

- Tout de même, si nous allons de ce côté, il vaudrait mieux demander la permission. »

Jacques ne pouvait supporter l'idée de tromper d'une manière ou d'une autre la confiance de la mère d'Henri. Aussi, le soir même, abordèrent-ils la question.

« Tante Alice, je crois que des aigles ont construit leur nid en haut de la montagne. Me permettriez-vous d'y aller voir?

— Certainement, si tu fais attention. Est-ce du côté de Château-Malfort?

— Probablement, répondit Jacques en toute franchise. Mais vous pouvez nous faire confiance, nous n'emmènerons pas les filles à l'endroit de l'éboulement.

— Les fondations du château ont été minées par une inondation. Tu te rends compte qu'une exploration risque d'être extrêmement dangereuse.

— Nous ferons bien attention », promit Jacques, enchanté que Mme Lefèvre n'eût pas prononcé une interdiction formelle.

Cet après-midi-là, tandis qu'ils escaladaient la montagne, ils eurent l'étrange sensation d'être suivis. Autour d'eux cependant, le pays semblait désert. Pourtant, de temps à autre, ils entendaient craquer une branche, rouler un caillou. Il fut décidé qu'Henri se cacherait dans un groupe d'arbres tandis que les autres continueraient leur ascension. Bientôt il lui sembla que quelqu'un se dirigeait dans sa direction, puis se mettait à ramper. Sortant de sa cachette, Henri ne put retenir une exclamation. Le « quelqu'un » était une fillette nu-pieds et vêtue de- haillons. Elle bondit pour

prendre la fuite mais Henri la retint malgré tous les efforts qu'elle fit pour se libérer à coups de dents et de pied.

« Assez! lui cria-t-il. Ça suffit! Je te laisse partir si tu me dis pour quelle raison tu nous suivais. »

La fillette ne répondit pas.

« C'est une bohémienne! » s'écria Denise qui était revenue sur ses pas avec les autres.

L'enfant s'obstinait dans son mutisme, mais elle regardait Kiki avec le plus vif intérêt.

« Je crois qu'elle nous a suivis tout simplement pour regarder le perroquet, remarqua Henri en riant. C'est vrai?

— Oui, c'est vrai, répondit-elle.

— Oui, c'est vrai », répéta Kiki.

La sauvageonne éclata d'un rire joyeux qui transforma son visage. « Comment t'appelles-tu?

— Tina. J'ai vu l'oiseau. Alors je vous ai suivis. Je n'ai rien fait de mal. J'habite dans la montagne avec ma tante. Je connais bien votre maison et je sais tout ce que vous faites.

— Tu nous espionnes? Mais, au fait, tu dois bien connaître la montagne? »

Tina hocha la tête. Elle n'avait d'yeux que pour Kiki. Visiblement, le perroquet la fascinait.

« Alors, tu dois savoir s'il y a des nids d'aigles quelque part? lui demanda Henri.'

— Qu'est-ce que c'est qu'un aigle?

— Un gros oiseau avec un bec crochu.

— Un oiseau comme celui-là? demanda Tina en désignant Kiki.

— Mais non... Et puis ça n'a aucune importance.

Si tu n'as jamais vu d'aigles, tu n'as pas pu voir leur nid...

— Je propose de rentrer, suggéra Jacques. J'ai faim, pas vous? » Puis s'adressant à Tina : « Tu dois sûrement connaître un raccourci pour retourner à la maison, montre-nous-le donc.»

La fillette ne se fit pas prier. Bondissant comme une chèvre, elle dévala la colline, les enfants sur les talons. Le raccourci les amena en quelques instants à « La Source ».

« Merci, Tina », dit Henri.

Et Kiki répéta : « Merci, Tina! »

« A bientôt! » leur cria-t-elle en se retournant et en disparaissant dans les buissons.





CHAPITRE IV

Tina et Pépin

LA MONTAGNE autour de « La Source » était pratiquement déserte. A part la ferme et la masure où vivait Tina, on n'y voyait aucune maison. En revanche, on y trouvait toute sorte d'animaux : des oiseaux, des écureuils, des lapins, des renards.

« Je voudrais bien pouvoir attraper un petit renard, ne cessait de répéter Henri. J'en ai toujours eu envie. »

Comme à son habitude, Tina, la petite sauvageonne, écoutait en silence. Depuis le jour où les

enfants l'avaient rencontrée sur la montagne, elle ne les quittait plus. Grâce à son extraordinaire sens de l'orientation, ils ne risquaient jamais de se perdre. C'était une étrange fillette, silencieuse, toujours vêtue de haillons. Parfois, elle regardait avec admiration les vêtements pourtant bien simples des deux autres petites filles. Ses cheveux frisés étaient toujours emmêlés et elle était perpétuellement sale.

« Cela m'est égal qu'elle soit sale, mais elle sent vraiment mauvais, fit remarquer Lucette à Denise. Elle n'a sûrement jamais pris un bain de sa vie. »

Aussi les filles décidèrent-elles de la ramener un jour avec elles à la maison... En la voyant, Mme Lefèvre ne manqua pas de prendre la décision qu'elles attendaient :

« II faut absolument lui faire prendre un bain. »

Mais ceci n'était pas du goût de Tina. L'idée de se plonger tout entière dans l'eau l'épouvantait. Finalement, Mme Lefèvre lui promit qu'à la sortie du bain, elle pourrait mettre une jolie robe de coton ayant appartenu à Denise et un ruban assorti dans ses cheveux. Elle consentit alors à se laisser faire. Quand elle fut revêtue de la jolie robe bleue, les cheveux noués par un ruban de même couleur, ou la crut réconciliée avec les notions de propreté. Les enfants l'entourèrent, l'admirèrent. Mais elle s'exclama :

« Combien de fois par an prenez-vous cette chose épouvantable que vous appelez un bain? Pas plus d'une fois, j'espère? »

Elle ne savait ni lire ni écrire et était prodigieusement

arriérée en certaines choses. Mais elle connaissait tout de la vie des bêtes.

Les bois et les champs n'avaient pas de secrets pour elle. Elle ressemblait plus à un petit animal intelligent qu'à une petite fille. Ses préférences allaient à Henri et à Kiki. Tous deux lui semblaient également remarquables.

Le lendemain de son bain, elle apparut vêtue de la jolie robe bleue, mais pieds nus. Elle ne pouvait supporter les espadrilles qu'on lui avait données. Aussi les avait-elle enlevées et attachées autour de son cou. Dans ses bras, elle tenait une petite boule de fourrure fauve.

Henri, devinant aussitôt ce que Tina lui apportait, s'écria :

« Un renard! Qu'il est mignon! Oh! Tina, où l'as-tu trouvé?

— Dans son terrier, répondit-elle. Je savais où il y avait une famille de renards. Alors, je suis allée le chercher pour toi.

— Oh! Merci, Tina! »

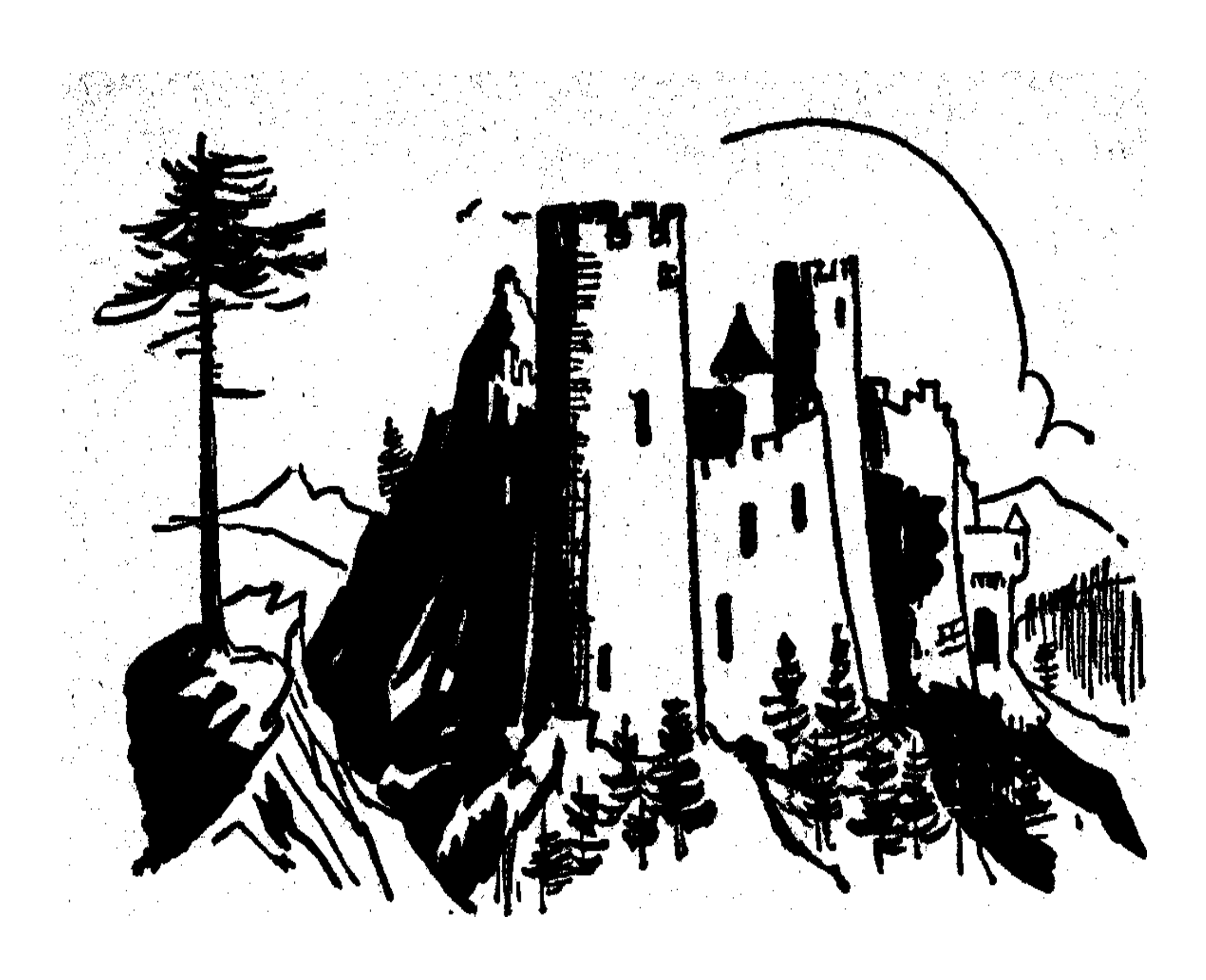
Henri saisit aussitôt la petite bête et la serra dans ses bras. On aurait dit un jeune chien avec son nez pointu et ses yeux malins.

« Que vas-tu faire de ce renard? lui demanda sa mère. Il va falloir le mettre en cage, sinon il se sauvera.

- Jamais de la vie! protesta Henri. Je le dresserai comme un chien. Tu verras.

— Alors, il faut lui donner un nom, dit Lucette.

- Bien sûr. Comme il est tout petit, je l'appellerai Pépin.»



CHAPITRE V

Expédition au château

QUELQUES jours plus tard, Jacques annonça : « J'ai encore vu l'aigle aujourd'hui. Je certain qu'il a son nid dans la montagne. Je l'ai vu planer un long moment.

- Tant mieux, répliqua Denise. Cela nous donnera l'occasion d'aller voir le château de plus près. Moi, j'en meurs d'envie. Pas vous? »

II fut donc décidé qu'on partirait en expédition et qu'on emporterait le goûter. Pendant que Jacques chercherait le nid des aigles, les autres

visiteraient le château. Henri se chargea du sac du goûter et siffla Pépin. Après quelques jours de dressage, il semblait se prendre pour un chien, répondait à son nom et suivait Henri à la trace. Au moment de se mettre en route, Tina, nu-pieds, les espadrilles attachées autour de la taille, se joignit à eux. La journée était particulièrement chaude et bientôt Henri le regretta.

« On aurait pu choisir un jour un peu moins chaud pour aller au château... »

Tina s'arrêta brusquement.

« On va au château? Mais, c'est impossible de passer par ici... La route est coupée en haut. Il faut prendre par l'autre côté de la montagne.

— Il s'agit d'abord de jeter un coup d'œil sur ce fameux éboulement, répliqua Henri. On a promis de ne pas l'escalader, mais j'ai envie de le voir de près.

- Moi, j'ai surtout envie de visiter l'intérieur du château, répondit Jacques.

- Non!... Non!... s'écria Tina, les yeux agrandis de terreur.

- Pourquoi pas? demanda Jacques. Il est vide, n'est-ce pas?

— Oui... enfin, non... On y entend des cris et des voix et des bruits de pas. Il ne faut pas y aller.

— Ce sont des ragots de village, protesta Henri. As-tu vu quelqu'un entrer dans le château? A part des chouettes et des chauves-souris, bien entendu?

— Tina, est-ce que tu connais l'histoire qu'on raconte sur le château? demanda Denise.

- On dit qu'autrefois un vieillard très méchant

y habitait. Il y invitait des gens qui n'en ressortaient jamais, murmura-t-elle craintivement. On dit qu'il les enfermait dans des oubliettes ou des souterrains et qu'il les laissait mourir de faim.

— Charmant personnage! s'exclama Henri en riant. Mais je ne crois pas un mot de tous ces racontars. Ce sont les mêmes dans tous les vieux châteaux. De toute façon, c'est de l'histoire ancienne. Tout le monde sait que le château est inhabité depuis longtemps et j'aimerais bien le visiter.

— Moi aussi! dit Jacques.

— Moi aussi ! répéta Kiki... moi aussi, moi aussi...

— Kiki, vole un peu tout seul, tu es lourd, dit Jacques.

- Viens avec moi, Kiki *»,* supplia Tina. Aussitôt l'oiseau s'installa sur l'épaule de la fillette, lui enjoignant d'ouvrir son livre à la page six.

Tina ne peinait pas dans la montée. Légère comme une chèvre, bondissant de rocher en rocher, elle n'était jamais fatiguée. La route qu'ils suivaient était maintenant encombrée de pierres et bientôt elle devint impraticable. Ils étaient parvenus à l'éboulement.

« On dirait qu'il y a eu un tremblement de terre, remarqua Lucette.

— D'ici, on se rend compte que le château n'est pas construit tout à fait au sommet de la montagne, dit Henri. Tu connais le chemin pour y arriver par l'autre côté, Tina? On pourrait essayer de passer par-dessus l'éboulement, mais on a promis...

- Mon aigle! hurla Jacques... Regardez, c'est mon aigle!... En voilà un autre... »

Deux magnifiques aigles planaient au-dessus des enfants.

« Deux aigles... Cela prouve qu'il doit y avoir un nid quelque part, poursuivait Jacques.

— Tu ne vas pas te mettre à apprivoiser des aigles?

— Rassure-toi, Denise, Kiki ne le laisserait pas faire.

— Ils ont disparu derrière le château. Faisons le tour pour essayer de trouver leur nid. »

En file indienne, ils suivirent Tina qui s'engageait dans un petit sentier tortueux. Après quelques minutes de marche, Lucette s'arrêta :

« Je n'en peux plus... Goûtons. Après tout, ce nid d'aigles ne risque pas de se sauver. »

Tout le monde s'empressa autour du sac du goûter. Les plus affamés étaient Kiki et Pépin. Les autres avaient surtout soif. L'orangeade était épuisée mais ils entendirent quelque part un murmure d'eau.

« Ce doit être la source qui réapparaît près de notre maison, remarqua Henri. Cherchons-la. »

Ils la trouvèrent bientôt qui jaillissait entre de grosses pierres puis coulait sur un lit de cailloux avant de s'enfoncer de nouveau sous terre.

Jacques, lui, n'avait d'yeux que pour ses aigles qui étaient revenus. Il s'écria :

« Venez avec moi. Allons voir où ils se posent. Si seulement j'avais mon appareil, j'aurais pu prendre une photo de leur nid.



CHAPITRE VI

Par où entrer?

ILS ÉTAIENT PARVENUS au pied du château. Les grands murs épais s'élevaient très haut au-dessus de leur tête, percés seulement à plusieurs mètres du sol de rares meurtrières et de quelques fenêtres étroites.

« Les aigles! Ils planent pour descendre. Regardez-les! Ils se posent dans la cour du château... C'est là qu'ils ont leur nid. Il faut absolument trouver le moyen d'y pénétrer, dit Jacques. Où est

la porte du château? demanda-t-il en se tournant vers Tina.

— En face, là où il y a l'éboulement. Mais c'est dangereux de passer par là. Et puis le portail est fermé. Il y a bien une autre porte, là-bas, mais elle est fermée aussi. Tu vois, on ne peut pas entrer dans le château.

— Montre-moi où est cette porte *»,* dit Jacques. Ils longèrent le mur du château et parvinrent à

une lourde porte de chêne qu'on distinguait à peine dans le mur, Jacques regarda par le trou de la serrure mais il ne put rien voir.

« Tu veux dire qu'il n'y a vraiment pas d'autre moyen de pénétrer dans le château? demanda-t-il à Tina. Quel endroit! On dirait une vraie prison!

— Eh bien, est-ce que ce n'en est pas une? reprit Lucette qui pensait aux histoires de Tina.

— N'empêche qu'il faut trouver un moyen quelconque. Tu es sûre, Tina, tu ne connais pas une autre entrée? insista Jacques.

- Peut-être bien que oui... Venez voir. » Tina les conduisit plus loin, derrière le château, à un endroit où il s'élevait tout contre le rocher. Un sentier étroit et sombre, une sorte de défilé, passait entre le château et la montagne.

« Vous voyez cette fenêtre, là-haut? dit Tina. Ce serait possible de l'atteindre en grimpant par le rocher qui est recouvert de lierre. Arrivés en face, on pourrait y jeter une branche pour passer dessus et entrer.

— Je vois ce qu'elle veut dire, expliqua Henri. Il s'agit de faire une sorte de pont entre le rocher et la fenêtre. C'est une bonne idée.

— Il faudrait d'abord trouver une branche assez-solide », fit remarquer Jacques.

Mais lés recherches des enfants furent vaines. Tout ce qu'ils virent était du bois mort, trop peu résistant pour servir de pont.

« Tant pis, dit Jacques. Voyons d'abord si l'on peut grimper pour arriver en face de la fenêtre. Si la chose est possible, nous reviendrons demain avec une planche. »

L'un après l'autre, les garçons tentèrent l'ascension. Mais ils étaient trop lourds et retombaient sans cesse. C'est alors que Tina, agile comme un petit singe, s'élança à son tour. En quelques instants elle fut en face de la fenêtre.

Triomphante, elle leur cria :

« Ce n'est pas très large, je peux sauter de l'autre côté. J'y vais?

— Jamais de la vie! lui répondit Henri. Tu vas te casser les deux jambes si tu tombes. Tu vois quelque- chose à l'intérieur?

— Pas grand-chose. La fenêtre est très étroite. Ce ne sera pas facile de passer... Je vois une pièce-Mais il fait si noir que je ne peux pas dire si elle est grande ou petite.

— Ça suffit, dit Jacques, Descends, Tina. » Quelques instants plus tard, la sauvageonne était au pied du mur au milieu de ses amis.

« Merci, Tina, dit Jacques. Maintenant, nous savons comment il faut s'y prendre. Il s'agit de trouver une bonne planche et de l'apporter demain ici. Tina grimpera la première et la jettera entre le château et le rocher. Nous lui donnerons aussi une grosse corde qu'elle pourra attacher en haut d'un

arbre. Cela nous permettra de grimper, à notre tour, nous qui sommes loin d'avoir l'agilité de Tina... »

La petite fille rougit de plaisir eh entendant ce compliment dans la bouche de Jacques. Et, joyeusement, ils reprirent le chemin de la maison.





CHAPITRE VII

Château-Malfort

EN S'ÉVEILLANT le matin suivant, la première chose que vit Jacques fut l'appareil de photo qu'il avait placé la veille près de son lit pour ne pas oublier de l'emporter au château. Aussitôt, il réveilla Henri qui s'assit sur son lit et s'étira en faisant la grimace.

« Debout! lui cria Jacques. Il fait un temps magnifique et j'ai hâte de retourner au château. Par ce beau temps, je pourrai faire des photos superbes. »

Tout en s'habillant, les deux garçons se mirent à parler des aigles. Ils frappèrent à la porte des filles en descendant. Mme Lefèvre était déjà debout. Une bonne odeur de pain grillé flottait dans l'air.

« Ça sent bon! s'écria Jacques. Kiki, je t'en prie, n'enfonce pas tes griffes dans mon épaule, tu me fais mal.

— C'est bien dommage! dit Kiki d'un air contrit.

— On dirait vraiment qu'il comprend tout ce que tu lui dis, remarqua Henri.

— Mais il comprend vraiment, affirma Jacques. En attendant le petit déjeuner, nous allons chercher une planche. »

Ils se rendirent au hangar où ils eurent vite fait de trouver ce qu'ils cherchaient : une bonne planche épaisse, assez longue pour aller du rocher au rebord de la fenêtre.

« Qu'elle est lourde! remarqua Jacques. Il faudra que nous la portions chacun notre tour. Et on ne peut pas la prendre plus petite, elle ne ferait pas l'affaire. »

Denise et Lucette venaient chercher leurs frères qui leur firent admirer le '« pont » qu'ils venaient de trouver.

Dans la cuisine, Mme Lefèvre attendait les enfants.

« Maman, nous permets-tu de rester dehors toute la journée? lui demanda Henri. Nous sommes maintenant à peu près certains de savoir où nichent les aigles et Jacques pourra prendre quelques photos.

- C'est vrai, le temps est magnifique, dit Mme Lefèvre. Profitez-en pour faire un pique-nique.

Maïs n'allez pas du côté de l'éboulement...

— Non, maman, rassure-toi. Tina nous a indiqué un autre chemin pour arriver à Château-Malfort. Tiens, justement la voici! » .

D'un bond léger, la fillette pénétra dans la maison par la fenêtre et peu de temps après, les cinq enfants se mettaient en route. Denise s'était chargée du sac à provisions, Lucette, du précieux appareil de Jacques. Tina, toute fière, portait Kiki sur son épaule. Les garçons transportaient la planche, la tenant chacun par une extrémité.

« Prends le chemin Te plus court, Tina, demanda Jacques. Cette planche est horriblement lourde. Oh! Henri, as-tu pensé à la corde? Je l'ai complètement oubliée...

— Elle est enroulée autour de ma taille. Tu.ne la vois pas? Elle est pourtant assez longue! Allons, Pépin, ne reste pas dans mes pieds et n'essaye pas de te faire porter. Cette planche me suffit. »

Les enfants durent faire de nombreuses haltes avant de parvenir au château.

« Ouf! soupira Jacques quand les garçons déposèrent leur fardeau. Nous y voilà enfin! Qu'est-ce que vous faites, les filles? Vous venez nous regarder installer le pont ou vous vous promenez?

— On va avec vous », protestèrent-elles.

Tous ensemble, ils arrivèrent donc à l'endroit qu'ils avaient repéré la veille. Henri semblait maintenant le plus pressé de tous d'entrer dans le château.

« Tina, tu montes la première et tu attaches cette corde solidement à un arbre, lui recommanda-t-il.



Tina, toute fière, portait Kiki.

Après nous pourrons tous monter te rejoindre .sans risquer de glisser. »

La petite bohémienne ne se fit pas prier. En un instant, elle fut en face de la fenêtre du château et attacha la corde à une grosse branche de lierre.

Pendant ce temps, Henri avait fixé une autre corde, plus légère celle-là, à la planche et l'avait nouée autour de sa taille. Se tenant des deux mains à la corde de Tina, posant de temps à autre un pied sur le rocher, il parvint à se hisser jusqu'à l'étroite plate-forme où l'attendait la fillette. Jacques l'y rejoignit bientôt. A eux deux, hissant la lourde planche, ils la placèrent entre le rocher et la fenêtre, établissant ainsi une sorte de pont qui semblait solide. Pour s'en assurer, Jacques s'appuya dessus. La planche résista. Pendant tous ces préparatifs, les deux filles n'étaient pas restées en bas. Elles aussi, grâce à la corde, elles étaient maintenant devant le pont. Après discussion, il fut' décidé que Henri, le plus léger des garçons, passerait le premier. Il se mit à califourchon sur la planche et parvint sur le rebord de l'étroite fenêtre. Mais là, les choses se compliquèrent. La fenêtre n'était pas bien large, et Henri semblait trop gros pour y passer.

« Jamais je n'y arriverai! cria-t-il.

— Fais un effort, rentre ton ventre, répondaient les autres.

- Si tu ne passes pas, je passerai encore moins, dit Jacques. Tu n'es pas si gros que ça... »

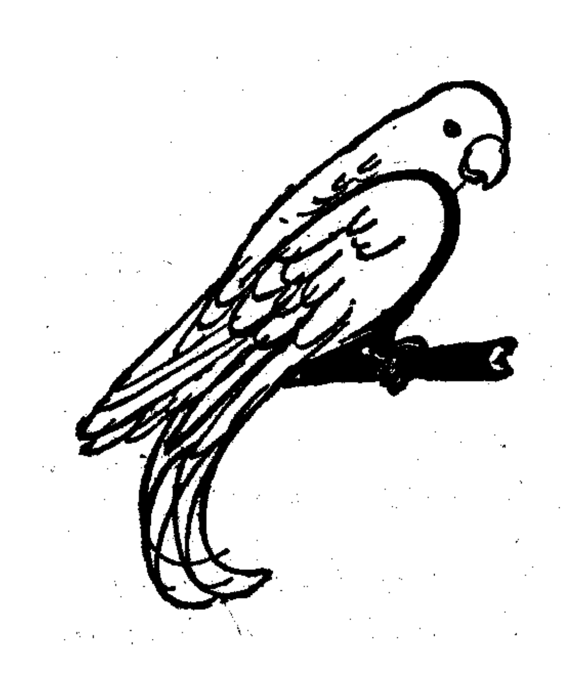
Finalement Henri parvint à se glisser à l'intérieur.

« Ça y est, j'y suis ! hurla-t-il. Venez, vous autres !

II fait noir comme dans un four! La prochaine fois, il faudra apporter des lampes électriques. »

Denise, aidée de Jacques, franchit à son tour le passage, puis Tina et finalement Lucette. Quant à Jacques, plus gros que les autres, il dut retenir sa respiration et s'écorcher genoux et coudes pour passer dans l'étroite fenêtre. Il sauta à terre en s'écriant :

« Nous y voici enfin, dans ce mystérieux Château-Malfort ! ».





CHAPITRE VIII

Dans la tour

«LE MYSTÉRIEUX Château-Malfort ! répéta Lucette. Pourquoi dis-tu cela, Jacques? Crois-tu vraiment qu'il y a un mystère ici?

— Je ne sais pas, moi, répondit son frère. J'ai dit cela sans penser à rien de spécial... C'est une impression... »

Une sorte d'aboiement lugubre leur parvint de la montagne. C'était Pépin qu'on avait oublié de l'autre côté du pont improvisé. Henri passa la tête par la fenêtre.

« Attends-nous, Pépin. Nous revenons tout de suite! »

La pièce où se trouvaient les enfants était plongée dans une obscurité complète. Mais peu à peu, leurs yeux s'y accoutumèrent et ils commencèrent *a* distinguer les formes autour d'eux.

« Ce n'est qu'une grande pièce toute vide », dit Jacques assez déçu. Il ne savait pas exactement ce qu'il avait espéré trouver. « Je suppose que tout le château est dans le même état. Venez, allons visiter le reste. »

La porte donnait sur un long corridor dans lequel s'ouvraient plusieurs pièces également obscures et vides. A. force d'errer dans les couloirs, ils finirent par déboucher sur l'ancien chemin de ronde qui les conduisit en plein air jusqu'à la tour principale.

« Regardez, dit Henri. Il y a un escalier qui doit mener en haut de la tour. Allons-y. »

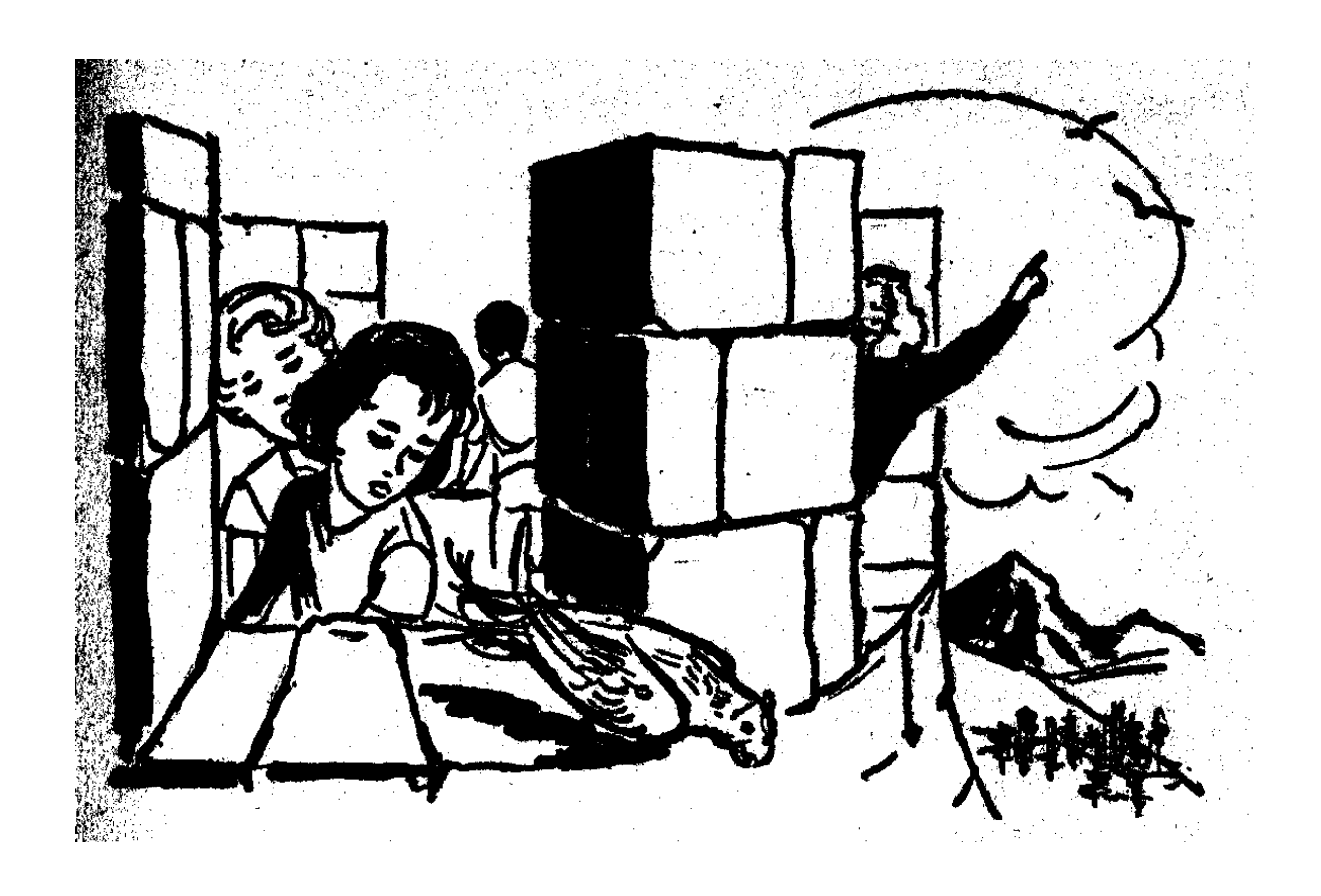
L'étroit escalier en colimaçon les amena au sommet même de la tour dominant le mur d'enceinte du château. Serrés sur la petite plateforme, ils admiraient le paysage, essayant de repérer dans le lointain les endroits qu'ils connaissaient.

« Regardez, là-bas, au milieu des arbres, s'écria

Denise, c'est la maison! »

Vue du sommet de la tour, « La Source » ressemblait à une maison de poupée perdue dans la montagne.

« Par ici! regardez! Les aigles .!» s'écria tout à coup Jacques en désignant le ciel où deux oiseaux sortaient des nuages. « Si on déjeunait ici, au



sommet de la tour, on pourrait profiter de la vue et surveiller *mes* aigles en même temps ! »

Tous approuvèrent cette idée, y compris Kiki.

« Pauvre petit Pépin, dit Henri. C'est dommage qu'on ne l'ait pas amené. Mais je n'ai pas osé le faire passer sur la planche, c'était trop dangereux pour lui. J'espère qu'il ne va pas se sauver...

— Bien sûr que non! répliqua Denise. Tu sais bien qu'aucun animal ne veut jamais te quitter... Tu le retrouveras, ton Pépin!»

Les provisions furent déballées et dévorées de bel appétit. Tout en faisant honneur à leur déjeuner, les enfants ne se lassaient pas de regarder la campagne au-dessous d'eux. Kiki explorait les lieux, se perchant tantôt sur une pierre tantôt sur une autre, en équilibre sur le rebord de la tour. Tout à coup, il poussa un cri et

disparut dans le vide. Epouvantés, les enfants se précipitèrent vers le parapet puis retournèrent s'asseoir en riant... Kiki s'était bien moqué d'eux en faisant semblant de tomber. Il ne risquait pas de se faire du mal puisqu'il n'avait qu'à ouvrir ses ailes pour prendre son vol. Et c'est ce qu'il avait fait!

Jacques continuait à observer les aigles qui, pendant tout le déjeuner, avaient tournoyé dans l'air comme des fantômes. Maintenant, ils redescendaient en décrivant de grands cercles, leurs ailes largement déployées. Au-dessous d'eux s'étendait la cour intérieure du château, recouverte d'herbes et de bruyère.

« Je crois que les aigles ont leur nid là-bas, près de ce massif d'arbres dans le coin de la cour! dit Jacques au comble de l'excitation. C'est le genre d'endroit qu'ils aiment. Allons voir.

— Tu es sûr qu'ils ne sont pas dangereux? demanda Henri. Ils sont vraiment énormes et j'ai entendu raconter qu'ils attaquent les hommes.

— C'est vrai, répliqua Jacques. Mais nous ne risquons rien pour l'instant, ils ne se sont pas posés. Kiki! viens ici, sur mon épaule! »

Obéissant, le perroquet vint se percher sur l'épaule de son maître. L'un derrière l'autre, les enfants descendirent l'escalier de pierre.

« Je me demande par où il faut passer pour aller dans la cour, remarqua Henri. A l'intérieur du château, il doit y avoir un escalier qui mène à l'étage inférieur. Et de là, on doit pouvoir passer dans la cour. »

Ils trouvèrent en effet l'escalier qu'ils cherchaient,

un large escalier de pierre aux marches usées où leurs pas résonnaient étrangement. Tout à coup, Henri trébucha sur quelque chose. Il fit un bond de côté en poussant un cri. Les autres restèrent cloués sur place.

« Qu'est-ce que c'est? » chuchota Lucette.

C'était Pépin, le petit renard.

« Comment es-tu arrivé ici? lui demanda Henri en le prenant dans ses bras. Tu as dû trouver un trou quelque part. Mais quelle peur tu m'as faite! »

Pépin se pelotonnait affectueusement contre la poitrine de Henri en jappant doucement. Kiki remarqua aigrement :

« Combien de fois faut-il te répéter de fermer la porte? »

II était le seul à être mécontent de l'arrivée de la petite bête.

« Maintenant, allons un peu explorer la cour, dit Jacques. Et attention aux aigles, vous autres! ».





CHAPITRE IX

Le nid des aigles

LA COUR du château était entièrement recouverte JL» d'herbes de toutes sortes. Cependant, on pouvait imaginer ce qu'elle avait dû être autrefois : vaste cour pavée, taillée à même la falaise rocheuse, surplombée par d'énormes blocs de rochers.

« C'est dans le creux d'une de ces roches, je crois, que les aigles doivent avoir leur nid, dit Jacques. Tina, veux-tu prendre Kiki, s'il te plaît, et le garder. Ce n'est pas le moment qu'il vienne me déranger. »

Tina, toute fière, prit Kiki et resta au milieu de la cour tandis que les autres se dirigeaient vers l'énorme rocher recouvert de bruyère. Lucette n'avait pas particulièrement envie de voir les aigles de près. Mais elle voulait rester avec son frère.

« Vous, les filles, restez au bas de cette crevasse. Henri et moi nous allons grimper. Je ne pense pas que les aigles nous attaquent. Mais il vaut mieux être prudents. »

Les garçons étaient au milieu de leur ascension lorsqu'un cri perçant les figea sur place. Les filles sursautèrent de frayeur et Pépin disparut dans le terrier de lapins le plus proche. Tina pensa aussitôt que ce cri avait dû être poussé par l'un des malheureux prisonniers dont parlait la légende.

« Qu'est-ce que c'est, Jacques? hurla Lucette. Je t'en supplie, ne grimpe pas plus haut... C'est de là que venait le cri... J'en suis sûre. »

De nouveau, retentit le même appel terrifiant. Kiki se mit à l'imiter, ce qui eut pour résultat d'épouvanter les enfants une troisième fois.

A ce moment-là, un grand aigle s'éleva dans les airs, plana un moment au-dessus du petit groupe des enfants, cherchant, semblait-il, à savoir qui avait pu pousser ce dernier cri. Et alors, de la poitrine de l'aigle sortit un nouvel appel, le même que celui que les enfants venaient d'entendre. Aussitôt, Jacques s'écria :

« C'était tout simplement l'aigle qui appelait! Cela prouve que le nid doit se trouver quelque part là-haut. Viens, Henri! allons voir. »

Contrairement aux craintes des filles, l'aigle ne

fondit pas sur elles. Il se contenta de planer au-dessus de la cour. Il semblait spécialement intéressé par Kiki. Celui-ci, satisfait de la curiosité dont il était l'objet, se remit à pousser le cri des aigles. L'un d'eux lui répondit et descendit plus bas. Aussitôt, Kiki vola à sa rencontre. Il paraissait tout petit en comparaison de l'aigle immense dont on pouvait maintenant distinguer les plumes noires sur les ailes et sur tout le corps, sauf autour du cou où elles étaient d'un jaune doré.

« C'est un aigle royal! s'écria Lucette. Il n'en existe presque pas en France. Jacques avait raison. Comme il doit être content! »

Les enfants observaient l'aigle, un peu inquiets de le voir descendre si bas. Le manège de Kiki les intriguait. D'ordinaire, les oiseaux étaient troublés par la vue de Kiki. Parfois, ils se mettaient en colère. Mais l'aigle, lui, semblait prodigieusement intéressé par cet étrange petit oiseau si différent de lui et capable cependant de pousser des cris d'aigle. Kiki, indifférent semblait-il, volait autour de l'aigle, lui faisait des amitiés, poussait de petits cris. Puis, tout à coup, il changea d'avis et d'un ton sévère lui dit :

« Mouche ton nez! »

En entendant cette voix humaine, l'aigle prit peur. Il s'éloigna et se percha sur le rocher le plus élevé d'où il se mit à contempler le paysage avec une dignité toute royale.

C'était vraiment un oiseau magnifique. Les enfants ne le quittaient pas des yeux.

« II mérite bien son nom, remarqua Jacques. C'est le roi des oiseaux.

— Regardez! Un autre aigle! » s'écria Henri.

En effet, un second aigle sortait de son repaire, curieux, semblait-il, de savoir ce qui se passait. Il s'éleva haut dans les airs, et son compagnon vint le rejoindre.

« C'est un couple, expliqua Jacques. Le premier aigle, le plus grand, c'est le mâle...

- Tu aurais dû prendre une photo, coupa Henri.

- Que je suis bête, je n'ai pas mon appareil! Vous vous rendez compte de ce que j'aurais pu prendre? Des photos uniques...

- Ne te lamente pas, dit Henri. C'est le moment de chercher le nid. Il est sûrement quelque part dans cette crevasse,.. Pépin! Pépin!... Tu viens? »

Mais Pépin ne reparaissait pas.

« II doit faire la chasse à une famille de lapins, beaucoup plus intéressante que toi, dit Denise. Tu le retrouveras, ton Pépin. »

Sans se préoccuper des commentaires de leurs sœurs, les deux garçons reprirent leur ascension le long du rocher. Les parois étaient très abruptes et le sommet en paraissait presque aussi élevé que celui de la tour. Au moment où il s'y attendait le moins, Jacques trouva l'objet de ses recherches.

« Henri, viens voir! s'écria-t-il. Le nid des aigles!... Je n'en ai jamais vu d'aussi grand... Regarde... Il a bien deux mètres de large. »

Dans une anfractuosité du rocher, le nid, plat, était fait de branchages et de bruyère.

« Mais, Jacques, il y a un petit là-dedans!

- C'est déjà un gros oiseau. Il doit bien avoir trois mois et ne tardera pas à voler. »

L'aiglon était presque aussi gros que ses parents, mais Jacques avait remarqué le duvet blanc à la base des plumes qui prouvait bien qu'il s'agissait d'un très jeune oiseau.

« Dépêchons-nous de redescendre, dit Henri. Voilà les parents qui reviennent... »

Les aigles, en effet, voyant les enfants si près du nid venaient s'assurer qu'il n'était rien arrivé à leur petit.

« II faudra que je revienne demain avec mon appareil, dit Jacques. Je photographierai de très près. Si je pouvais prendre la première leçon du petit et que je l'envoie à un journal illustré, je pourrais gagner beaucoup d'argent. Seulement, il faudrait que je m'installe ici quelques jours pour choisir le bon moment.

— Parles-en à maman. Elle te le permettra certainement. Tu resterais sur place et nous t'apporterions de quoi manger.

— Je me construirais un abri où je m'installerais avec mon appareil. Et de là je pourrais prendre toutes les photos que je voudrais sans être vu.

— J'aimerais bien rester avec toi, dit Henri. Mais ce ne serait pas gentil de laisser maman seule et il faut qu'il y ait un garçon à la maison pour casser le bois et faire les gros travaux.»

Les enfants retournèrent explorer l'intérieur du château. Ils pensaient trouver les grandes pièces du rez-de-chaussée dans le même état que celles du premier étage.

Mais une surprise les attendait.



CHAPITRE X

Une étrange découverte

ILS FRANCHIRENT la grande porte et pénétrèrent dans un vaste vestibule, sombre et désert, où leurs pas résonnaient.

De l'extérieur leur parvenaient les cris des aigles.

« Je crois que ce sont ces cris que les gens du village entendent et qu'ils prennent pour ceux de prétendus prisonniers », dit Jacques en ouvrant une porte.

Il resta cloué sur place.

La pièce où les enfants venaient d'entrer était

meublée. C'était une sorte de salon dont les vieux meubles étaient recouverts d'une épaisse couche de poussière. Des toiles d'araignée s'étaient accumulées sur les poutres et dans les angles depuis des années. Les enfants marchaient sur la pointe des pieds et chuchotaient.

« On a l'impression d'être retourné des siècles en arrière, dit Denise.

- Je me demande pourquoi cette pièce-là est restée meublée et les autres pas », remarqua Henri.

La pièce suivante, en effet, était vide, elle aussi. Mais une autre, plus petite, était une ancienne salle à manger qui avait conservé son mobilier, une grande table et un vaste buffet encore rempli d'argenterie ternie.

« Comme c'est curieux! dit Lucette. Pourquoi ces pièces sont-elles meublées?

- Sans doute que le vieux châtelain dont nous a parlé Tina habitait cette aile du château, suggéra Jacques. Il sera parti un jour avec l'intention de revenir. Quelque chose l'en aura empêché et, depuis, personne n'a osé entrer ici. A moins que personne n'ait jamais su que ces pièces étaient meublées... Tout cela est bien mystérieux...

- Tu ne crois pas si bien dire! s'exclama Henri. Regarde... »

Dans la cuisine, où ils venaient de pénétrer, se trouvait une vieille pompe à main qui servait à faire monter l'eau d'un puits. Sous la pompe, il y avait une flaque d'eau.

« Cette flaque-là ne date pas du temps du château, dit Henri. Il faut trouver une autre explication. »

II examina la pompe de près pour voir s'il n'y avait pas une fuite d'eau. Mais, au moment où il allait poser sa main sur la manivelle, Jacques l'arrêta :

« Regarde, Henri... La poignée n'est pas recouverte de poussière comme tout le reste. Elle est propre juste à l'endroit où on la prend pour pomper. »

Ils observèrent la manivelle et virent que Jacques avait raison. Pépin, qui avait reparu sans qu'on le voit, se mit à laper la flaque.

« Attends, Pépin, je vais te pomper un peu d'eau *»,* dit Henri en saisissant la manivelle. Une eau claire et fraîche coula, agrandissant la flaque.

«Voilà l'explication, dit Jacques. Quelqu'un a pompé de l'eau tout récemment.

- Quelqu'un, oui, mais qui? *»*

Les yeux de Tina s'agrandirent de terreur. « C'est sûrement le vieux châtelain! hurla-t-elle. Sauvons-nous!

- Ne dis donc pas d'âneries, répliqua Henri, impatienté. Le vieux châtelain est mort et enterré depuis des années. Mais sais-tu s'il y a des paysans qui viennent quelquefois ici?

- Oh! non, répliqua Tina. Ils ont bien trop peur! »

Les enfants ne se sentaient pas très rassurés. Il y avait là quelque chose d'étrange. Quelqu'un avait récemment pompé de l'eau dans cette cuisine et pourtant le château était désert.

« Henri, qu'en penses-tu, toi? demanda Jacques.

— Je ne vois qu'une explication : un vagabond sera entré ici par curiosité, se sera promené comme nous et aura bu de l'eau avant de repartir.

— Et par où serait venu ton vagabond? demanda Denise. Certainement pas comme nous, en passant par une fenêtre!

— Il doit y avoir quelque part une entrée que nous n'avons pas trouvée, dit Jacques.

— Mais il n'y en a pas, affirma Tina. Je connais bien les alentours de Château-Malfort. Il n'y a pas d'autre chemin que celui que je vous ai montré.

— Il doit pourtant y en avoir un autre », grommela Henri. »

Puis, pour changer le sujet de conversation, il proposa : « Allons donc goûter dehors. Moi je meurs de faim. »

Les enfants furent heureux de se retrouver en plein air autour du sac à provisions. Il leur restait des sandwiches mais plus rien à boire. Tous avaient soif mais aucun n'avait envie de retourner dans la cuisine du château.

« J'ai une idée! s'écria Henri. On dit que la source de notre ruisseau se trouve au château. Elle devrait donc être ici, dans cette cour. »

II se leva, Pépin sur les talons. C'est le petit renard qui trouva la source, juste au pied de la tour où les enfants avaient déjeuné. Elle était peu abondante mais l'eau en était fraîche et claire.

Les autres enfants vinrent à leur tour se désaltérer et regarder la source qui jaillissait d'une fente entre deux rochers puis s'engouffrait dans une sorte de tunnel qui disparaissait sous la tour.

« Elle doit réapparaître au pied du mur, à l'extérieur du château, là où nous l'avons vue hier, expliqua Henri. Et ensuite, elle s'enfonce de nouveau

dans la montagne et ressort dans notre jardin. »

Ensuite, ils s'étendirent au soleil et continuèrent d'observer le vol des aigles qui planaient au-dessus d'eux.

« C'est vraiment passionnant, dit Jacques. Vous ne pouvez pas savoir comme j'aimerais passer quelques jours ici.

— Mais, Jacques, s'inquiéta Lucette, tu n'auras pas peur? Tout seul?

- Je ne serais pas seul, j'aurais d'abord Kiki, et puis les aigles et puis toutes les autres bêtes qui vivent dans la montagne...

- Mais, le mystère de la pompe? Tu n'y penses pas?

— Le mystère de la pompe, comme tu dis, n'est pas si « mystérieux ». Je suis persuadé que Henri a raison. Un maraudeur est passé, s'est pompé un peu d'eau et voilà...

— Mais comment est-il entré? insista Denise.

- Oh! Comme Pépin, je pense... »

Denise le regarda pour voir s'il ne se moquait pas d'elle.

« Et alors? Comment Pépin est-il entré? Si tu es si malin, trouve-le. Cela nous évitera de passer chaque fois par la planche!

— Il a dû se faufiler dans un terrier de lapins », répliqua son frère qui refusait de prendre Denise au sérieux.

Celle-ci poussa une exclamation de colère.

« Que Pépin puisse passer dans un terrier de lapins, d'accord. Mais pas un homme, voyons! Je déteste qu'on se moque de moi! »

Et furieuse, la fillette ramassa une poignée de terre qu'elle lança en direction de son frère.

« Attention! cria Jacques, tu me jettes de la terre dans les yeux. Finissez de vous disputer, tous les deux. Je sais ce qu'on va faire, poursuivit-il. Nous allons laisser Pépin dans le château et nous sortirons par la planche. Et puis, nous regarderons pour voir par où il nous rejoint.

— C'est une bonne idée », approuvèrent les filles.

Tina surtout était curieuse de savoir comment s'y prenait Pépin pour entrer et sortir du château. Elle était sûre de connaître tous les chemins qui y conduisaient et il n'existait que les deux grandes portes fermées et la fenêtre par laquelle ils avaient pénétré dans les lieux.

« C'est l'heure de rentrer, dit Jacques avec regret. J'espère bien revenir demain. »





CHAPITRE XI

Une rencontre imprévue

ILS RENTRÈRENT donc dans le château et remontèrent le grand escalier de pierre. Les filles se sentaient mal à l'aise et se tenaient serrées les unes contre les autres. Ils arrivèrent au grand corridor et ouvrirent les portes de toutes les pièces pour retrouver celle où était la planche.

« Si elle avait disparu! » gémit Lucette.

Mais ils finirent par retrouver leur « pont » et le franchirent avec joie. Puis l'un après l'autre, ils se laissèrent glisser le long de la corde.

Seul Pépin fut laissé à l'intérieur du château d'où on l'entendait pousser de petits cris de désespoir.

« Prends ton chemin à toi, lui cria Henri, et rejoins-nous dehors! Nous t'attendons. »

Comme s'il avait compris les paroles de son maître, le petit renardeau disparut à l'intérieur du château.

« Regardons bien par où il va arriver, dit Henri. Nous saurons par où passer demain. »

Mais avant qu'aucun d'entre eux ait pu voir d'où il sortait, Pépin se trouva au milieu d'eux, léchant les jambes de Henri et poussant de petits cris de joie.

« Quel dommage que tu ne parles pas, Pépin! dit Jacques en riant. Jamais nous ne saurons par où tu es sorti! »

Ils étaient tous si fatigués en arrivant à la maison qu'ils purent à peine raconter les aventures de la journée. Lorsque Henri en arriva à l'histoire de la flaque d'eau sous la pompe, Mme Lefèvre éclata de rire et s'écria :

« Je vous reconnais bien là, tous les quatre! On peut compter sur votre imagination pour inventer des aventures terrifiantes. Cette pompe a très probablement une fuite que vous n'avez pas aperçue. La seule chose qui me paraisse étrange c'est qu'il y ait encore des pièces meublées. Mais cela s'explique par la réputation de Château-Mal-fort... Les voleurs eux-mêmes n'osent pas en approcher. »

Mme Lefèvre fut 'très intéressée par la description des aigles. Jacques lui en parla tard dans la soirée.

Elle pensa, elle aussi, que c'était pour Jacques une chance exceptionnelle d'avoir découvert le nid d'oiseaux devenus si rares dans nos régions.

« II s'agit que tu trouves une bonne cachette qui n'effraie pas les oiseaux. Tu pourras t'y installer et prendre au bon moment des photos très intéressantes.

- Est-ce que je pourrai aller avec Jacques, s'il vous plaît, tante Alice? » demanda Lucette.

Elle ne pouvait vivre sans son frère même un jour ou deux.

<*a* Non, Lucette, lui répondit Jacques. Il faut que je sois seul pour faire du bon travail. Sans le vouloir, tu risquerais d'effaroucher les oiseaux. Je ne resterai pas longtemps, je te le promets. »

Lucette n'insista pas. Si Jacques ne voulait pas d'elle, eh bien, tant pis, elle n'irait pas.

« Mais tu viendras tous les jours m'apporter à manger, poursuivit le garçon en voyant la déception de sa sœur. Et puis, je te ferai des signaux du haut de la tour.

- C'est cela! s'écria joyeusement Lucette. Tu nous souhaiteras bonne nuit tous les soirs ! Ce sera très amusant. »

Et elle courut aussitôt à sa chambre s'assurer que de là on voyait bien la tour. En fait, elle pouvait même la voir de son lit.

« Est-ce que tu dormiras dans la tour? demanda-t-elle.

- Je ne sais pas encore où je dormirai. La cour doit être pleine de courants d'air. Je me mettrai à l'abri dans un coin et je m'enroulerai dans une

couverture. Ou bien je m'installerai dans l'un des vieux lits, si j'arrive à le débarrasser de sa poussière... »

Tina ne comprenait pas comment on pouvait seulement imaginer de dormir dans le vieux château. Elle pensa qu'il n'y avait pas au monde un garçon plus courageux que Jacques.

« II est l'heure de rentrer chez toi, ma petite fille, lui dit Mme Lefèvre. Va, tu reviendras demain. »

Tina disparut en courant. Les autres aidèrent Mme Lefèvre à desservir et à faire la vaisselle, puis les filles firent leur toilette du soir à demi endormies.

Le soleil ne se montra pas de toute la journée du lendemain; la pluie tomba sans interruption. Les enfants étaient désolés.

« Moi qui voulais tant aller au château aujourd'hui, gémissait Jacques. Le petit aigle est capable de commencer à voler d'un moment à l'autre et je vais manquer sa première leçon...

- As-tu seulement assez de pellicules pour ton appareil? demanda Henri.

- De toute façon, je ne peux pas en acheter d'autres : il n'y a pas de photographe dans le village.

- Eh bien, au lieu de rester là à ne rien faire, allez donc tous à la ville, suggéra Mme Lefèvre. Cela vous occupera et Jacques pourra faire une provision de films. »

II n'y avait qu'un seul train par jour pour aller à la ville, aussi, les enfants se jetèrent-ils sur leurs imperméables et gagnèrent-ils la gare au pas de

course. Tina avait peur du train. Elle préféra rester et s'occuper de Pépin.

Leurs achats terminés, les enfants se promenaient par les rues de la ville, en attendant le train de retour, lorsqu'une voix les interpella :

« Tiens!... tiens!... Que faites-vous ici? »

Ils se retournèrent et Kiki poussa un cri de joie.

« René Marchai! » s'écrièrent-ils en courant dans la direction de l'homme qui les avait appelés. Grand, sympathique, les cheveux frisés, celui-ci paraissait trente ans à peine. Lucette l'embrassa sur les deux joues et les autres lui serrèrent la main avec effusion.

Ils avaient fait sa connaissance l'année précédente, alors qu'il recherchait une bande de faux-monnayeurs.

« Venez déjeuner avec moi, si vous n'avez rien de mieux à faire, proposa René. Vous me raconterez ce que vous faites ici.

— Et vous? peut-on savoir ce qui vous y amène? demanda Henri, l'œil brillant de curiosité. Encore des faux-monnayeurs ou une piste plus passionnante?

— Peut-être que oui, peut-être que non, répondit René en souriant. De toute manière, ce n'est pas moi qui vous le dirai... Supposons que je suis en vacances, comme vous... Venez! Allons à cet hôtel. Je crois que c'est ce que cette petite ville peut nous offrir de mieux. »

Le déjeuner fut très gai. Parlant tous à la fois, ils se remémoraient les aventures qu'ils avaient vécues ensemble l'année précédente.

« Maintenant, interrompit René, vous allez me

dire ce que vous faites dans cette partie du monde. »

Les enfants le lui expliquèrent, s'interrompant les uns les autres. Jacques parlait plus que tous les autres, enthousiasmé qu'il était par la découverte des aigles. René les écoutait en déjeunant tranquillement.

« Quel dommage que vous soyez à trente kilomètres d'ici! leur dit-il. Je suis dans la région pour quelque temps encore mais je ne peux pas m'absenter longtemps. Pourtant il n'est pas impossible que j'aille demander l'hospitalité à votre mère pour un jour ou deux. Alors j'irai voir votre fameux Château-Malfort et vos aigles.

— Oh! oui! faites cela! s'écrièrent-ils.

- Nous n'avons pas le téléphone, précisa Henri, mais cela ne fait rien. Venez n'importe quand, il y a toujours quelqu'un à la maison.

- Entendu, dit René Marchai. J'irai peut-être la semaine prochaine. En attendant, saluez votre mère de ma part et dites-lui que j'irai lui présenter mes devoirs dès que je pourrai.

— C'est l'heure de partir, dit Jacques à regret en consultant sa montre. Il ne s'agit pas de manquer l'unique train de retour. Au revoir, René. Quelle chance de vous avoir rencontré!

— Au revoir, les enfants, à bientôt j'espère! » leur dit René avec un bon sourire.

Et ils se sauvèrent en courant pour attraper le train.



CHAPITRE XII

Jacques s'installe au château

MME LEFÈVKE fut enchantée d'apprendre que les enfants avaient rencontré René Marchai. Elle lui était très reconnaissante de ce qu'il avait fait pour eux l'année précédente.

« S'il vient, j'irai dormir dans la chambre des filles et lui laisserai la mienne.

— Ce sera amusant de le conduire à Château-Malfort, dit Lucette. Je me demande ce qu'il pensera de l'histoire du vieux châtelain.

— J'ai hâte d'être à demain pour y aller », soupira Jacques.

Mais il leur fallut attendre le surlendemain pour mettre leur projet à exécution. La pluie tomba, en effet, toute la journée du lendemain. Enfin, le soleil se leva dans un ciel sans nuage. Les millions de gouttes d'eau qui couvraient encore l'herbe et les feuillages de la montagne scintillaient au soleil.

« Nous allons tous avec toi, pour t'aider à transporter ton matériel, dit Henri à Jacques. Il te faudra quelques bonnes couvertures, du ravitaillement, une ou deux bougies et une lampe de poche. Et puis, bien entendu, ton appareil et les films. »

II fut donc décidé que les enfants passeraient toute la journée ensemble au château et que le soir venu, ils y laisseraient Jacques. Pépin et Kiki se joignirent évidemment à l'expédition. La présence de Kiki paraissait indispensable à Jacques. En effet, les aigles n'effrayaient pas le perroquet et il était même possible qu'il fasse amitié avec eux. Dans ce cas le garçon pourrait prendre de très curieuses photos.

La petite troupe se mit donc une nouvelle fois en route pour le château où ils entrèrent par la planche. Pépin, abandonné comme la fois précédente en face de la fenêtre, réapparut au milieu de la cour sans que personne ait pu voir d'où il sortait. Kiki s'envola immédiatement vers le nid des aigles qu'il salua de leur propre cri. Etonnés, ceux-ci s'envolèrent. Ils tournoyèrent un moment autour du perroquet pour mieux l'observer. Puis ils semblèrent décider qu'il appartenait à une lointaine famille de cousins et qu'il ne les dérangeait pas.

Jacques grimpa tout de suite s'assurer que le jeune aigle était toujours là. Il l'aperçut occupé à dévorer un lapin que ses parents venaient de lui apporter. Sans faire le moindre bruit, Jacques se mit à la recherche d'une cachette d'où il pourrait prendre des photos. Il remarqua un gros buisson de ronces qui se trouvait juste en face du nid. Il vit aussitôt la possibilité de s'y faufiler et de ménager une ouverture entre les branches pour y placer son appareil.

« Le seul ennui, c'est que cela pique terriblement, pensa-t-il. Enfin, si je prends de bonnes photos, cela vaudra la peine d'attraper quelques égratignures. »

Les autres examinèrent la cachette avec lui et furent d'accord pour reconnaître qu'elle était excellente. Au centre du roncier, par chance, existait un espace libre où l'on pouvait même s'allonger. La difficulté était d'entrer et de sortir.

« II faudra l'envelopper là-dedans, lui dit Lucette en lui tendant une épaisse couverture de laine qu'elle avait apportée. Les épines ne passeront pas au travers.

— Excellente idée, approuva son frère.

- Où dormiras-tu cette nuit? lui demanda anxieusement la petite fille. Surtout, n'oublie pas d'agiter ton mouchoir en haut de la tour avant d'aller te coucher... Je regarderai...

- J'agiterai plutôt ma chemise blanche, répondit Jacques. A cette distance, tu ne pourrais pas voir quelque chose d'aussi petit que mon mouchoir. De toute façon, prends mes vieilles jumelles. Tu les trouveras quelque part dans ma chambre.

— Entendu, dit Lucette. Mais ne vas-tu pas t'ennuyer tout seul, sans nous?

- Bien sûr que non. J'ai Kiki... On n'est jamais seul avec ce bavard-là.

- Tu ne m'as toujours pas dit à quel endroit tu allais dormir.

— Probablement, enroulé dans une couverture, dans un coin de la cour.

— J'aime mieux cela que de te savoir dans l'une de ces affreuses chambres pleines de poussière... »

Le moment de se séparer arriva. Jacques dit au revoir aux autres lorsqu'ils franchirent la planche. Il tenait Pépin dans ses bras, bien décidé à le suivre et à découvrir enfin par où il passerait pour sortir du château.

Quand le bruit des voix des enfants se fut éteint



dans la montagne, Jacques retourna dans la cour où il déposa le petit renard frétillant, impatient de retrouver son maître.

« Voyons où tu vas », lui dit Jacques.

Mais Pépin s'élança si vite qu'il sembla disparaître à peine après avoir touché le sol.

« On le croirait volatilisé! s'exclama Jacques furieux. Il n'y aura jamais moyen de connaître son secret! »

Puis il alla installer son appareil dans le buisson. C'était un appareil de précision que René Marchai lui avait offert pour Noël. Il enfouit dans sa poche les rouleaux de pellicules achetés à la ville. Ensuite, s'enveloppant dans une couverture comme le lui avait suggéré Lucette, il se faufila entre les branches du roncier. Quelques épines l'éraflèrent, même à travers la couverture, et il fut heureux d'atteindre l'espace libre du centre. Kiki vint s'installer à côté de lui.

« Quel dommage! quel dommage! dit l'oiseau.

— Oui, tu as raison... C'est vraiment dommage que je m'égratigne de la sorte », grogna Jacques.

Mais sa mauvaise humeur ne dura pas. Le nid des aigles était juste en face de lui, à une courte distance. Il pourrait faire d'excellentes photos. Il ménagea une ouverture dans le buisson vis-à-vis du nid, installa son appareil, le vissant solidement sur son pied. Puis il regarda dans le viseur pour voir si tout était bien au point.

« Parfait! pensa-t-il avec joie. Je ne prends pas de photos maintenant parce que la lumière est mauvaise. Mais demain matin, ce sera très bien. »

Le petit aigle aperçut l'appareil qui sortait

légèrement du buisson. Il s'agita dans son nid, effrayé.

« Tu n'aimes pas ça, pensa Jacques. Mais tu t'y habitueras vite... et tes parents aussi. »

Puis il sortit, se protégeant tant bien que mal des épines. Il laissa l'appareil en position pour le lendemain. Le ciel était clair.

« Aucun risque de pluie cette nuit *»,* pensa-t-il.

Il descendit dans la cour, emportant la couverture. Il lut, jusqu'à la chute du jour, un des livres qu'il avait apportés. Alors, il se rappela qu'il avait promis à Lucette d'agiter sa chemise du haut de la tour. Il y monta, espérant ne pas l'avoir fait attendre trop longtemps. Au sommet de la tour, il enleva sa chemise et l'agita en regardant la maison. Tout à coup, à la plus haute fenêtre de la maison, il aperçut quelque chose de blanc. C'était sa petite sœur qui lui répondait.

Lucette courut vite prévenir Denise.

« Jacques m'a fait des signaux! Je l'ai vu! Maintenant, je suis tranquille, je sais qu'il va s'installer pour dormir.

— Tu es bien sotte de te faire du souci pour ton frère, bougonna Denise en se couchant. Moi, je ne m'en fais jamais pour Henri. »

« Eh bien, moi, je ne peux pas m'empêcher de penser à mon frère, se dit Lucette. Et je n'aime pas du tout le savoir là-haut, tout seul; dans cet affreux château fort. »,



CHAPITRE XIII

Bruits dans la nuit

ALLONGÉ dans un coin abrité de la cour, Jacques mangea son dernier biscuit et serra la couverture plus étroitement autour de lui. La température s'était beaucoup rafraîchie. Il regarda quelques instants les créneaux du château qui se découpaient sur le ciel. Puis il s'endormit et Kiki en fit bientôt autant.

La lune était sortie des nuages qui l'avaient cachée jusque-là lorsque Jacques s'éveilla en sursaut. Il ouvrit les yeux et resta étendu, sans bouger, à contempler le ciel. Pendant quelques instants,

il ne se rappela plus où il se trouvait et chercha le plafond que ses yeux étaient habitués à trouver à son réveil. Il aperçut des étoiles et des nuages et se rappela soudain qu'il était dans la cour de Château-Malfort. Il s'assit et Kiki s'éveilla aussi avec un petit grognement de protestation.

« Je me demande ce qui a bien pu me réveiller », pensa Jacques, en explorant du regard l'obscurité de la cour. Il écouta attentivement, mais n'entendit rien que le ululement d'une chouette quelque part dans la montagne. Puis ce fut le cri d'une chauve-souris qui chassait dans la nuit. La lune sortit de nouveau de derrière un nuage et Jacques regarda la tour. Soudain, il tressaillit. En haut de la tour, il venait d'apercevoir une lueur, brève, comme la lumière d'une torche électrique. Il observa attentivement, s'attendant à la revoir. Mais la lueur ne réapparut pas.

« C'était peut-être un éclair », se dit Jacques.

Il s'assit pour réfléchir. Pourquoi s'était-il réveillé en sursaut? Avait-il entendu des pas dans son sommeil? Après tout, il y avait peut-être quelqu’un dans le château... Tout ceci était bien étrange et Jacques se demandait que faire. Il n'avait nulle envie de sortir de sa couverture bien chaude pour aller explorer le château. Etait-ce même une lumière qu'il avait aperçue? Il n'en était plus tellement certain...

Finalement, il eut honte de sa peur et de sa paresse. Il décida de se lever pour aller voir s'il y avait quelqu'un dans la tour. Après avoir recommandé à Kiki de se tenir tranquille, il traversa la cour avec précaution et se dirigea vers la porte



En haut de la tour, il venait d'apercevoir une lueur brève.

d'entrée du château en prenant soin de rester dans l'ombre. Il pénétra dans le grand vestibule et tendit l'oreille. Aucun bruit ne lui parvint. Il alluma sa lampe de poche, la recouvrant soigneusement de son mouchoir pour en voiler la lumière. Le vestibule était vide. Jacques monta le grand escalier de pierre et se rendit à la tour par le chemin de ronde. Arrivé au pied de l'étroit escalier en colimaçon, il eut un instant d'hésitation. Allait-il se hasarder à monter? Il lui fallut rassembler tout son courage pour entreprendre l'ascension. Finalement, il atteignit la dernière plate-forme. A la clarté de la lune, il vit bien que personne ne s'y trouvait.

« J'ai dû rêver, pensa-t-il. Je vais me recoucher. »

Mais en retraversant le vestibule, il s'arrêta net. Il venait d'entendre un bruit mat comme, si de l'eau tombait sur le sol.

Y aurait-il quelqu'un dans la cuisine? Quelqu’un qui pompe de l'eau? »

II demeura d'abord cloué sur place par la terreur. Puis il se précipita aussi vite qu'il le put dans la cour, évitant la lumière de la lune et rasant les murs. Il tremblait. Kiki, penché sur son oreille, lui murmurait des paroles d'encouragement. Il sentait bien que Jacques avait peur.

Puis, tout à coup, le garçon eut honte de sa propre frayeur et pour se prouver à lui-même qu'il n'était pas un lâche, décida de retourner à la cuisine.

« Si c'est un vagabond, il aura encore plus peur que moi quand il me verra. »

Et, très calme cette fois, il retourna dans le château. Mais tout était maintenant d'un silence de

mort. Dans la cuisine, aucun bruit d'eau ou de pompe. Jacques attendit quelques minutes, Kiki absolument silencieux sur son épaule.

« Je vais en avoir le cœur net », se dit-il.

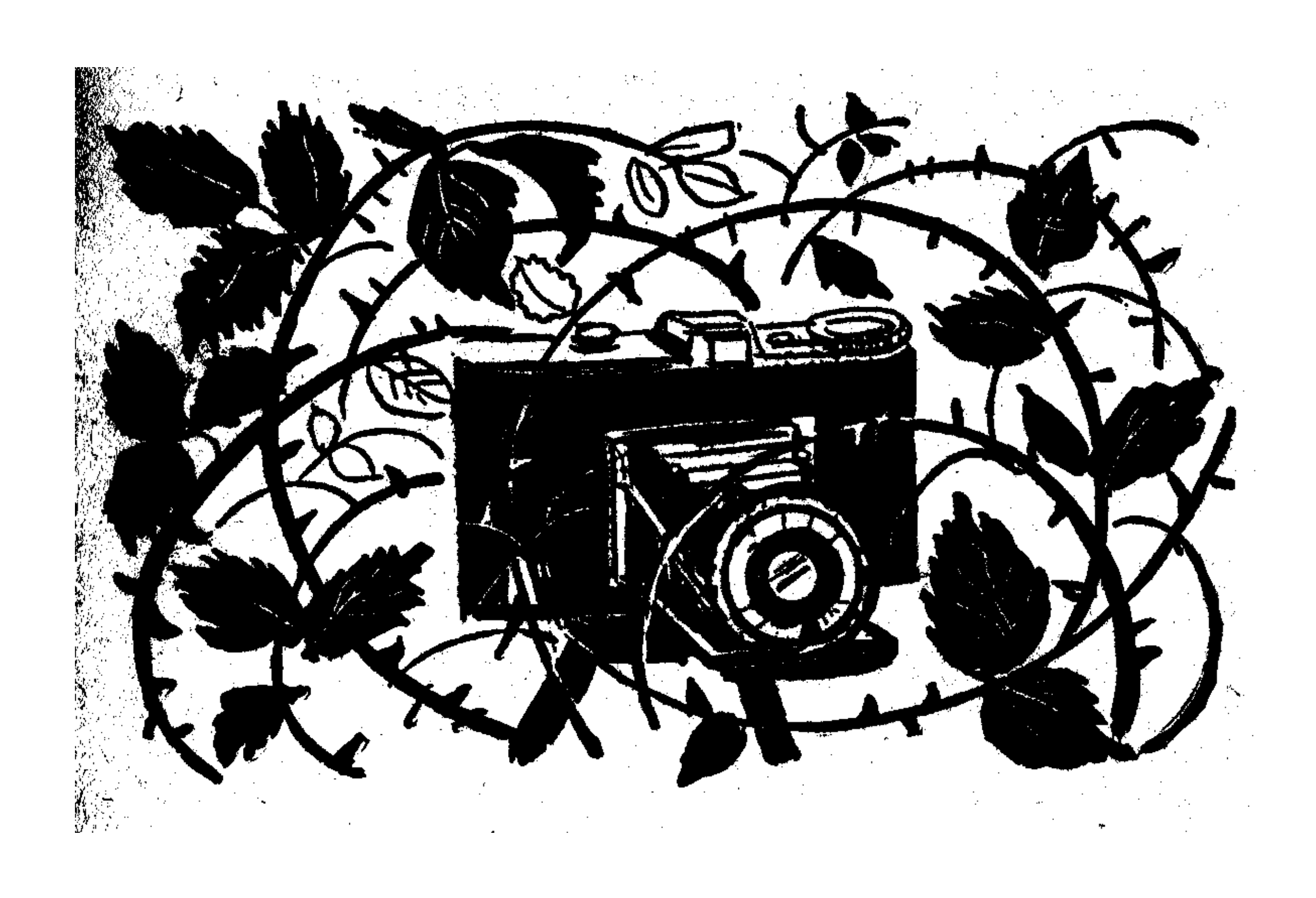
Et il braqua le faisceau lumineux de sa lampe de poche sur l'évier. Personne ne se trouvait là. Il le dirigea ensuite sur chacun des coins de la pièce^ Aucun signe de vie nulle part.

Jacques poussa un soupir de soulagement. S'approchant de l'évier, il examina le sol. Il y avait bien une flaque à ses pieds, mais était-elle récente ou était-ce celle qu'ils avaient faite eux-mêmes l'autre jour en essayant la pompe? Personne n'aurait pu le dire.

Très intrigué et un peu honteux de sa peur, Jacques finit par retourner se coucher. Il faisait assez froid et le sol lui parut très dur. Il se serra dans la couverture pour essayer de se réchauffer et décida qu'il fallait dormir et ne plus penser à ce qui venait de se passer.

Ce fut le cri des aigles qui le réveilla. Kiki s'empressa de leur répondre. Il faisait grand jour. Jacques se frotta les yeux et s'étira. Aussitôt, les événements de la nuit lui revinrent à la mémoire. Mais maintenant qu'il faisait jour, il n'avait plus peur du tout.

« J'ai été stupide. J'ai tout simplement dû rêver. N'est-ce pas, Kiki? Bien entendu, pas un mot de tout cela aux filles ni à Henri... Tu as compris, Kiki? Ils se moqueraient de nous, ou bien ils auraient peur. Tout cela n'a existé que dans mon imagination... Et maintenant, debout! allons photographier les aigles! »



CHAPITRE XIV

Jacques a une surprise

ENVELOPPÉ dans sa couverture protectrice, Jacques pénétra dans sa cachette. Immédiatement, il vérifia la mise au point de son appareil. Tout allait bien.

« Parfait, se dit-il. Le jeune aigle a l'air de dormir. Il est seul dans son nid. Je pourrai prendre une bonne photo quand il va s'éveiller. »

Evidemment, ce n'était pas très amusant pour Jacques de rester sans bouger jusqu'au moment où l'aiglon voudrait bien se réveiller. Mais Henri

et lui savaient que l'immobilité était une condition absolue pour étudier les mœurs des oiseaux. Aussi il s'étendit sur le dos et commença à attendre patiemment. Kiki, de son côté, s'installa sur une branche et sembla se plonger dans la contemplation du paysage.

Soudain, le jeune aigle ouvrit les yeux. Il étendit une aile, puis l'autre, s'avança jusqu'au rebord du nid, leva la tête et chercha du regard ses parents dans le ciel.

« Enfin! » murmura Jacques en appuyant sur le déclic de son appareil.

L'oiseau entendit le léger bruit de l'obturateur et retourna se coucher. Mais la photo était prise. Bientôt, oubliant la peur qu'il venait d'avoir, il retourna au bord du nid pour y attendre ses parents. Peu après, les deux grands aigles arrivèrent en planant. Le petit les accueillit avec joie, les ailes étendues et frémissantes. L'un d'eux apportait un lièvre dans ses serres. Il le lâcha dans le nid et, aussitôt, le jeune aigle se mit à le dépecer de son bec puissant. Jacques photographia la scène. Les trois oiseaux entendirent le déclic et se tournèrent avec méfiance du côté du buisson. Il sembla à Jacques que le mâle avait repéré l'appareil qui brillait au soleil entre les branches de ronces. Un instant il craignit de le voir fondre dessus pour le mettre en pièces. Mais Kiki sauva la situation. Il s'envola vers le nid des aigles, les saluant dans leur langage. L'aiglon, tout occupé à dévorer son lièvre, ne lui prêta aucune attention, mais ses parents parurent heureux de retrouver ce lointain cousin. Jacques prit une

autre photo et cette fois, les oiseaux ne remarquèrent rien.

« Bien! pensa Jacques. Maintenant, ils sont habitués au bruit du déclic et à la vue du métal brillant de l'appareil. »

Pendant toute la matinée, il prit des photos. Il les imaginait déjà publiées dans des revues et voyait son nom imprimé au-dessous. Comme il serait fier le jour où ce rêve se réaliserait!

Soudain, Kiki poussa un cri qui fit s'envoler les deux aigles. Lui-même prit son vol et Jacques le vit disparaître au-delà du mur d'enceinte.

« Où a-t-il bien pu aller? se demanda-t-il. J'allais justement prendre une photo de lui avec les aigles... ».



Kiki resta absent une demi-heure environ. Puis il lit son apparition dans la cour, perché sur l'épaule de Tina. Le rusé perroquet avait entendu les enfants qui étaient en route et les avait rejoints. Ils étaient entrés dans le château comme d'habitude et s'étaient mis aussitôt à la recherche de Jacques. En entendant les enfants s'approcher de leur nid, les aigles se mirent à tournoyer dans les airs, prêts à défendre leur petit en cas de besoin. De sa cachette, Jacques appela :

« Je suis ici! Attendez-moi un instant, je vous rejoins tout de suite. »

Lucette fut soulagée de retrouver son frère en parfait état après sa nuit solitaire. Il n'avait pas l'air d'en avoir souffert.

« On t'a apporté un bon déjeuner, lui dit Henri.

Tant mieux, dit Jacques se rendant compte tout à coup qu'il avait terriblement faim.

- Où allons-nous faire notre pique-nique? demanda Denise. Encore en haut de la tour?

- Pourquoi pas ici? proposa Jacques. La lumière est excellente en ce moment. Si les aigles reviennent, je pourrai encore prendre quelques photos. Je préfère ne pas m'éloigner. J'ai l'impression qu'ils vont apprendre à voler à leur petit, d'un moment à l'autre. Ils ont déjà essayé de le faire sortir du nid ce matin.

- Kiki est venu à notre rencontre, dit Tina. As-tu vu par où Pépin est entré ce matin encore? Nous l'avions laissé dehors, et le revoici...

- On ne peut pas voir grand-chose de mon buisson, tu sais... Je crois que Pépin s'introduit par

un terrier de lapins. Mais il y en a tellement qu'on ne saura jamais par lequel... »

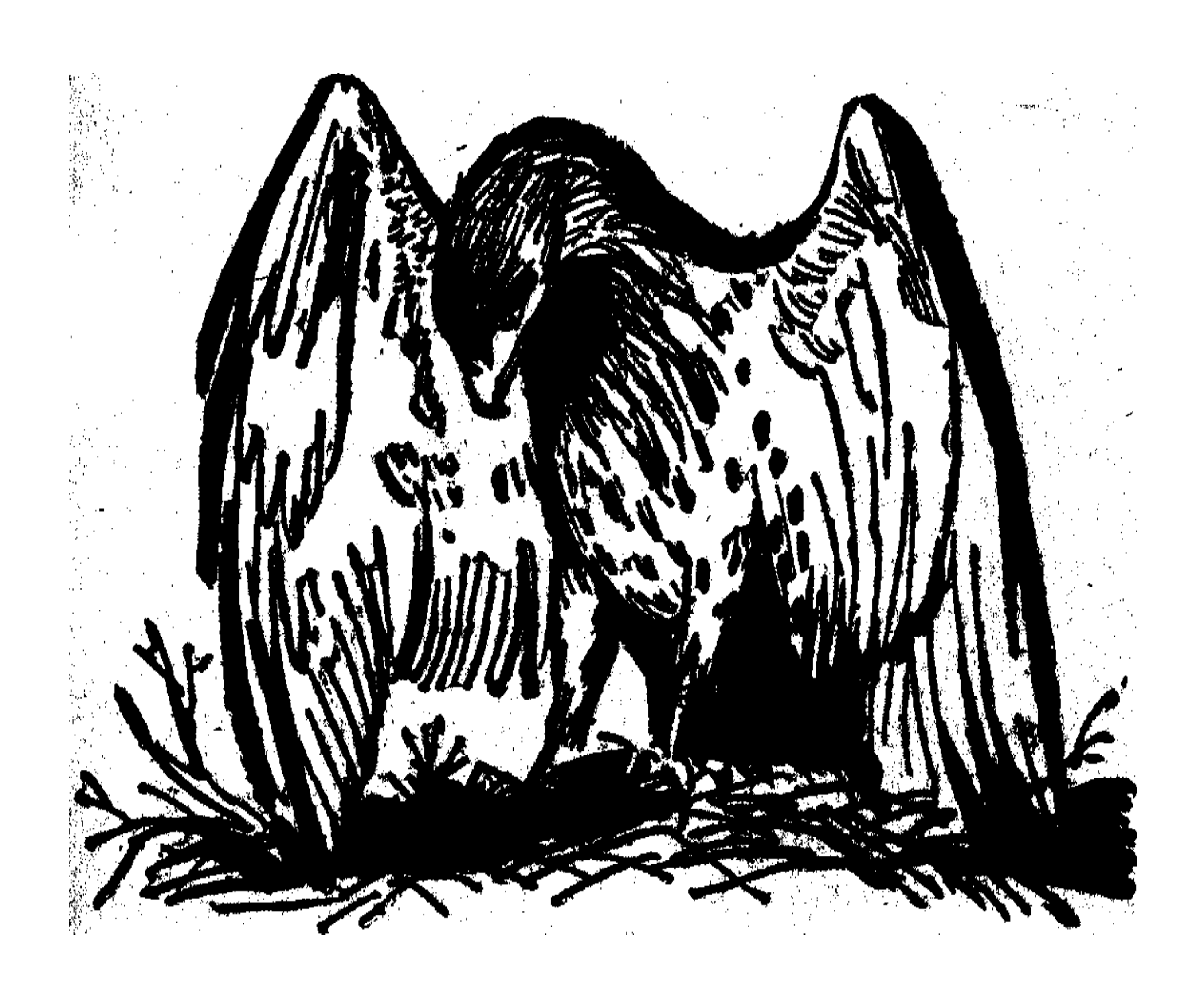
Lucette s'assit près de son frère.

« Comment as-tu passé la nuit? lui demanda-t-elle.

— Très bien. Je me suis réveillé une fois et j'ai mis un peu de temps à me rendormir. Mais c'est .tout. »

II était bien décidé à ne pas parler de ses frayeurs. D'ailleurs, à la lumière du soleil, au milieu des autres, elles lui paraissaient tout à fait stupides.

Ils passèrent tout l'après-midi ensemble, explorèrent la cour et retournèrent à la tour. Là, Jacques examina attentivement les lieux pour y trouver la trace du passage de quelqu'un, un mégot



de cigarette, un morceau de papier. Mais il n'y avait rien.

« Tu ne rentres pas avec nous ce soir? demanda Lucette.

- Certainement pas ! protesta aussitôt son frère. Je suis sûr que l'aigle va apprendre à voler et je ne voudrais pour rien au monde manquer cette minute-là. »

A part lui, Jacques pensait cependant qu'il aurait de beaucoup préféré retourner à la maison. Mais il s'était fixé une tâche et il voulait l'accomplir.

« Tant pis! soupira Lucette. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai horreur de te savoir tout seul dans cet affreux château...

—- Mais Lucette, ce n'est pas un château affreux... c'est un château fort.

- Si tu veux... Alors c'est un affreux château fort. Il s'y est sûrement passé des choses épouvantables autrefois et il pourrait bien encore s'en passer maintenant.

- Ne dis pas de bêtises, Lucette. Tu vas finir par faire peur à Tina! Tu sais très bien qu'il n'y a personne dans ce château à part moi, les aigles, les chauves-souris et quelques malheureux lapins...

— Il est temps de rentrer, dit Henri en regardant sa montre. On t'a apporté une autre couverture au cas où tu aurais froid... Tu nous accompagnes jusqu'à la fenêtre, Jacques? »

Au moment de partir, Lucette embrassa son frère et lui dit :

« Merci de m'avoir fait des signaux avec ta chemise hier soir. Je t'ai très bien vu... Et même

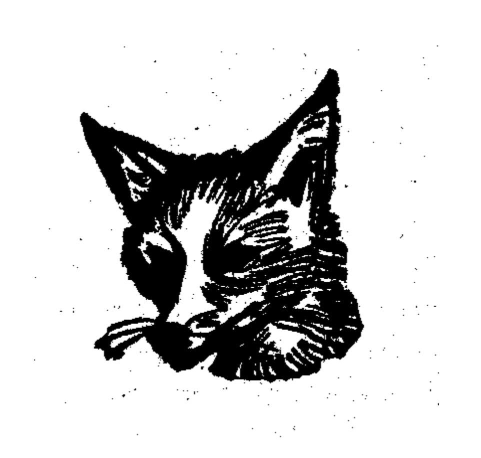
plus tard, quand tu as allumé ta lampe deux ou trois fois, je t'ai vu aussi. J'étais dans mon lit mais je ne dormais pas et je m'ennuyais. C'est gentil de m'avoir fait des appels lumineux. »

Et, là-dessus, la fillette se laissa glisser le long de la corde jusqu'au sol.

Demeuré seul, Jacques se sentait de plus en plus intrigué. Donc quelqu'un avait fait des signaux avec une lampe électrique du haut de la tour. Il n'avait pas rêvé ni imaginé. C'était un fait réel. Lucette l'avait vu elle aussi.

« Alors, ce bruit d'eau que j'ai entendu devait être réel aussi... Il y avait bien quelqu'un dans le château. Mais qui? et pourquoi? »

II commençait à regretter de n'avoir pas parlé aux autres des événements de la nuit. Maintenant, c'était trop tard, ils étaient déjà loin. Un instant, il songea à les rejoindre pour ne pas s'exposer à voir des lumières dans la nuit, à entendre des bruits mystérieux. Puis, il se reprit. Il resterait à Château-Malfort et il essayerait de découvrir la clef du mystère.





CHAPITRE XV

Le souterrain

JACQUES décida de passer la nuit dans le roncier. Il se sentait beaucoup plus en sécurité dans sa cachette que dans un coin de la cour où n'importe qui pouvait le trouver endormi. La meilleure solution lui sembla de dormir tout de suite pour se réveiller au milieu de la nuit. Enroulé dans une couverture, l'autre pliée sous sa tête en guise d'oreiller, il ne fut pas long à trouver le sommeil. Kiki, la tête sous l'aile, en fit bientôt autant. Mais, au bout de quelques heures, une

crampe dans la jambe réveilla Jacques. Il essaya de s'étendre et de s'étirer et se fit égratigner par les ronces. Au cadran lumineux de sa montre, il vit qu'il était minuit dix.

« C'est à peu près l'heure à laquelle des signaux lumineux ont été faits hier soir, pensa-t-il. Si je veux découvrir quelque chose, je ferais bien de sortir de ma cachette. »

II se glissa hors du roncier. Kiki, dérangé dans son sommeil, protesta vivement.

« Si tu ne veux pas te taire, je te laisse tout seul ici. »

Kiki comprit et vint silencieusement se percher sur l'épaule de son maître. Lentement, tous deux descendirent dans la cour faiblement éclairée par la lune. Tout d'abord Jacques n'entendit aucun bruit suspect. Seul, le vent soufflait par les orifices du mur. Puis il lui sembla entendre le bruit lointain de l'eau et celui de la manivelle de la pompe. Il tendit l'oreille. Et bientôt il eut la certitude d'entendre un bruit de pas résonner sur la pierre. Quelqu'un marchait-il sur le chemin de ronde conduisant à la tour? Allait-on faire de nouveaux signaux?

« Si cet inconnu est sur la tour en train de faire des signaux, pensa Jacques, le château est vide. C'est le moment d'y entrer et de découvrir où il habite. Car enfin, il doit bien se loger quelque part... Les pièces meublées que nous avons vues l'autre jour n'étaient sûrement pas habitées. Il faut donc chercher ailleurs. »

Et il pénétra dans le château, Kiki, toujours silencieux, sur l'épaule. Maintenant qu'il savait

qu'un inconnu habitait le château, Jacques était trop curieux de savoir de qui il s'agissait pour avoir peur.

Dans le vestibule, quelque chose le frappa immédiatement. De la lumière venait de quelque part. Une faible lumière, mais une lumière. Jacques regarda de tous côtés, intrigué. Puis il se rendit compte que la lumière provenait du plancher ou plus exactement, de quelque part au-dessous du plancher. Avec précaution, il s'avança jusqu'à ce qui lui parut être un trou béant. Ce trou n'avait pas été ouvert par une trappe. Et, Jacques en était certain, il n'existait pas auparavant. C'est de là que provenait la lumière qui éclairait un escalier... Où pouvait bien conduire celui-ci? A quelle souterrain ou quelle oubliette? Jacques était dévoré de curiosité.

Il courut à la porte s'assurer que l'homme était bien sur la tour. Il aperçut des signaux lumineux.

« Très bien, se dit-il, je suis tranquille pour un moment...»

Et, en un clin d'œil, il fut au bas de l'escalier, dans une vaste pièce ornée de tapisseries. Alignées le long du mur, une file d'armures semblaient monter la garde. Une longue table massive encombrée de verres et de vaisselle en occupait tout le centre. Les meubles, le tapis, tout, comme dans les autres pièces, était fort ancien. Mais ici pas de toiles d'araignées ni de poussière. Dans un angle se trouvait un vaste lit à baldaquin, dont les rideaux étaient brassés aux angles. Jacques s'en approcha et il eut la preuve que quelqu'un venait d'y dormir. Les oreillers étaient encore froissés, les draps

repoussés par quelqu'un qui s'était levé en hâte. Sur la table, il vit une cruche d'eau fraîche.

« Voilà à quoi sert la pompe, pensa-t-il. Voilà pourquoi quelqu'un va chercher de l'eau toutes les nuits... »

II ne put poursuivre son exploration. Un bruit de pas venu du dehors lui fit grimper quatre à quatre l'escalier et il courut se réfugier dans l'ombre du grand vestibule. Ensuite il se précipita dans le salon. Mais, dans sa hâte, il renversa un tabouret. Aussitôt, dehors, les pas s'arrêtèrent. Il avait été entendu. N'osant sortir, il se glissa derrière un canapé et s'y accroupit, Kiki sur l'épaule. Tous deux retenaient leur respiration. Mais Jacques avait l'impression que le bruit de son





cœur, qui battait à se rompre, devait résonner dans toute la pièce. Kiki, comprenant la peur de son maître, se cramponnait de plus en plus fort à sou épaule. Tout à coup il s'envola, se heurta à divers objets et, finalement, poussant le cri de l'aigle, il se jeta à la tête d'un homme qui venait d'entrer dans le salon. L'intrus hurla de frayeur et essaya d'attraper l'oiseau. A ce moment, Jacques entendit le bruit d'un objet qui s'écrasait sur le sol. Il devina que c'était la lampe électrique et en fut soulagé. Kiki se mit alors à imiter le sifflet d'un train et se sauva dans une autre direction. L'homme le poursuivit dans l'obscurité mais ne réussit qu'à lui arracher une plume. L'oiseau retourna alors se percher sur l'épaule de son maître en imitant les aboiements furieux d'un chien.

« Sapristi! s'écria une voix rauque... Ma lampe est cassée. Cette pièce est pleine d'oiseaux et de chiens... Qu'est-ce que cela peut bien être? Un de ces aigles, sans doute... »

Et il s'en alla en grommelant. Jacques entendit un curieux grincement, puis, de nouveau, ce fut le silence. Longtemps encore, Jacques et Kiki demeurèrent blottis derrière le canapé sans oser bouger. Finalement, sur la pointe des pieds, Jacques se dirigea vers la porte. Dans le vestibule, tout était sombre, la lumière avait disparu. Sans se préoccuper davantage de la mystérieuse ouverture, de l'escalier et du souterrain, le garçon courut se réfugier dans son buisson. Il essaya de s'endormir. Mais comment dormir alors qu'il se posait tant de questions?

Tout d'abord, Jacques se demandait comment cet homme avait pu pénétrer dans le château. Et où trouvait-il du ravitaillement? C'était peut-être cela qu'il demandait par signaux. Mais dans ce cas, d'autres hommes allaient venir... Et de nouveau la question : par où entreraient-ils?

« On est en plein mystère, se dit Jacques. Comme l'année dernière... Que vont dire les autres quand je leur raconterai tout cela? »

II finit par s'assoupir au milieu de ses réflexions. Ce fut le soleil filtrant entre les ronces qui l'éveilla au matin.

« Cette fois, je suis certain de n'avoir pas rêvé ce que j'ai vu, se dit-il en se levant. Jamais je n'aurais pu imaginer tout cela... »

II sortit de sa cachette pour chercher les biscuits qui restaient de la veille et qui devaient lui

servir de petit déjeuner, puis il s'assit sur le rebord de la plate-forme et regarda pensivement le château. Qui pouvait bien être l'homme qui s'y cachait?

Tout à coup il aperçut un spectacle qui lui parut incroyable. Deux hommes traversaient la cour du château et marchaient vers le bâtiment. Comment étaient-ils arrivés jusque-là? Existait-il un passage secret? Ou bien ces hommes avaient-ils la clef d'un des énormes portails de l'enceinte?

Tranquillement, sans se cacher, ils se dirigeaient vers le château. Ceux-là n'avaient pas peur de la lumière du jour, ils n'étaient pas comme « l'homme de la nuit » songea Jacques. Puis, subitement, il pensa :

« Et si l'homme de cette nuit raconte ce qui s'est passé et qu'ils se mettent à fouiller le château, que va-t-il m'arriver? »





CHAPITRE XVI

Événements

JACQUES se faufila en toute hâte dans son buisson sans prendre le temps de s'envelopper dans sa couverture et en s'égratignant horriblement. Quand il fut à l'abri, il se rappela soudain que, la veille, il avait laissé dans la cour un sac en papier avec des épluchures de pommes.

« Si les hommes le trouvent, pensa-t-il, ils auront la preuve qu'il y a quelqu'un dans le château et ils vont se mettre à chercher partout. » II attendit longtemps sans oser bouger. Il ne

savait pas s'il fallait souhaiter que Henri et les filles arrivent vite pour ne pas être seul ou bien au contraire s'il était préférable qu'ils arrivent tard pour donner aux hommes le temps de partir sans les rencontrer,

« Si ces gens ont choisi cet endroit pour s'y cacher, ils ne seront certainement pas contents de nous y trouver... D'ailleurs, nous n'aurions jamais dû venir ici. Après tout, ce château appartient peut-être à quelqu'un... Pourquoi pas à ces gens? »

Soudain, il entendit un bruit de voix dans la cour et se hasarda à passer la tête hors du buisson pour voir ce qui se passait. C'étaient les deux mêmes hommes qui parlaient entre eux. L'un d'eux portait une épaisse barbe noire et était assez affreux à voir. Ils parlaient dans une langue étrange que Jacques ne comprenait pas. Tout à coup, ils s'arrêtèrent en poussant une exclamation.

L'homme à la barbe venait de ramasser le sac en papier et tous deux examinaient maintenant les épluchures encore fraîches. Puis ils se séparèrent et entreprirent une fouille méthodique du château. Dans son buisson, Jacques se fit aussi petit qu'il put. Après un temps qui lui parut infini, les hommes apparurent en face de lui, de l'autre côté du nid des aigles. Ils s'en approchèrent et, voyant l'aiglon, l'un des deux voulut l'attraper. A ce moment, dans un grand bruit d'ailes, la mère fondit du ciel sur la tête de l'homme. Son compagnon essaya de repousser l'oiseau furieux. Jacques vit alors l'autre aigle prêt à fondre lui aussi sur les deux hommes et une idée lui vint à l'esprit.

L'homme que l'aigle avait attaqué était complètement tourné vers Jacques qui pouvait voir son visage barbu et son cou de taureau. Il appuya sur le bouton de son appareil... Clic! la photo de l'homme était prise. Les hommes entendirent le déclic et se regardèrent étonnés. Mais, comme les aigles revenaient à l'assaut avec fureur, ils s'enfuirent, persuadés que personne ne pouvait se cacher dans le voisinage d'oiseaux aussi féroces.

Jacques, lui, continuait à observer les aigles. Visiblement, ils ne se sentaient plus en sécurité dans cet endroit et voulaient faire sortir le petit du nid. Il fallait donc lui apprendre à voler pour échapper aux hommes. Oubliant toutes ses craintes, Jacques ne s'intéressait plus qu'aux efforts des deux aigles pour faire voler leur petit.

Ils le conduisirent jusqu'au bord du nid, puis le poussèrent jusqu'à l'extrémité du rocher sur lequel le nid était posé. Le jeune oiseau, effrayé, essaya de reculer mais sa mère se mit à voleter autour de lui, essayant de lui expliquer qu'il devait la suivre. Le jeune écoutait ou semblait écouter, l'air ennuyé. Puis, tout à coup, sans raison apparente, il déploya ses ailes. Elles étaient énormes... Jacques prenait photo sur photo. L'aiglon se mit à battre des ailes si violemment qu'il en sautillait sur place. Puis, d'une manière superbe, il s'élança du bord et s'éleva dans l'espace entre ses parents qui l'encourageaient de leurs cris. Merveille! il volait!

Au moment où Jacques introduisait un nouveau rouleau de pellicule dans son appareil, il entendit les voix des enfants. Il descendit aussitôt les rejoindre.

« Qu'est-il arrivé? lui demanda aussitôt Henri. Tu as l'air tout préoccupé.

- Nous avons apporté beaucoup de provisions, interrompit Lucette. Tante Alice nous a permis de rester avec toi deux ou trois jours. Elle a dû aller voir tante Pauline qui est de nouveau malade.

— Tu n'as pas l'air bien content que nous venions nous installer avec toi, remarqua Denise.

— Ecoutez, dit Jacques, il se passe ici des choses étranges... très étranges même... Il aurait mieux valu que vous ne veniez pas du tout... J'ai pris maintenant toutes, les photos que je voulais prendre des aigles. Franchement, croyez-moi, il vaut mieux que nous retournions tous à la maison.

— Retourner tout de suite à la maison! s'exclama Henri. Mais explique-nous au moins pourquoi?

— Bien! Mais, qu'avez-vous fait de Tina? demanda Jacques.

— Sa tante ne l'a pas laissée venir, dit Lucette. Elle est comme tous les paysans de cette montagne, tu sais, elle croit vraiment que Château-Malfort est un endroit dangereux et elle a défendu à Tina d'y venir, même avec nous.

— Raconte ton histoire, interrompit Henri.

— D'abord, avez-vous rencontré des gens qui descendaient de la montagne? demanda Jacques.

- Oui, nous avons aperçu de loin trois hommes, dit Henri. Pourquoi?

— Comment étaient-ils? L'un d'eux avait-il une barbe noire?

- On ne pouvait pas distinguer leurs visages, ils étaient trop loin.

— Trois hommes, murmura Jacques, songeur. Cela signifierait que « l'homme de la nuit » est parti aussi...

— Quel « homme de la nuit » ? De quoi parles-tu? » demanda Denise avec impatience.

Jacques raconta les événements de la nuit. Les autres l'écoutaient, au comble de l'étonnement.

« Un souterrain! Et quelqu'un vit dedans? s'écria Lucette. Je sais bien ce que dirait Tina si elle était là... Elle croirait que c'est le vieux châtelain et elle penserait qu'il va nous emprisonner comme les autres pour qu'on n'entende plus jamais parler de nous!

- Ne dis pas de stupidités, interrompit Jacques. Il se passe quelque chose ici et je voudrais bien savoir quoi. Si seulement René Marchai était là! Il nous dirait ce qu'il faut faire... Mais je pense que pour le moment, le mieux est de retourner tous à la maison. Nous risquons d'avoir à faire ici à des individus dangereux.

- Tu as raison, approuva Henri. Mais puisque tu penses que les trois hommes sont partis, on pourrait donner un coup d'œil au souterrain. Qu'est-ce que tu en dis? On y trouverait peut-être des indices qui nous mettraient sur une piste quelconque.

— Allons-y, dit Jacques. Kiki va venir aussi, bien entendu. Où est Pépin?

- Je l'ai laissé à Tina pour la consoler, répondit Henri. Elle va être bien contente de nous voir revenir! »

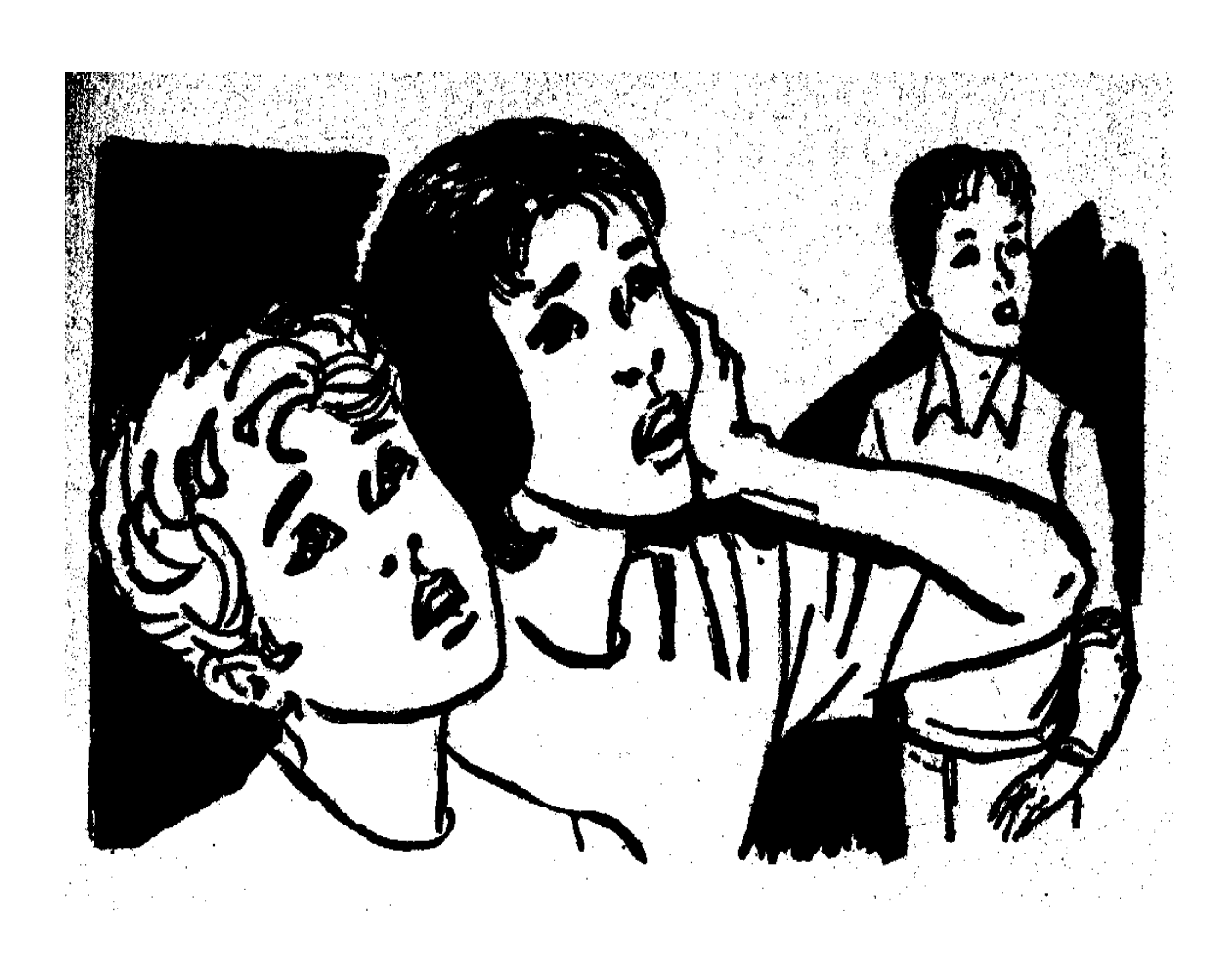
Ils pénétrèrent dans le bâtiment. Les garçons allumèrent leurs lampes de poche. Certains d'être

maintenant seuls dans la place, ils bavardaient et riaient joyeusement. Jacques les conduisit au fond du vestibule et observa le sol. On n'y apercevait plus aucun orifice. Celui de la nuit précédente avait disparu. Les enfants cherchèrent une trappe mais ils n'en trouvèrent aucune trace. Henri commençait à se demander si Jacques n'avait pas rêvé, quand il aperçut un crochet de fer planté dans le mur du fond. Le métal en était brillant comme s'il avait été souvent manipulé. Henri le saisit et tira. Le crochet remua légèrement et soudain, on entendit un grincement presque sous les pieds de Lucette. Elle fit un bond en arrière en poussant un cri de frayeur. Le sol s'ouvrit. Une grosse dalle s'était mystérieusement déplacée, découvrant un escalier de pierre qui devait conduire au souterrain que Jacques avait vu la nuit précédente. Stupéfaits mais dévorés de curiosité, les enfants descendirent. Une lampe à huile brûlait sur la table, éclairant faiblement la pièce. Lucette et Denise regardaient avec intérêt les tapisseries représentant des scènes de chasse, qui recouvraient les murs. Henri s'intéressait aux armures.

« Où est Jacques? demanda-t-il tout à coup.

— Il est retourné chercher Kiki, répondit Denise. Oh! Henri, regarde, là, dans le mur, un crochet, comme celui d'en haut. Qu'est-ce qui va se passer, si je tire dessus? »

Elle tira. Et avec un grincement, la grosse dalle se remit en place, emprisonnant les trois enfants.



CHAPITRE XVII

Suite des événements

LES ENFANTS avaient regardé la dalle se remettre en place comme par magie. C'était vraiment extraordinaire. Mais tout à coup, Henri s'écria :

« Denise! Lâche ce crochet! Pousse-toi et laisse-moi faire. »

Mais il eut beau tirer, pousser le crochet, la pierre resta en place.

« On peut fermer mais pas ouvrir d'ici, dit-il en cherchant des yeux un anneau ou une poignée. Pourtant, il doit certainement y avoir un moyen

pour ouvrir... Sinon, l'homme qui vit caché ici ne pourrait pas sortir la nuit. »

Les deux filles étaient très effrayées. Lucette avait l'impression que les armures les regardaient et se moquaient de leur épouvante.

« Ecoute, Henri, dit Denise, Jacques va revenir. Quand il verra que l'entrée du souterrain est fermée, il tirera sur le crochet du vestibule pour l'ouvrir. Il n'y a pas besoin de se tourmenter.

— Probablement, répondit son frère. Mais avoue que tu as été stupide de toucher à un objet sans savoir à quoi il pouvait servir.

— Et avoue que toi, tu aurais fait exactement la même chose », lui répliqua-t-elle.

Henri haussa les épaules et se mit à examiner de plus près les armures. Il aurait bien voulu en essayer une, pour s'amuser. Tout à coup, il eut une idée.

« Je vais faire une bonne farce à Jacques. Je vais me cacher dans l'une de ces armures. Quand il ouvrira, ne lui dites pas où je suis. Je descendrai en armure de mon piédestal... Quelle peur il va avoir!...

- Bonne idée! approuva Lucette. Dépêche-toi... Tu sais comment on entre là-dedans?

- Non, mais cela ne doit pas être bien difficile. Aide-moi un peu. »

En un instant, Henri fut dans l'armure, casqué, la visière baissée sur le visage. Il voyait parfaitement ce qui se passait autour de lui. Mais personne n'aurait pu se douter qu'il y avait quelqu'un dans l'armure. Il remonta sur le piédestal dans un vacarme de ferraille et demeura immobile.

« Es-tu bien, là-dedans? lui demanda sa sœur.

- Assez bien, oui. Mais je ne comprends pas comment on pouvait partir en guerre dans ces carapaces. Je serais incapable de marcher pendant cinq minutes... C'est épouvantablement mal commode.

- Pourquoi Jacques ne revient-il pas? demanda Lucette. J'ai peur que les hommes soient revenus et qu'ils l'aient emprisonné quelque part.

— Je ne crois pas, répondit Denise qui commençait cependant à être préoccupée. Mais je me demande pourquoi il est si long... Après tout, il n'avait rien d'autre à faire qu'à appeler Kiki qui n'est jamais bien loin et revenir!

— Ecoutez, les filles! appela une voix caverneuse qui sortait des profondeurs de l'armure. Je viens de penser à quelque chose. Les hommes que nous avons rencontrés n'étaient certainement pas ceux du château.

- Qu'est-ce que tu racontes! s'écria Denise, furieuse.

•— Réfléchis un peu à l'endroit où nous les avons vus. C'était tout à fait en bas de la montagne, près de la ferme... Eh bien, il n'y a pas de chemin de la ferme au château, ça, nous le savons; donc les hommes que nous avons vus ne pouvaient pas venir du château. C'étaient tout simplement des ouvriers de la ferme. »

Denise et Lucette réfléchirent. Henri avait raison.

« Evidemment! s'écria Lucette. S'ils avaient voulu se cacher, ils ne se seraient pas approchés de la ferme où tous les chiens auraient aboyé contre des inconnus.

— Et les chiens n'ont pas aboyé, nous les aurions entendus. Donc les hommes sont encore dans le château.

- Pourvu que Jacques revienne vite! » gémit

Lucette.

Mais Jacques n'arrivait toujours pas. Et pourtant ce n'était pas sa faute...

Il avait retrouvé Kiki dans le salon meublé où il s'était caché au cours de la nuit. Avant de retourner dans le souterrain, il avait jeté un coup d'œil par la fenêtre et il avait vu les trois hommes debout dans un coin de la cour.

« Sapristi! pensa-t-il, Henri s'est trompé. Les hommes qu'il a rencontrés n'étaient pas ceux du château... Pourvu qu'ils n'arrivent pas avant moi au souterrain, que j'aie le temps de prévenir les autres! »

II courut dans le vestibule. Là, il vit immédiatement que la dalle fermait l'ouverture, mais il ne pouvait savoir que c'était Denise qui l'avait refermée de l'intérieur. Il se demanda donc si les filles et Henri étaient sortis et où ils pouvaient bien être. Que faire? A ce moment, il entendit le bruit de voix des hommes qui se rapprochaient. Il courut dans le salon et se réfugia derrière une tapisserie.

Il vit les hommes entrer dans le vestibule, tenant les provisions apportées par les enfants, le matin même. Ils discutaient entre eux dans une langue incompréhensible. Ils avaient l'air très mécontents. « II faut absolument que nous trouvions le moyen de sortir d'ici le plus vite possible », se dit Jacques.

Les hommes s'étaient séparés pour fouiller de nouveau le château, semblait-il. Mais l'un d'eux resta debout juste devant la porte du salon, empêchant ainsi Jacques de sortir de sa cachette. L'homme fumait tranquillement et Jacques ne pouvait rien faire d'autre qu'attendre. Comme il regrettait l'absence de René!... S'il avait été là, René aurait pris la situation en main, comme l'année précédente...

L'homme finit sa cigarette. Il se garda bien d'en jeter le mégot à terre. Il l'écrasa soigneusement contre une pièce de monnaie sortie de sa poche et le rangea dans une petite boîte en fer. Visiblement il ne voulait laisser aucune trace derrière lui. Il se dirigea vers l'entrée du souterrain. Jacques entendit l'écho de ses pas, puis un grincement lui apprit que la dalle s'était déplacée. Le cœur de Jacques s'arrêta presque de battre. Qu'allait-il se passer? Les autres étaient-ils sortis du souterrain? Que ferait l'homme s'il les trouvait?

Quand les enfants entendirent le grincement de la pierre, ils regardèrent l'escalier, s'attendant à voir apparaître Jacques. Mais quelle ne fut pas leur stupéfaction lorsqu'ils virent un homme qui descendait lentement. Au moment où il aperçut les fillettes, son visage prit une expression de violente colère. Lucette fut tout de suite terrifiée par cette figure horrible... L'homme avait un nez énorme, de très petits yeux et des lèvres minces. D'épais sourcils en broussaille lui cachaient à demi les yeux.

« Alors, dit-il, on se permet de venir ici, d'entrer dans ma chambre? Qu'est-ce que cela signifie? »

I1 remonta l'escalier pour appeler ses compagnons.

Les deux filles se mirent à pleurer.

Henri, toujours caché dans son armure, murmura :

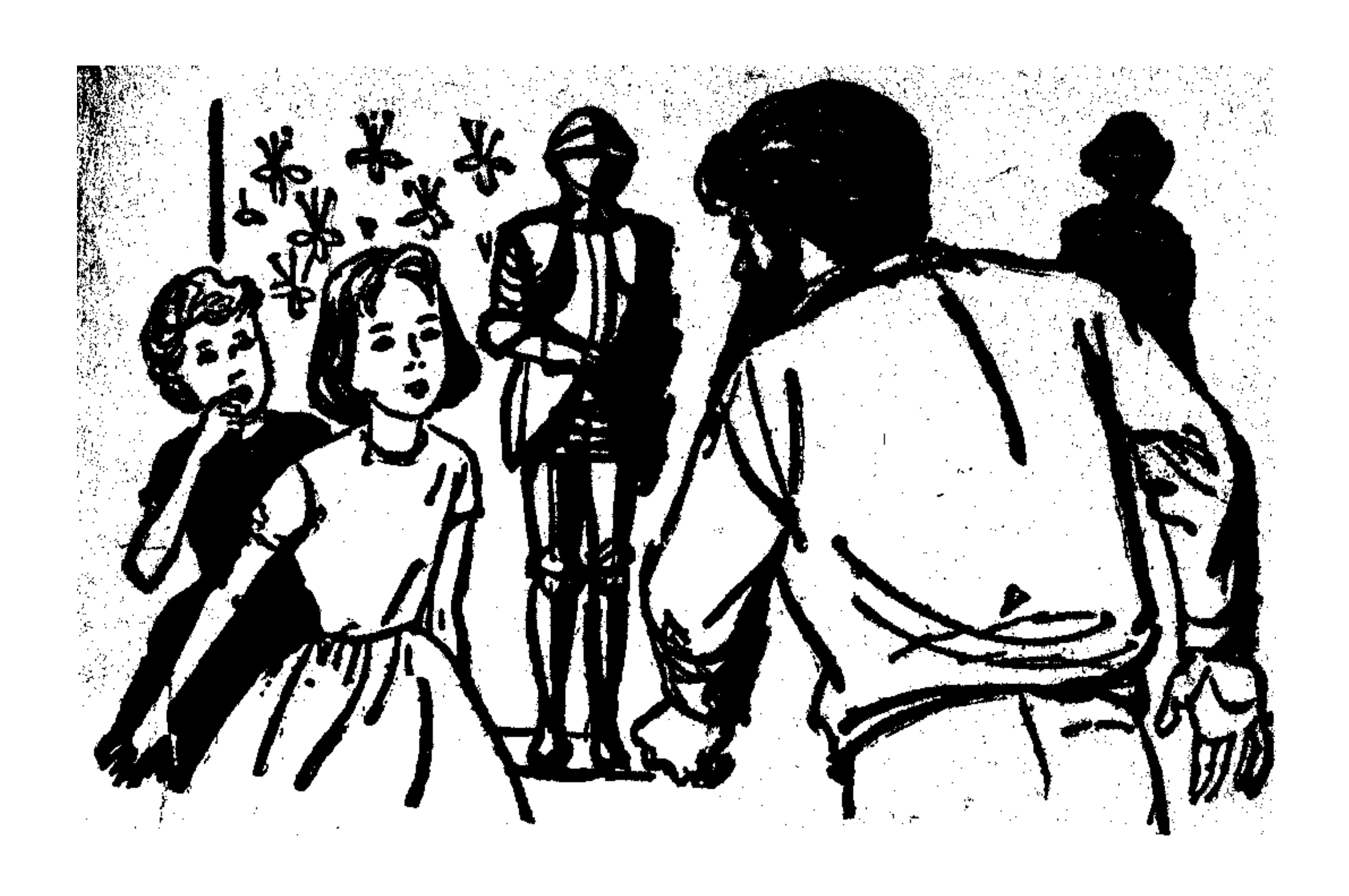
« N'ayez pas peur. Faites-leur croire que vous êtes deux petites sottes qui avez voulu visiter le château et que vous êtes seules. Pas un mot de Jacques et de moi sinon nous ne pourrions pas vous aider. Je vais rester caché ici jusqu'à ce que je puisse me sauver. Jamais ils ne verront que je suis dans cette armure. »

II ne put en dire davantage. Les trois hommes descendaient dans le souterrain. L'un avait une épaisse barbe noire, l'autre était rasé. Celui que les filles avaient déjà vu était le plus laid.

Lucette se remit à pleurer. Denise en aurait volontiers fait autant. Mais elle retint ses larmes pour ne pas avoir la honte de pleurer devant ces affreux hommes.

« Pourquoi êtes-vous ici? Qu'est-ce que vous y faites? demanda l'homme à la barbe. Dites-nous la vérité, sinon, gare à vous! »





CHAPITRE XVIII

Prisonniers dans le château

« Nous VOULIONS juste visiter le château, expliqua Denise s'efforçant d'empêcher sa voix de trembler. Nous ne savions pas qu'il vous appartenait!

— Comment êtes-vous entrées dans cette pièce? poursuivit l'homme.

- Tout à fait par hasard. Nous avons été très étonnées de voir la pierre s'ouvrir. Je vous en prie, laissez-nous partir. Nous sommes seules, toutes les deux, et nous n'avons rien fait de mal.

- Est-ce qu'il y a d'autres gens qui connaissent notre existence? demanda l'homme en haillons.

- Non, personne. C'est la première fois que nous vous voyons et nous venons juste de découvrir ce souterrain. S'il vous plaît, laissez-nous partir!

- Il y a longtemps que vous devez venir rôder dans les parages. On a trouvé vos provisions.

- Mais comment aurions-nous pu savoir que le château appartenait à quelqu'un? reprit Denise. 11 est toujours vide, personne n'y vient jamais. Tout le monde en a peur.

— Y a-t-il quelqu'un d'autre avec vous? demanda le barbu soupçonneux.

- Vous pouvez bien voir que non, répondit Denise, espérant de tout son cœur que personne ne penserait à regarder dans les armures.

— Nous avons cherché partout, dit l'homme aux sourcils épais, en s'adressant au barbu. Il n'y a personne ici, ça, nous le savons.

- S'il vous plaît, supplia Denise, laissez-nous partir. Nous ne reviendrons plus, je vous le promets.

- C'est cela! Vous allez rentrer tranquillement chez vous pour raconter tout ce que vous avez vu ici! dit le barbu méchamment. Non, mes petites, vous allez rester avec nous jusqu'à ce que nous ayons terminé le travail que nous avons à faire. Après, quand cela n'aura plus d'importance, je vous laisserai peut-être partir. J'ai bien dit : *peut-être...* Cela dépendra de la manière dont vous vous serez comportées... »

Henri avait beau trembler de rage dans son

armure, il ne pouvait bouger. Sa présence ne pouvait rien arranger, au contraire.

« Et maintenant, nous avons à discuter. Vous allez sortir de cette pièce. Mais restez dans les parages et répondez chaque fois qu'on vous appellera. »

A l'immense soulagement des fillettes, elles purent remonter dans le vestibule. Puis le trou se ferma et elles furent seules.

« Sauvons-nous, murmura Denise, prenant Lucette par la main. Il faut partir immédiatement pour envoyer du secours à Henri. Je n'ose pas penser à ce qui arriverait si on le découvrait dans l'armure.

— Jacques!... sanglota Lucette. Je... veux Jacques!... »

Jacques n'était pas loin. Dès qu'il avait entendu le souterrain se fermer et qu'il avait reconnu les voix des filles, il était sorti du salon.

Maintenant, il était près d'elles, dans le vestibule. Lucette courut à lui et l'embrassa en pleurant.

« Allons, Lucette! lui dit-il, calme-toi... Nous allons bientôt sortir d'ici et nous aiderons Henri à en faire autant. Ne pleure plus! »

Et en courant, il les conduisit vers l'escalier qui conduisait aux chambres du château.

« Nous allons passer par la planche et nous serons tout de suite en sécurité. »

Ils arrivèrent enfin à la pièce dont la fenêtre était munie de la planche. Dans sa hâte d'être libre, Denise se précipita la première. Mais... elle s'arrêta net devant la fenêtre. Il n'y avait pas de planche.

« Nous avons dû nous tromper de chambre... » Et ils coururent de pièce en pièce. Mais il leur fallut bien se rendre à l'évidence.

« J'ai bien peur que les hommes aient découvert comment nous étions entrés et qu'ils aient enlevé la planche, dit Jacques.

- Ils l'ont peut-être posée quelque part. Cherchons-la.

- Ma pauvre Denise, tu t'imagines bien qu'ils ne l'ont pas mise dans un coin pour que nous puissions la retrouver quand nous en aurions besoin...

— Qu'allons-nous faire? Qu'allons-nous devenir? gémissait Lucette.

- Ecoute, cesse de- pleurnicher comme un bébé, ïu es assommante, lui dit Denise.

— Laisse-la tranquille, protesta Jacques qui était préoccupé pour sa petite sœur. La situation est grave. Nous sommes cloués dans le château sans aucun moyen de sortir... Henri est à la merci d'un éternuement qui pourrait le faire découvrir. Et tu peux être sûre que si ces hommes se donnent tant de mal pour se cacher, c'est qu'ils font une besogne bien peu recommandable... Ils doivent appartenir à une bande de malfaiteurs.

- Il ne faut pas qu'ils s'aperçoivent que tu es dans le château, dit Denise. Il faut absolument te cacher. Mais où?

- Dans mon buisson, tout simplement. Vous, retournez voir si le souterrain est toujours fermé. Pendant ce temps, j'irai me cacher... Tout de même, c'est bien dommage qu'on n'ait jamais pu savoir par où passait Pépin. Ce serait bien commode



" Voilà les hommes..'. Jacques, surtout ne parle pas!

mode de pouvoir faire comme lui maintenant! » Dans le vestibule, la dalle était à sa place. Les fillettes signalèrent à Jacques que la voie était libre. Il se dépêcha donc de regagner son roncier. Denise et Lucette le suivirent et s'installèrent sur la plate-forme à l'extérieur du buisson. Ainsi, elles pouvaient lui tenir compagnie et en même temps surveiller les allées et venues dans la cour.

« Si maman n'avait pas dû partir, elle se serait inquiétée en ne nous voyant pas revenir ce soir et elle nous aurait fait chercher au château. Mais justement...

— Tais-toi! interrompit Lucette. Voilà les hommes... Jacques, surtout ne parle pas. »

Les hommes appelèrent les fillettes et Denise leur répondit d'un ton maussade. Ils leur firent signe de descendre.

« Alors, votre petite planche, vous ne l'avez pas retrouvée? demanda le barbu d'un ton moqueur. - Bien sûr que non, puisque vous l'avez enlevée! répliqua Denise.

— C'était une bonne idée que vous aviez eu là, dit l'homme. Mais figurez-vous qu'elle ne nous a pas tellement plu! Maintenant, il n'est plus question de vous sauver, vous avez pu vous en apercevoir. Vous pourrez rester tant que vous voudrez dans la cour, mais la nuit, vous dormirez en bas, dans le grand lit. Nous, nous avons à faire ailleurs. Défense de monter à la tour pour y faire des signaux. Sinon, on vous enfermera avec les rats et les souris... et il y en a... Mais si vous faites exactement ce qu'on vous dit, on ne vous fera pas de mal. »

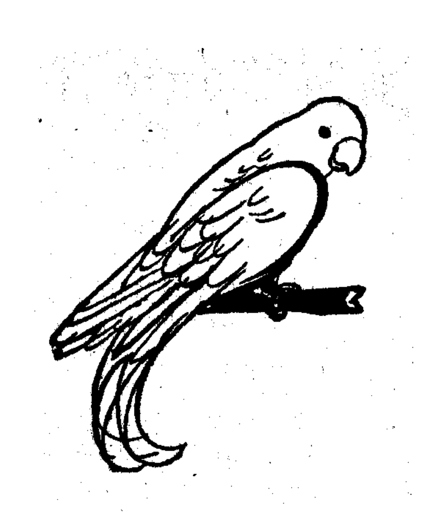
Les fillettes ne répondirent pas et les hommes retournèrent dans le château.

« Ce pauvre Henri, dit Lucette après un moment de réflexion, il va mourir de faim là, en bas!

— Penses-tu! Il y a une quantité de provisions sur la table. Il aura sûrement pu descendre de son piédestal et se servir. Il faudrait pouvoir prévenir Tina. Elle pourrait trouver de l'aide. Mais comment faire?

— Je sais, dit Lucette. Si on attachait une lettre à la patte de Kiki comme on fait aux pigeons pendant la guerre?

— Kiki ne voudra jamais quitter Jacques. C'est un oiseau très intelligent mais ce n'est pas un messager! Il faudra trouver autre chose. Mais quoi? »





CHAPITRE XIX

Lucette a une idée

LES FILLETTES passèrent toute la journée dehors sans jamais beaucoup s'éloigner de Jacques avec qui elles pouvaient bavarder. Elles se demandaient ce que pouvait bien devenir Henri dans son armure et si les hommes ne l'avaient pas trouvé. « Si ces individus parlaient français, remarqua Denise, il pourrait apprendre leurs secrets.

- C'est vrai, dit Lucette. Pourtant j'aimerais mieux que Henri ne soit pas en bas... A sa place, moi, je mourrais de peur!

— Oh! Henri n'a peur de rien, tu le sais bien, protesta Denise. Je parie qu'il s'amuse beaucoup, au contraire. »

Lucette pensa que Denise était folle de croire des choses pareilles. Sûrement, Denise n'aimait pas son frère autant qu'elle. Lucette tremblait toujours pour Jacques.

« Courage, lui murmura celui-ci en voyant son petit visage triste. C'est une aventure extraordinaire qui est en train de nous arriver.

— Mais moi, j'aime les aventures après... et pas du tout au moment où elles arrivent.

- Allons, tout finira par s'arranger, tu verras. »

Jacques encourageait les fillettes de son mieux. Pourtant il n'était pas rassuré, lui non plus; de plus, il était installé dans une position très inconfortable qui lui donnait des crampes dans tous les membres. Il avait grande envie de sortir de son roncier et de se dégourdir les jambes. Mais il lui fallait attendre la nuit. Kiki lui aussi s'ennuyait visiblement. Pour se distraire, il débitait tout son répertoire.

« Dès qu'il fera nuit, tu pourras aller faire un petit tour. Mais il ne faudra pas faire de bruit », lui dit son maître.

Le soleil descendit enfin dans le ciel. Les ombres s'allongèrent dans la cour, puis tout sombra dans le crépuscule. Deux hommes apparurent dans la cour et appelèrent :

« Allez, les filles, venez vous coucher.

— Nous n'avons pas peur dans le noir! cria Denise qui voulait se promener un peu avec Jacques quand il aurait pu sortir de sa cachette.

— Alors, descendez dans une demi-heure », cria le barbu.

Denise suivit des yeux les hommes qui rentraient dans le château. Elle les vit disparaître dans le souterrain. Puis elle entendit le bruit familier de la dalle qui se remettait en place. Elle courut vers Jacques.

« Tu peux sortir! Les hommes sont dans le souterrain et il fait presque complètement nuit.

— Aïe! je suis tout engourdi! s'écria Jacques en émergeant de son buisson et en s'étirant longuement. Allons nous promener dans la cour. »

Ils partirent tous les trois, se tenant par le bras. Ils avaient à peine fait quelques pas qu'ils entendirent un cri derrière eux. Jacques alluma un instant sa lampe de poche et s'exclama :

« Pépin!... Ce bon vieux Pépin... Comme cela fait plaisir de le voir. »

Pépin poussait de petits jappements de joie. Il courait autour d'eux, léchant les mollets de Jacques et des filles. Il cherchait à droite, à gauche, montrant clairement qu'il voulait Henri, son maître.

« Mon pauvre Pépin, lui dit Jacques en le caressant, il faudra que tu te contentes de nous. Henri n'est pas ici. »

Le petit renard aboya et Kiki se mit à en faire autant.

« Jacques, j'ai une idée, dit Lucette saisissant la main de son frère.

- Laquelle? demanda Jacques qui n'avait guère confiance dans les idées de sa sœur.

— Il faut se servir de Pépin comme messager.

On va le renvoyer à Tina avec une lettre pour demander du secours. Tu penses que dès que Pépin s'apercevra que Henri n'est pas avec nous, il retournera chez Tina. C'est elle qu'il aime le plus après lui.

- Ça, c'est une excellente idée! s'écria Denise. Pépin est le seul de nous tous à pouvoir sortir d'ici.

- Ça vaut toujours la peine d'essayer, dit Jacques. On ne risque rien. »

II sortit son carnet, en détacha une page et écrivit quelques mots qu'il lut aux autres :

« Tina, nous sommes emprisonnés ici. Envoie-nous du secours le plus vite possible. »

Tous signèrent. Puis, avec une ficelle, la lettre fut attachée au cou de Pépin.

« Allez! Pépin, retourne chez Tina maintenant », lui dit Lucette.

Mais Pépin ne semblait pas comprendre ce qu'on attendait de lui. Il espérait encore que Henri allait apparaître et il tournait autour des enfants en essayant d'arracher la ficelle qui lui entourait le cou.

Soudain l'un des hommes cria :

« Venez, les filles, descendez tout de suite!

— Bonsoir, Jacques, il faut que nous partions tout de suite, murmura Lucette en embrassant son frère. J'espère que tu ne dormiras tout de même pas trop mal cette nuit.

- Dors bien, toi aussi, et ne t'en fais pas pour moi. Demain tout s'arrangera. Dès que Pépin aura retrouvé Tina, elle nous enverra du secours. »

Les fillettes laissèrent Jacques dans la cour

obscure. Elles pénétrèrent dans le vestibule, se dirigeant vers la lumière du souterrain. Elles descendirent en hâte les marches de pierre et jetèrent un furtif coup d'œil sur les armures. Henri se trouvait-il toujours dans la sienne? Il était impossible de le savoir.

« On va vous enfermer ici », dit l'un des hommes.

Son visage affreux était rendu plus épouvantable encore par la lueur de la lampe qui en accentuait les traits.

« Vous pouvez dormir dans le lit. On viendra vous ouvrir demain matin. »

II remonta l'escalier, puis l'entrée du souterrain se referma derrière lui. De nouveau, les fillettes étaient prisonnières. Elles tendirent l'oreille. On n'entendait rien.

« Henri, est-ce que tu es toujours là? murmura Lucette. Parle-nous, dis quelque chose.

— Je suis là, répondit la voix de Henri qui résonnait à l'intérieur de la cuirasse. Mais il faut que je sorte immédiatement, je n'en peux plus.

— Et si les hommes reviennent? demanda Denise.

— Tant pis... Je suis exténué de rester debout sans bouger. »

Tout engourdi, il entreprit de sortir de son armure dans un cliquetis de ferraille qui paraissait effrayant

« Mon pauvre Henri, lui dit Lucette en l'aidant, quelle journée épouvantable tu as dû passer! On a beaucoup pensé à toi...

— Oui, mais ce fut une journée très utile... Si

vous saviez tout ce que j'ai vu et appris!... Figurez-vous que dans cette pièce même, il y a une issue secrète, là, derrière la tapisserie.

— Oh! dit Lucette en regardant le mur comme si elle croyait voir le passage secret s'ouvrir sous ses yeux. C'est vrai? Comment le sais-tu?

— Je vous raconterai tout cela quand je serai complètement débarrassé de ce carcan... J'espère bien ne plus l'endosser de ma vie... Tu ne peux pas savoir ce que c'est... Ouf! Ça y est.

— Raconte vite! réclama Denise. Je suis sûre que tu as des choses passionnantes à nous dire. »

Denise avait raison : ce que Henri avait à raconter était vraiment passionnant.





CHAPITRE XX

L'étrange histoire de Henri

ETIONS-NOUS au lit, dit Denise. Si ces hommes reviennent, il vaut mieux que nous y soyons. Mais toi, Henri, qu'est-ce que tu feras?

- S'ils viennent, je me cacherai sous le lit, répondit-il. Je ne pense pas qu'ils recommencent à fouiller la pièce au milieu de la nuit. On ne voit pas pour quelle raison. »

Le vieux lit était si vaste que tous trois y trouvèrent de la place. Ils s'enfoncèrent avec délices dans l'épais matelas de plume. Henri, surtout après sa journée de garde dans l'armure, fut enchanté

de s'y allonger. Un moment plus tard, il s'assit et leur raconta son histoire.

« Vous vous rappelez quand vous êtes remontées en me laissant ici? J'étais furieux d'entendre ces individus vous parler de cette manière. Mais je n'y pouvais rien, bien sûr. Je suis resté seul un bon moment, puis ils sont revenus et se sont installés autour de la table pour discuter.

— Tu comprenais ce qu'ils disaient?

— Non, et c'est bien dommage... Puis ils ont déplié des cartes et tracé des signes dessus, mais, naturellement, d'ici je ne pouvais voir où. J'ai failli perdre l'équilibre en me penchant pour essayer de déchiffrer quelque chose. Ils sont restés longtemps assis, penchés sur leurs cartes. Puis, ils se sont mis à manger. Ils ouvraient des boîtes de conserves-Moi, j'en avais l'eau à la bouche...

- Mon pauvre Henri! tu n'as rien eu à manger depuis quand? » lui demanda Lucette.

Henri secoua la tête.

« Ne te tourmente pas pour moi. Dès qu'ils sont remontés, j'ai sauté de mon piédestal et j'ai fini presque tout ce qu'ils avaient laissé. J'avais un peu peur qu'ils s'en aperçoivent après, mais j'avais tellement faim et soif que je m'en moquais pas mal. C'était drôle, vous savez, de voir toutes les armures qui avaient l'air de me regarder. J'avais l'impression qu'elles allaient venir se mettre à table avec moi...

— Ne dis pas des choses pareilles! » s'écria la pauvre Lucette, effrayée, en regardant les armures comme si elle avait peur de les voir se mettre à remuer.

« C'était très difficile de boire, continua Henri. Je ne pouvais pas renverser ma tête en arrière à cause du casque, j'ai renversé de l'eau dans l'armure et j'avais peur qu'on remarque les flaques... »

Les fillettes ne purent s'empêcher de rire. Henri avait une manière amusante de raconter tout ce qui lui arrivait.

« Finalement, je suis remonté sur mon piédestal. Je me sentais mieux. Je n'y étais pas depuis plus de dix minutes que les hommes sont revenus. Et alors, il est arrivé une chose extraordinaire.

- Quoi? demandèrent les filles, en retenant leur souffle.

- Tu vois la tapisserie, là-bas? celle avec les chiens et les chevaux? Eh bien, dessous, il y a une porte secrète. A un certain moment, l'un des hommes est allé soulever la tapisserie. J'ai vu un panneau de pierre qu'il a fait glisser sur le côté; derrière, il y avait une porte. Et les trois hommes ont disparu par là.

— Où sont-ils allés?

— Je l'ignore, mais j'aimerais bien le savoir. J'ai l'impression qu'il doit' y avoir un grand mystère quelque part. Pour moi, ces hommes sont en train de préparer un mauvais coup. Pour quelle autre raison ces étrangers viendraient-ils ici, dans un endroit isolé, se cacher, y tenir des réunions secrètes, vivre dans un souterrain et sortir par des portes dérobées?

- Allons tout de suite voir où conduit cette porte, décida Denise, dévorée de curiosité.

- Non! je t'en prie! supplia Lucette qui trouvait qu'elle avait eu assez d'aventures pour une journée.

— Tu es peureuse comme un bébé, répliqua Denise avec mépris.

— Pas du tout, protesta Henri. Simplement, elle n'est pas aussi aguerrie que toi, Denise. De toute façon, je crois que ce serait une erreur d'aller voir maintenant derrière la tapisserie. Si les hommes s'aperçoivent que nous avons découvert leur entrée secrète, Dieu sait ce qu'ils nous feront! »

Denise se tut. Elle était impatiente de connaître ce qu'il y avait derrière la tapisserie, mais elle se rendait compte que Henri avait raison. Il valait mieux attendre et prendre son temps. A son tour, elle raconta donc l'emploi de leur journée. Henri fut heureux de savoir que Jacques ne s'était pas fait prendre.

« Il y a donc dans ce château deux personnes dont ces bandits ignorent l'existence : Jacques et moi. C'est parfait. Tant qu'ils penseront qu'ils n'ont affaire qu'à deux petites filles, ils ne se méfieront pas trop. »

Ensuite Denise raconta comment ils avaient envoyé un message à Tina par l'intermédiaire de Pépin. Henri l'écouta attentivement puis il fit une remarque qui glaça le cœur des filles.

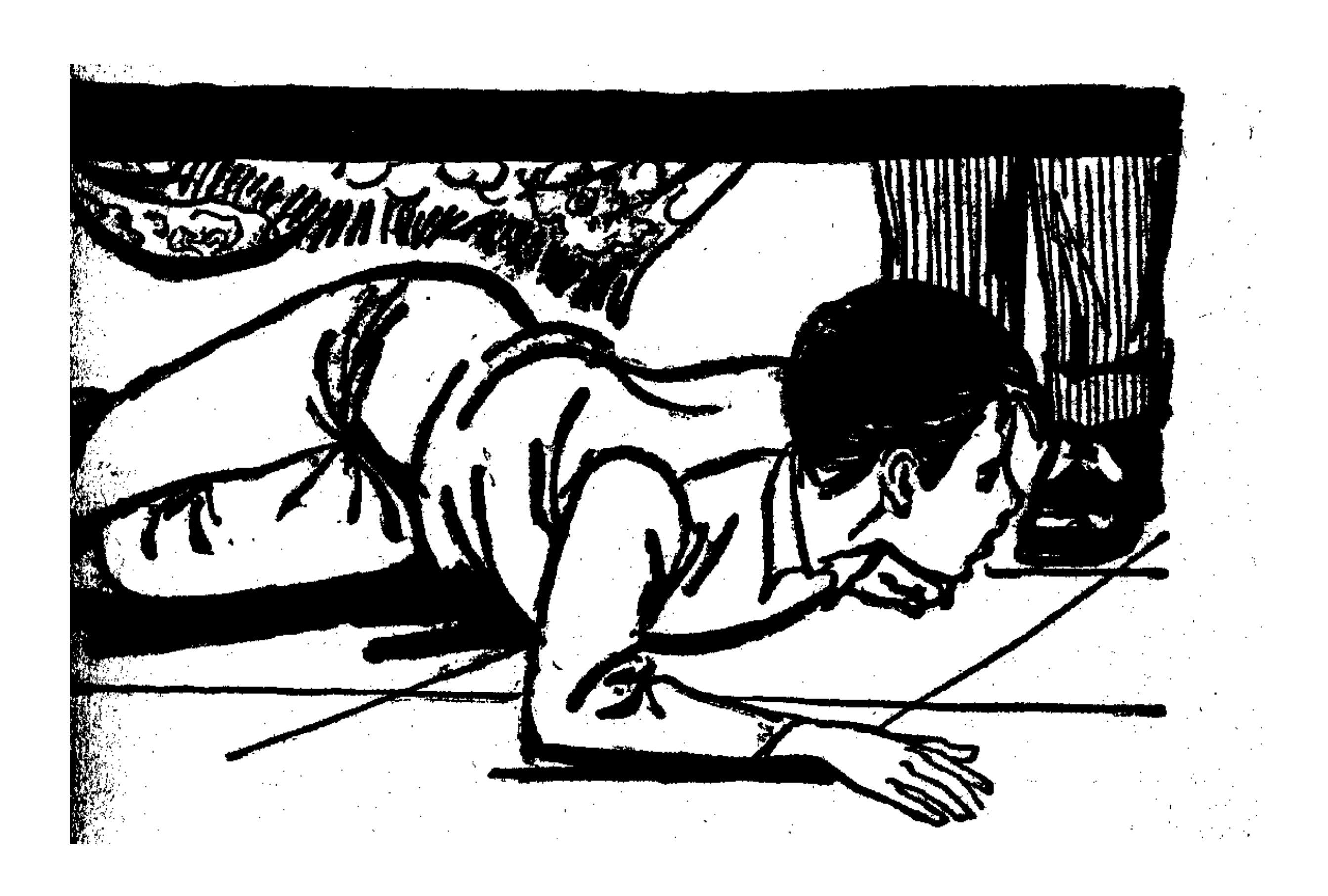
« C'était une bonne idée, mais j'ai bien peur qu'elle ne serve pas à grand-chose. Vous avez oublié que Tina ne sait ni lire, ni écrire... »

Les deux fillettes se regardèrent, consternées. Elles n'avaient pas pensé à cela. Tina ne pourrait pas lire leur message. Quelle déception!

« Ça ne fait rien, dit Henri. Espérons que Tina aura l'idée de le montrer à quelqu'un qui sait lire! »

Tous ces bavardages avaient duré longtemps. *Les* filles avaient sommeil. Lucette s'allongea sur le lit moelleux et ferma les yeux. Denise et Henri continuèrent à parler un moment puis ils s'étendirent à leur tour. Epuisé par cette éprouvante journée, Henri s'endormit aussitôt. Denise fut réveillée en sursaut trois heures plus tard par le bruit de la dalle du souterrain qui se déplaçait. Henri et Lucette, eux, n'entendirent rien. Denise secoua violemment son frère :

« Henri, cache-toi vite sous le lit! Réveille-toi 1 Ils arrivent! »



A moitié endormi, Henri roula sous le lit au moment où les hommes entraient. Denise fit semblant de dormir. Lucette ne s'était pas réveillée.

L'un des hommes, qui devait avoir entendu le bruit de la chute de Henri, regarda avec méfiance dans la direction du lit. Il ralluma la lampe qui s'était éteinte et s'approcha du lit.

Son pied toucha presque Henri. Il écarta les vieux rideaux pour observer les fillettes. Denise était persuadée qu'il devait se rendre compte qu'elle ne dormait pas. Il les regarda toutes deux un moment puis laissa retomber les rideaux. Il croyait les fillettes tranquillement endormies. Il ne pouvait évidemment pas deviner qu'un troisième enfant se trouvait caché sous le lit.

Denise entrouvrit les paupières et vit, par la fente des rideaux mal joints, qu'il y avait maintenant cinq hommes, dont deux qu'elle n'avait jamais rencontrés. Ils parlaient une langue qu'elle ne comprenait pas. L'un des hommes qu'elle connaissait ouvrit un tiroir de l'armoire et en sortit un rouleau de cartes qu'il développa sur la table. L'une après l'autre, les cartes furent examinées et discutées. Finalement, ils les remirent dans le tiroir et le refermèrent. Puis, à la grande joie de Denise, l'homme aux sourcils épais souleva la tapisserie et découvrit la fameuse porte secrète. L'un des autres lui mit la main sur le bras et chuchota quelques mots en désignant le lit. L'homme s'en approcha et ferma complètement les rideaux, de sorte que Denise ne put plus rien voir. Elle dut se contenter d'écouter. Elle entendit les bruits d'un glissement, puis d'un déclic et d'une

clef qui tournait dans une serrure. Puis des voix. Ensuite, elle entendit remonter des gens par l'escalier du souterrain et finalement, le grincement familier de la dalle du vestibule. Enfin, ce fut le silence. Après un moment, elle se hasarda à regarder entre les rideaux du lit. La pièce était vide, tout le monde était parti.

Elle appela doucement Henri qui sortit de dessous le lit.

« Fais attention de ne pas réveiller Lucette. Elle aurait peur et ne pourrait plus se rendormir, lui chuchota Henri. Tu as vu beaucoup de choses?

— Oui », répondit Denise, et elle lui raconta tout ce qui venait d'arriver.

« II y a donc maintenant cinq hommes, dit Henri. Je me demande ce qu'ils sont en train de manigancer. Tu vois, Denise, nous avons rudement bien fait de ne pas nous mettre à chercher la sortie secrète cette nuit... Nous serions pris à l'heure qu'il est.

— C'est vrai. Qu'est-ce que tu crois que ces hommes sont en train de faire?

— Je n'en ai pas la moindre idée..Peut-être que si nous trouvions leur sortie dérobée nous découvririons aussi leur secret. Mais il faut attendre et réfléchir d'abord.

— Je ne crois pas qu'ils reviennent, dit Denise en se recouchant. Mais ne penses-tu pas que tu ferais mieux de dormir tout de même sous le lit?

- Oui, tu as raison, dit Henri en prenant une couverture dans laquelle il s'installa aussi confortablement que possible.

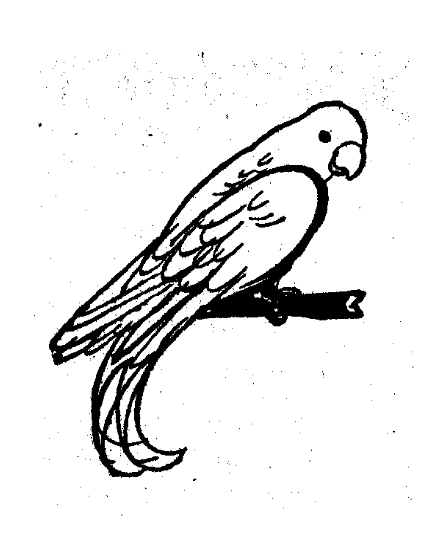
- Est-ce que tu vas te remettre dans l'armure demain?

- Ah! ça non! Certainement pas! Je vais rester sous le lit. Les hommes n'auront pas l'idée d'y regarder. Je t'ai déjà dit que je ne voulais plus revoir une armure de ma vie! »

Ils se rendormirent et cette fois rien ne les réveilla jusqu'au matin. Ils n'auraient d'ailleurs pas su que c'était le matin dans cette pièce obscure si la montre de Denise n'avait indiqué qu'il était sept heures et demie.

L'homme aux sourcils épais entra.

« Vous pouvez sortir pour la journée, dit-il. Mais répondez quand on vous appelle! Sinon, gare à vous! »,





CHAPITRE XXI

Une autre journée se passe

JACQUES se sentit très seul lorsque les filles furent descendues dans le souterrain. Il était dans la cour avec Kiki et il s'ennuyait. « Tiens, Pépin, tu es encore là? Pourquoi ne retournes-tu pas chez Tina? Tu n'as aucune chance de retrouver Henri ici, tu sais... »

Le petit renard se frotta le museau contre Jacques en grognant. Il essayait de lui faire comprendre son désir de retrouver Henri.

« Va porter cette lettre à Tina! dit Jacques,

oubliant aussi qu'elle ne savait pas lire. Elle nous enverra du secours. »

Mais Pépin n'abandonnait pas l'espoir de retrouver Henri. Il resta avec Jacques dans la cour presque toute la nuit.

La lune se leva, éclairant étrangement le paysage. Une chouette ulula et Kiki lui répondit dans sa langue. Soudain, Jacques vit les silhouettes des trois hommes qui se détachaient dans le clair de lune. Il se dissimula dans l'ombre du mur et se glissa près de la porte qui donnait sur l'ancienne route du château. Il s'accroupit derrière un buisson qui le dissimulait complètement. Tout à coup, il sursauta, ne pouvant croire ses yeux... La lourde porte s'ouvrait... A l'endroit où elle se trouvait un instant auparavant, il y avait maintenant un espace vide éclairé par la lune... Jacques se souleva à demi, puis plongea de nouveau dans l'ombre. Deux hommes entraient dans la cour et, derrière eux, la porte se referma silencieusement. Ils passèrent tout près de Jacques, le frôlant presque. Puis ils rejoignirent les autres et disparurent à l'intérieur du château. Jacques s'imagina qu'ils se rendaient tous au souterrain.

Il attendit un moment puis courut à la porte. Si seulement il arrivait à l'ouvrir, à sortir! Il dévalerait la montagne, quitte à passer par l'éboulement dangereux... Il saisit la poignée de la porte. C'était un gros anneau de fer. Il le tourna dans tous les sens mais la porte ne s'ouvrit pas.

« Ils ont dû la fermer à clef, pensa-t-il avec humeur. Si j'avais été assez près au moment où ils sont entrés, j'aurais pu m'échapper par surprise.

Maintenant, il n'en est pas question. La seule chose à faire est de rester ici jusqu'à ce qu'ils reviennent. J'essaierai de me faufiler derrière eux. »

Jacques resta des heures à moitié endormi. Il attendait. Mais les hommes ne revenaient pas. Denise aurait pu lui expliquer pourquoi : ils étaient partis par la porte secrète, derrière la tapisserie. Quant aux trois autres, ils se trouvaient quelque part dans le château.

Lorsque le ciel commença à s'argenter du côté de l'est, Jacques sut qu'il était temps de retourner à son buisson. Kiki était profondément endormi sur son épaule. Quant à Pépin, il avait disparu.

« J'espère bien qu'il est retourné chez Tina, pensa Jacques. Dans ce cas, nous aurons du secours dans la journée... Heureusement! J'en ai tout à fait assez d'être ici. Plus d'aigles, les filles en danger, sans parler du pauvre Henri. Je me demande bien ce qu'il va faire aujourd'hui... Les filles le sauront peut-être. »

Denise et Lucette sortirent vers huit heures. Denise avait supplié Henri de retourner dans son armure mais il n'avait rien voulu savoir.

« Après tout, tu as peut-être raison, fais comme tu veux. Mais prends garde de ne pas éternuer! »

Les hommes paraissaient avoir l'intention de dormir toute la journée. Ils avaient l'air fatigué et leurs visages n'étaient pas beaux à voir.

« On vous appellera ce soir, dit le barbu en bâillant et en se jetant sur le lit. Prenez les conserves que vous voulez. L'ouvre-boîtes est sur la table... Et maintenant dehors et en vitesse. »

Les filles saisirent quelques boîtes de sardines

et de fruits au sirop, puis se sauvèrent par l'escalier qui se referma immédiatement derrière elles.

« Dormez bien! » s'écria Denise moqueuse.

Aussitôt, elles s'en furent rejoindre Jacques qui les attendait dans son buisson.

« Comment vas-tu, Jacques? lui demanda sa sœur. Tu peux sortir un moment si tu veux, les hommes sont enfermés en bas. Qu'est-ce que tu veux manger? des sardines ou des pêches?

— Salut! dit Jacques, enchanté de les voir. Si vous êtes certaines que je peux sortir, je vais me cacher derrière ce rocher et me restaurer. Je meurs de faim. »

Tandis qu'ils partageaient leurs provisions, ils se racontèrent les nouvelles de la nuit. Jacques fut très intéressé par ce que Henri et Denise avaient vu.

« Un passage secret derrière la tapisserie? dit-il. Je me demande où il peut bien mener...

— Quelque part dans la montagne, je pense, répondit Denise.

— De quel côté de la cachette se. trouve cette porte secrète?

— En face de l'armure de Henri.

— Voyons, laisse-moi réfléchie... Cela doit signifier que le passage donne derrière le château. C'est curieux...

— Il y a peut-être un cachot au bout du passage! s'écria Lucette. Et les hommes doivent y mettre leurs prisonniers et les laisser, mourir de faim comme le vieux châtelain...

— Tu n'as pas fini de dire des bêtises? interrompit son frère. Laisse-moi plutôt réfléchir... Oui,



je suis certain que le passage doit conduire de l'autre côté de la montagne. Je voudrais bien l'explorer... Et Henri va sûrement y aller...

— Pourvu qu'il soit raisonnable et reste sous le lit! dit Lucette.

— Et Pépin? demanda Denise. Est-ce qu'il a fini par partir?

— Oui, il s'est décidé très tard. J'espère qu'il a trouvé Tina et qu'elle a lu notre lettre.

— Henri dit qu'elle ne sait pas lire!

— C'est vrai! s'exclama Jacques. Et pas un de nous n'y a pensé. Ce n'est vraiment pas malin...

— Qu'est-ce qu'on va faire aujourd'hui? demanda Lucette.

— Et que veux-tu qu'on fasse d'autre qu'attendre? dit Jacques.

— Attendre et espérer que Tina aura l'idée de montrer la lettre à quelqu'un... »,.ajouta Denise.

La journée, passa lentement. Les enfants n'avaient rien à faire, rien à lire, pas même un aigle à observer.

« J'ai hâte de développer mes -photos », dit Jacques en tâtant la poché qui contenait les précieux rouleaux.

Les filles se promenèrent un peu. Elles auraient bien voulu monter à la tour pour y faire des signaux. Mais elles avaient peur que les hommes les voient.

La nuit vint enfin. Les filles furent appelées d'en bas comme la veille. Et elles obéirent aussitôt. Jacques ne retourna pas à son buisson. Quand il fit assez sombre, il alla à la source pour boire. Il se pencha et prêta l'oreille, étonné. Un bruit étrange provenait du petit tunnel dans lequel disparaissait le ruisseau.

On entendait une sorte de grattement. Quelque chose remuait dans le tunnel. Jacques se recula. Quelque chose allait sortir. Qu'est-ce que cela pouvait bien être?





CHAPITRE XXII

Courage de Tina

Puis Jacques entendit un jappement qu'il reconnut aussitôt. C'était Pépin... Il se pencha sur le tunnel et braqua sa lampe de poche sur l'ouverture. Il vit un visage blanc qui le regardait. C'était Tina ! Elle resta immobile un moment puis se remit à ramper.

« Tina!... Qu'est-ce que tu fais là? » lui demanda Jacques à voix basse.

Tina ne répondit pas. Elle fit encore un effort pour dégager sa tête et ses épaules du tunnel. Jacques la tira pour l'aider à sortir complètement.

Pépin la suivait, l'air misérable. Tina le tenait en laisse, il ne pouvait pas se sauver.

Tina s'assit pour reprendre son souffle. Elle mit sa tête sur ses genoux repliés et semblait incapable de parler. Jacques braqua sa lampe sur elle. La fillette était trempée et incroyablement sale. Son visage, ses bras, ses jambes étaient recouverts de boue. Elle grelottait de froid et de peur. Jacques l'aida à se lever et l'emmena près de son buisson. Il l'installa derrière un rocher et l'enveloppa dans ses couvertures après qu'elle eut enlevé son chandail trempé. Puis il s'assit tout contre elle pour l'aider à se réchauffer. Bientôt la respiration de Tina devint plus régulière. Elle se tourna vers Jacques et lui demanda avec un sourire timide :

« Où est Henri?

— Avec les filles, dit Jacques, qui ne voulait pas lui raconter immédiatement leur histoire. Ne te tourmente pas. Reprends ton souffle, tu n'en peux plus. »

II l'entoura de son bras. Il sentait les battements de son cœur qui lui secouaient tout le corps. Pauvre Tina ! Qu'avait-elle donc fait pour se mettre dans cet état? Bientôt elle se réchauffa et se serra contre Jacques.

« J'ai très faim », dit-elle.

Jacques lui donna ce qui restait des sardines. Elle but le sirop des fruits.

« Maintenant ça va mieux, Jacques. Qu'est-ce qui vous est arrivé?

- Dis-moi d'abord, toi, ce qui s'est passé. Mais parle tout bas, nous sommes entourés d'ennemis!. »

Cette nouvelle effraya" la petite fille.

« C'est le vieux châtelain?

— Mais non, protesta Jacques. Est-ce que Pépin t'a apporté notre lettre?

— Oui. Mais d'abord, hier je m'étais sauvée de la maison pour venir passer l'après-midi avec vous. Seulement je n'ai pas pu entrer, la planche n'y était plus... Où est-elle?

— J'aimerais bien le savoir... Et après?

— Après, je suis rentrée à la maison et je me suis fait du souci pour vous. Et ce matin Pépin est venu. J'ai bien trouvé la lettre, mais je ne pouvais pas la lire, continua-t-elle avec des larmes dans la voix. Je ne savais pas à qui la donner. Ma tante était furieuse contre moi, Mme Lefèvre n'était pas là et je n'osais pas aller à la ferme. Alors j'ai décidé de mettre Pépin en laisse quand il retournerait au château chercher Henri, et de passer par le même endroit que lui.

— Brave Tina!

— J'ai fini par trouver une vieille laisse que je lui ai attachée autour du cou. Ça n'a pas été commode. Il ne voulait pas se laisser faire et il a bien failli me mordre. Finalement, .après m'avoir fait faire des kilomètres dans la 'montagne, il s'est arrêté au ruisseau, tu sais, à l'endroit où il réapparaît? Eh bien^figure-toi que le tunnel passe sous le mur du château... tu te rends compte? Et il arrive dans la cour,..

— Et tu es passée par là? Tu as rampé tout le temps? dit Jacques, émerveillé par le courage de la petite fille.

— Oui. Il y a des endroits où le passage était très étroit, l'eau coulait de partout et il faisait

glacial là-dedans. Mais c'est seulement l'entrée eï la sortie qui sont si étroites. Le reste du temps l'eau coulait dans une espèce de rigole dans le rocher et j'avais la place de ramper. A un moment j'ai bien cru que j'étais coincée pour de bon. Je ne pouvais plus ni avancer ni reculer. Et j'avais très peur... Personne ne serait jamais venu me chercher puisque personne ne m'avait vue entrer.

— Pauvre Tina ! dit Jacques en la prenant par les épaules. Tu es rudement brave, tu sais... Quand Henri saura cela, il te trouvera encore plus épatante! »

Tina rougit de plaisir. Elle espérait bien que Henri serait fière d'elle. Et à son tour elle se fit raconter tout ce qui était arrivé dans les derniers jours. Elle écoutait, surprise et épouvantée. Henri caché dans une armure, les filles prisonnières dans un souterrain, des bandits dans le château! Tout cela paraissait un cauchemar...

Heureusement, Jacques était là, sain et sauf avec Kiki. C'était déjà quelque chose...

« Est-ce que tu voudrais retourner avec moi par le tunnel pour chercher du secours? demanda-t-elle.

- C'est ce que je pensais faire, dit Jacques. Il vaut mieux que je parte cette nuit, sans attendre les filles. D'ailleurs ni l'une ni l'autre ne pourrait passer par ce tunnel rempli d'eau... Toi, il vaut mieux que tu restes ici et que tu leur expliques ce qui est arrivé. Cache-toi dans mon roncier jusqu'à ce qu'elles arrivent; demain matin. »

Tina poussa un soupir de soulagement. Elle n'avait aucune envie de repasser par cet affreux



tunnel. Mais elle n'avait guère envie non plus de rester toute seule dans la cour pendant la nuit. Jacques lui dit de garder Kiki et Pépin avec elle et de dormir tous les trois dans le buisson.

« Allez, sois courageuse! Peut-être bien que demain tu pourras voir Henri... Et c'est lui .qui sera surpris de toutes tes aventurés! »

Tina, toujours enveloppée de ses couvertures, accompagna Jacques jusqu'à l'endroit où le ruisseau disparaissait sous la terre. Il se demanda comment il pourrait jamais se faufiler là-dedans. Mais Tina l'avait bien fait!

« Maintenant, retourne au buisson avec Pépin et Kiki, dit-il. Enveloppe-toi bien et tâche de dormir. Surtout, arrange-toi pour que Kiki ne me voie pas partir, sinon il voudra me suivre.»

Tina fit ce que Jacques lui avait dit. Elle s'installa avec Pépin à ses pieds et Kiki perché sur son estomac.

Jacques s'enfonça la tête la première dans l'eau glacée et parvint à s'introduire dans le tunnel où régnait une horrible odeur de moisissure. Il avançait à l'aide de ses coudes et de ses genoux. Ce n'était pas facile du tout.

« Pépin aurait bien pu trouver un chemin plus pratique, songea-t-il. Comment Tina a-t-elle pu ramper jusqu'en haut avec cette eau dans la figure! C'est vraiment une fille extraordinaire! »

Un peu plus bas, le tunnel passait dans le rocher. Jacques pensa qu'il devait maintenant se trouver sous le mur du château. Le couloir était beaucoup plus large et le garçon put s'asseoir et se reposer un moment. Il était inquiet pour ses rouleaux de pellicules, bien qu'il les eût enveloppés dans un sachet de matière plastique ayant contenu des sandwiches. Ce serait trop dommage s'ils étaient gâchés.

Il se mit à frissonner car il était trempé. Tant qu'il rampait dans le tunnel, il avait chaud, mais dès qu'il s'arrêtait, il était gelé et tremblait comme une feuille. Il continua donc son chemin dans l'étroit passage obscur qui tantôt s'élargissait, tantôt se rétrécissait au point qu'il pouvait difficilement s'y faufiler. Il lui sembla qu'il était emprisonné sous terre depuis des heures lorsqu'enfin il atterrit sur un tapis de bruyère... Jamais plus il ne passerait par un endroit pareil! Et il songeait à ce qui serait arrivé si Denise et Lucette étaient

venues avec lui. Elles seraient sûrement restées coincées quelque part...

Il se sentit frissonner. Lorsqu'il se fut remis sur ses jambes, ses genoux s'entrechoquèrent. Rassemblant toute son énergie, il prit sa course en direction de la maison, par le raccourci que lui avait indiqué Tina. Bientôt il aperçut le toit familier qui se découpait nettement dans le clair de lune.

Tout à coup Jacques s'arrêta. Il venait de voir une chose qui lui parut étrange.

« De la fumée! Il y a de la fumée qui sort de la cheminée... Tante Alice serait-elle rentrée? Impossible, Tina l'aurait su... Alors, qui a bien pu allumer du feu? Tout de même pas un des bandits qui serait allé se renseigner sur les filles!... »

Jacques se glissa sans bruit tout près de la maison. Une lumière brillait à l'une des fenêtres. Sur la pointe des pieds, il regarda à l'intérieur. Quelqu'un était assis dans un fauteuil dont Jacques ne voyait que le dossier. Etait-ce Mme Lefèvre? Un nuage de fumée monta du fauteuil, une épaisse, fumée de pipe!

« C'est un homme, pensa Jacques. Mais qui cela peut-il bien être? »





CHAPITRE XXIII

De nouvelles surprises

JACQUES resta debout devant la fenêtre, grelottant. Si seulement l'homme se levait, le garçon pourrait peut-être le reconnaître. Puis il décida d'aller jusqu'à la porte de la cuisine. En l'entrebâillant, il avait une chance d'apercevoir l'homme de face. Il fit donc le tour de la maison et s'aperçut que la fenêtre de l'une des chambres était ouverte. Il grimpa à un arbre et de là sauta à l'intérieur. Retenant son souffle, il pénétra dans le couloir et se mit à descendre une à une les vieilles marches

de l'escalier, espérant qu'elles ne craqueraient pas trop. Il avait l'intention de s'arrêter dans le tournant de l'escalier et, de là, d'observer la cuisine. Mais au moment où il s'immobilisa, quelqu'un sauta sur lui, le saisit par les bras et lui fit descendre à plat ventre les quatre dernières marches de l'escalier. Puis Jacques se trouva brutalement remis sur ses pieds et poussé vivement dans la cuisine qui était éclairée. Le garçon se retourna pour voir le visage de son agresseur, s'attendant à reconnaître l'un des hommes du château. Deux exclamations jaillirent en même temps :

« René Marchai!

— Jacques! Pourquoi diable entres-tu chez toi par la fenêtre? Je t'ai pris pour un maraudeur!

— Et vous? dit Jacques en se frottant les genoux. Les bleus que vous m'avez faits!... » Et il recommença à frissonner violemment.

René, voyant ses vêtements trempés et sa figure livide, l'amena près du feu où chantait une bouilloire pleine d'eau.

« Qu'est-ce que tu as fabriqué pour te mettre dans un état pareil? Tu es trempé jusqu'aux os! Tu vas attraper une pneumonie. Où sont les autres? Je suis venu passer quelques jours avec vous comme je vous l'avais promis et je n'ai trouvé personne.

— Comment êtes-vous entré? demanda Jacques, heureux de se réchauffer devant un bon feu.

— Par un moyen à moi... J'ai pensé que vous étiez allés pique-niquer et j'ai attendu votre retour jusqu'à la nuit. Comme vous ne rentriez

pas, j'ai décidé de rester ici pour savoir ce que vous étiez devenus. Puis j'ai entendu des bruits mystérieux, j'ai pensé que c'était un maraudeur... et t'est toi que j'ai attrapé.

- Moi j'ai vu qu'on avait allumé du feu, que quelqu'un était assis dans le fauteuil. De la fenêtre, je ne pouvais pas distinguer qui c'était. Alors j'ai fait le tour de la maison pour jeter un coup d'œil, j'ai trouvé une fenêtre ouverte et je suis entré... Oh! René! Vous ne pouvez pas savoir comme je suis content de vous voir!... Nous sommes tous en danger.

- Quoi? fît René étonné. Où sont les filles? et Henri?

- C'est une longue histoire mais il faut que je vous la raconte depuis le commencement, dit Jacques. Si on prenait quelque chose de chaud?

- J'allais te le proposer. Veux-tu du cacao? L'eau est bouillante... Et qu'est devenue Mme Lefèvre? Ne me dis pas qu'elle est en danger, elle aussi.

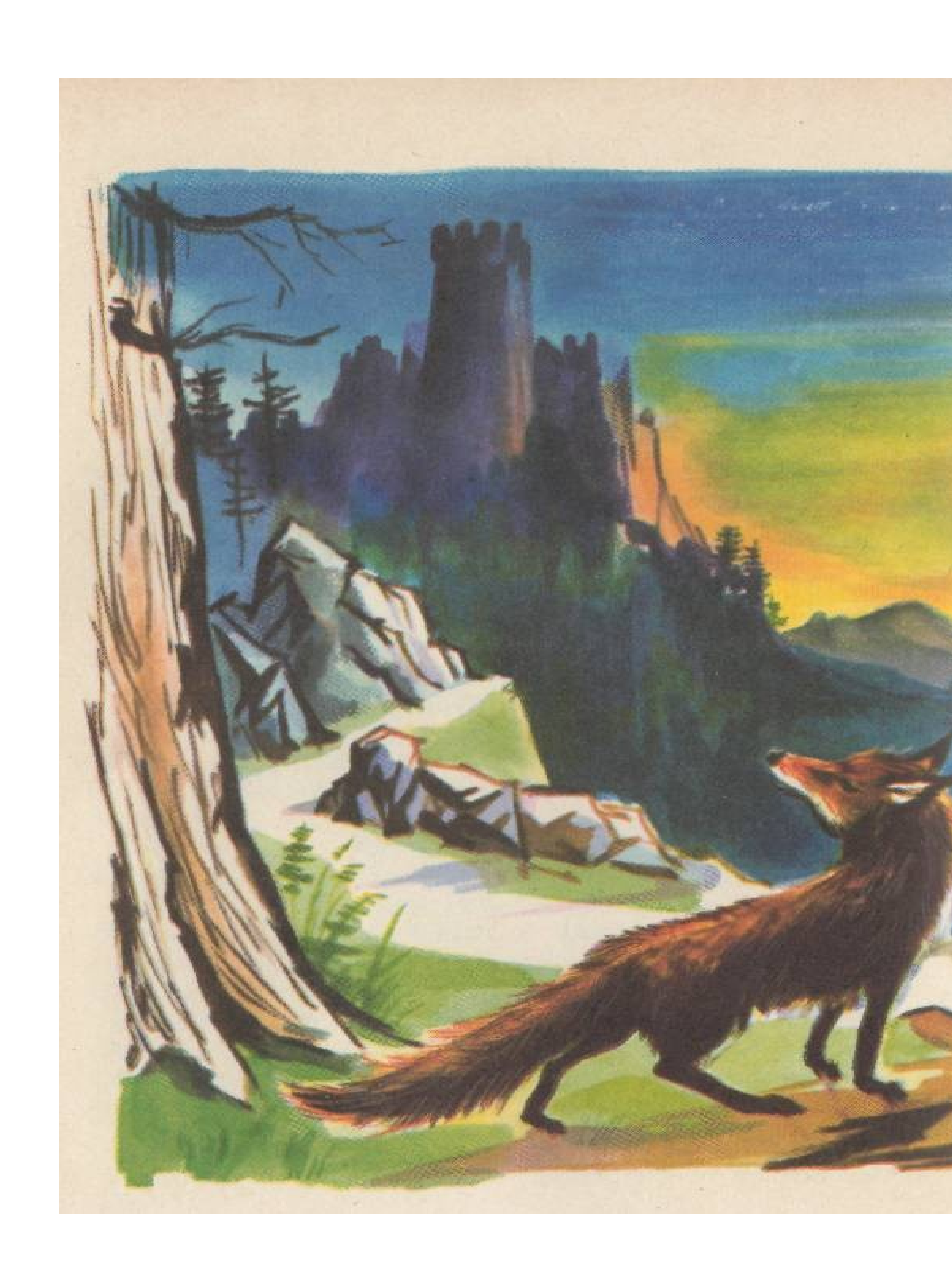
- Oh! non, elle va très bien. Elle est seulement allée voir tante Pauline qui est malade. »

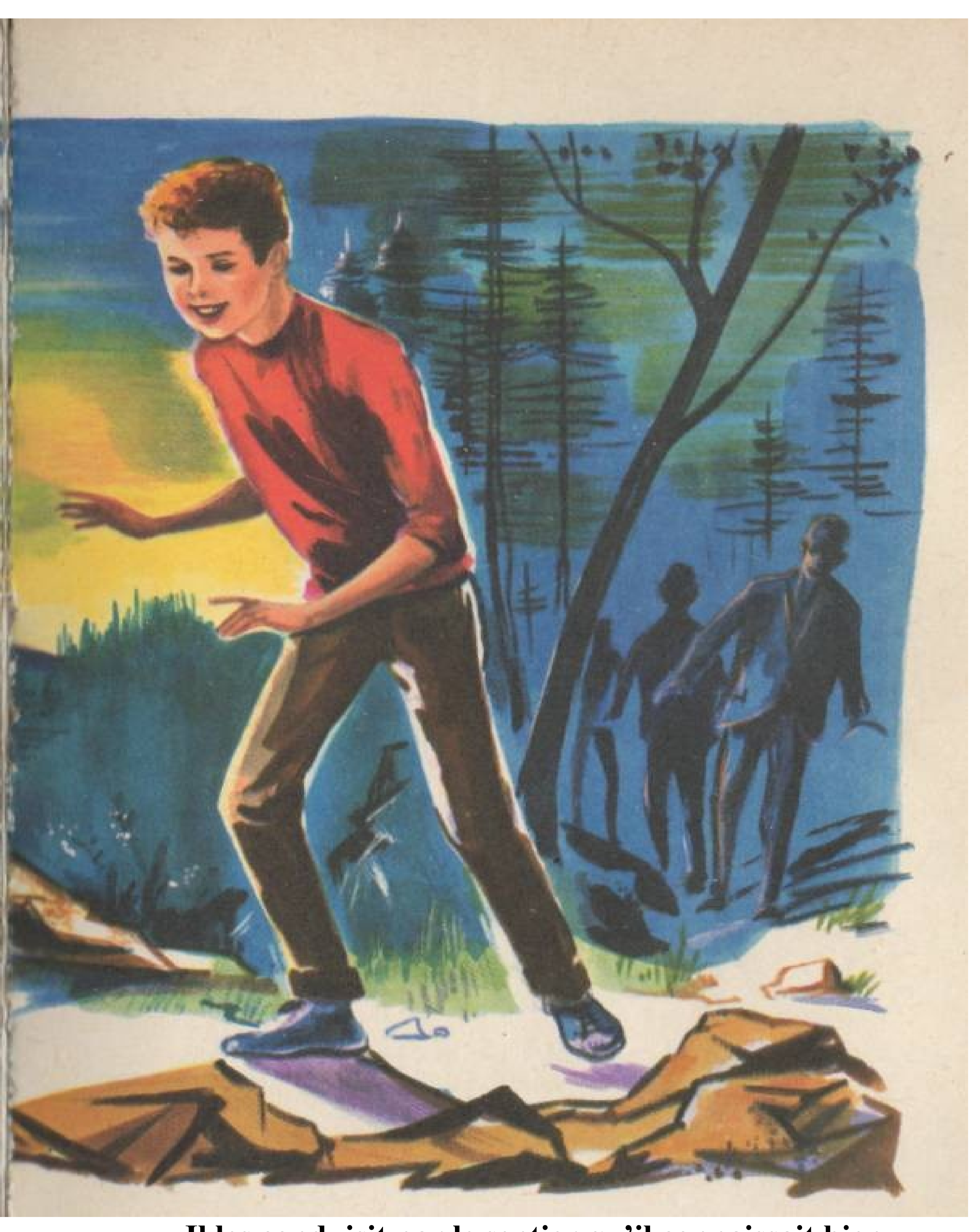
René remplit une cruche de cacao chaud qu'il donna à Jacques. Celui-ci avait enlevé ses vêtements mouillés et s'était enveloppé dans une robe de chambre.

« Je ne devrais pas perdre mon temps pendant que les autres sont en danger, dit Jacques. Mais il faut que je vous raconte toute l'histoire pour que vous sachiez quoi faire.

— Eh bien, vas-y! »

Jacques commença. René l'écoutait avec le plus





Il les conduisit par le sentier qu'il connaissait bien.

grand intérêt et un étonnement manifeste. Il éclata de rire en s'imaginant Henri caché dans son armure.

« C'est bien une idée de Henri! »

Mais la suite du récit le rendit grave. Il tirait sur sa pipe et gardait les yeux fixés sur Jacques. Son visage devenait de plus en plus rouge et ses yeux semblaient lancer des éclairs.

« C'est vraiment une histoire extraordinaire, dit-il, à la fin. Et bien plus encore que tu ne l'imagines... A quoi ressemblent ces hommes? Décris-les-moi. Y en a-t-il un qui a une balafre au menton et au cou?

- Non, dit Jacques, après avoir réfléchi. Je ne crois pas. Mais j'ai pris une bonne photo de l'un d'eux quand il était près du nid des aigles. J'avais emporté mon appareil et j'ai pu le photographier juste au moment où l'aigle s'abattait sur lui.

- Et tu as ces photos? lui demanda vivement René.

- C'est-à-dire que j'ai les films, répondit Jacques en sortant les rouleaux de sa poche et en les mettant sur la table. Les voici. Mais ils ne sont pas développés.

- Eh bien, pendant que tu vas dormir un peu, je vais les développer moi-même. J'ai vu que tu avais installé une chambre noire avec tout ce qu'il faut.

- Est-ce qu'on ne devrait pas aller tout de suite au secours des filles? demanda Jacques.

- Il faut d'abord que je retourne à la ville où nous nous sommes rencontrés l'autre jour, pour prendre les dispositions nécessaires. Si ces hommes

sont ceux que je pense, nous allons pouvoir les capturer tous à la fois. Je crois qu'ils ne feront aucun mal aux filles.

— Qui sont-ils? Est-ce qu'ils ont un rapport avec le travail pour lequel vous êtes ici?

— Je ne peux pas encore te le dire. Je ne le crois pas, mais je le saurai bientôt. »

II s'arrêta et regarda Jacques.

« Quels drôles d'enfants vous faites, tous les quatre! Vous tombez toujours sur des aventures étonnantes. Je finirai par passer tout mon temps avec vous pour y participer aussi! »

II installa Jacques sur le canapé, arrangea les couvertures, éteignit la lampe et s'en alla dans la petite chambre noire avec les films.

Jacques dormit tranquillement; combien de temps, il ne le sut pas. Mais lorsqu'il s'éveilla, René entrait avec les films, tout agité.

« Je suis désolé de te réveiller, mais c'est merveilleux! Tu as pris une excellente photo de cet homme, avec tous les détails. C'est le barbu, regarde... Comme il levait la tête, on voit son cou et sa poitrine. Tu remarques quelque chose, là?

— Une balafre, dit Jacques en s'asseyant.

— Parfaitement », reprit René. Il sortit d'un carnet qu'il avait sur lui une photo représentant un homme au visage rasé, avec une vilaine cicatrice au cou.

« C'est le même homme, expliqua René. Il a laissé pousser sa barbe pour essayer de cacher sa cicatrice. Maintenant, je sais ce que font ces hommes dans le château. Il y a six mois que je cherche cet individu.



— Qui est-ce?

— Son vrai nom est Mannheim. Mais on l'appelle le Balafré. C'est un dangereux espion.

- Et c'est lui que vous cherchiez?

- Oui. On m'a envoyé pour le surveiller. Nous avons besoin de savoir ce qu'il fait et qui sont ses complices. Mais le Balafré a le chic pour disparaître. Je l'ai suivi jusqu'à la ville et puis il a échappé à ma surveillance.

— Il s'est installé à Château-Malfort, dit Jacques. Quelle fameuse cachette!

- J'aimerais bien en connaître la véritable histoire, dit René, songeur. Je vais me renseigner. Sais-tu ce qu'il y a de l'autre côté de la montagne?

- Non, fit Jacques, intrigué. Nous n'avons jamais réussi à y aller. Pourquoi?

— Je me demandais si vous aviez entendu quelqu'un

qu'un en parler. Je ne peux pas t'en dire davantage maintenant... Je suis rudement content d'être venu vous voir ici, tu sais!

— Et moi aussi, René. Je ne savais absolument plus quoi faire. Maintenant que vous êtes là, je peux remettre toute l'affaire entre vos mains.

- Entendu, dit René. Maintenant, je prends la voiture pour aller en ville donner quelques coups de téléphone et ramener du renfort. Tu vas dormir jusqu'à mon retour. Je te promets de faire aussi vite que possible. »

Jacques s'assit sur le canapé.

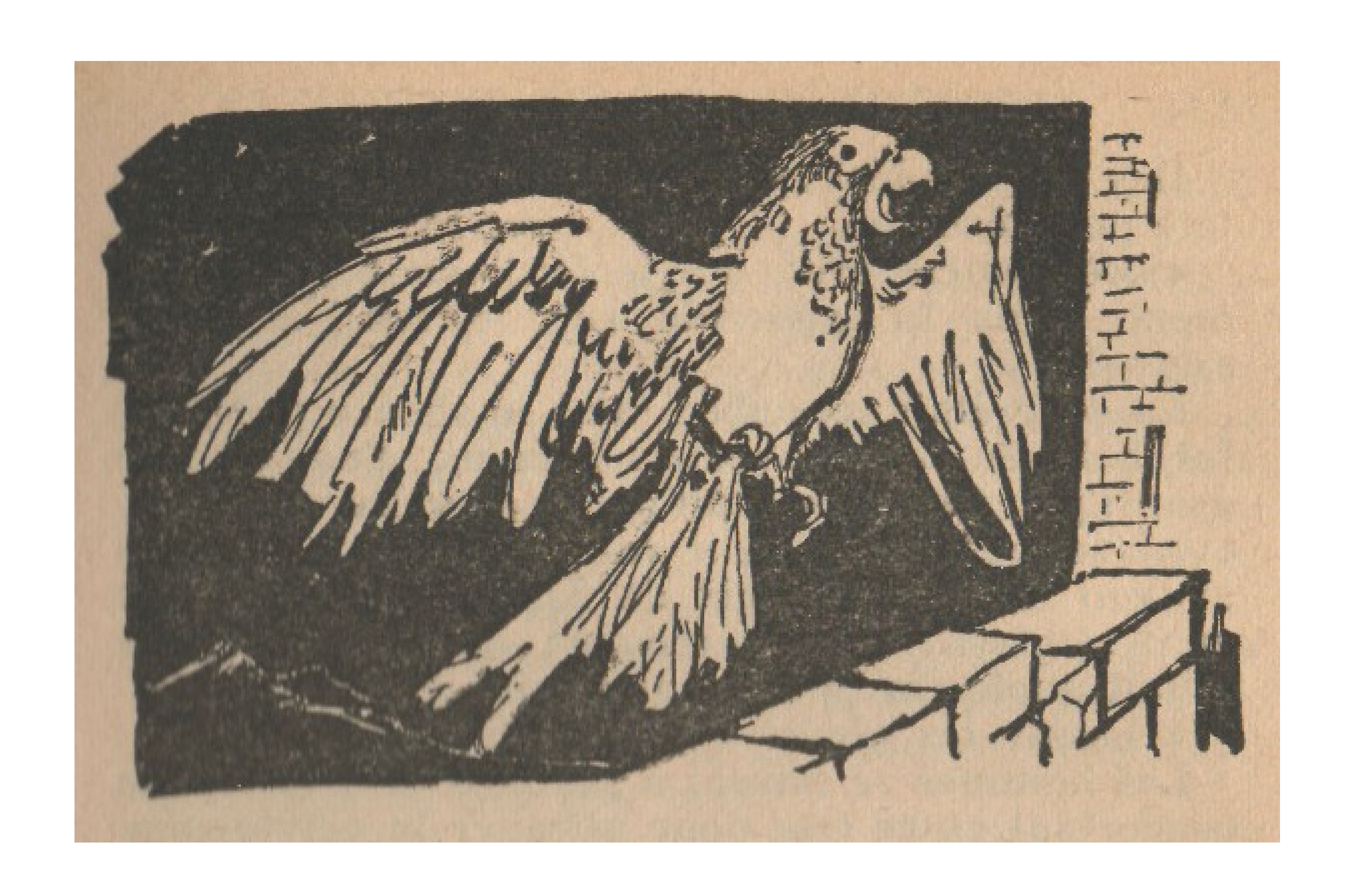
« Je crois que je m'en tirerai avec un rhume-Quelle chance de trouver un bon feu!

— Tu n'as sûrement rien de grave et tu pourras m'accompagner à Château-Malfort pour me montrer le chemin.

— Mais comment allons-nous y entrer? » s'écria Jacques.

Il n'entendit pas la réponse. La voiture démarrait déjà.

« Les choses sont maintenant dans les mains dé René, pensa Jacques. Mais je me demande ce qui va arriver?... »



CHAPITRE XXIV

Une prouesse de Kiki

LÀ-HAUT, dans la cour du -château, Tina avait passé une nuit fort agitée. Elle avait essayé longtemps de s'endormir. Elle commençait juste à s'assoupir lorsque Kiki se mit à faire du bruit.

« Kiki, reste tranquille », lui dit Tina d'une voix ensommeillée.

Mais Kiki attendait Jacques et ne pouvait comprendre pourquoi il n'était pas revenu. Il commença à bavarder tout seul. Tina allongea la main pour lui donner une petite tape sur le bec.

« Reste tranquille, Kiki, dors... »

II y eut un bruit dans la cour. Kiki pencha la tête pour écouter.

« Mets la casserole sur le feu! cria-t-il joyeusement. Mets la casserole sur le feu! » Et il s'envola.

La cour était retombée dans le silence puis elle fut balayée du faisceau lumineux d'une torche électrique. Mais Kiki était caché derrière un rocher et personne ne pouvait le voir. En bas, les hommes avaient entendu la voix de Kiki. Ne sachant pas qu'il s'agissait d'un perroquet, ils pensèrent que c'était quelqu'un qui les appelait.

« Essuie tes pieds! » cria Kiki.

Les hommes se mirent à parler à voix basse, se concertant entre eux pour attraper le personnage qui criait de la sorte. Kiki commençait à comprendre que ce n'était pas Jacques qui se trouvait dans la cour et il était furieux et déçu.

« Eh bien, tant pis ! » cria-t-il d'une voix lugubre.

Un des hommes se baissa pour ramasser une pierre qu'il lança dans la direction d'où venait la voix, manquant Kiki de fort peu. Le perroquet fut stupéfait. Personne au monde ne lui avait jamais jeté une pierre.

« Méchant garnement! Méchant garnement! » cria-t-il sur un ton de reproche.

Les hommes poussèrent un cri de rage et se précipitèrent pour essayer de voir qui était maintenant sur le mur.

« Descends! cria l'un des hommes d'une voix menaçante. Tu es cerné!... Assez de bêtises.

— Tralala!... » chanta Kiki en s'envolant aussitôt.

Les hommes sursautèrent de peur lorsqu'ils m tendirent ensuite aboyer derrière eux.

« Attention! dit l'un... Il y a aussi un chien... Tin- si tu veux... »

L'homme pressa la détente de son revolver dont la détonation terrifia la pauvre Tina dans son buisson. Pépin lui aussi eut peur et se sauva dans la cour. Sa queue frôla l'homme qui tira de nouveau. Pépin cria bien qu'il n'eût pas été touché et l'homme braqua sa lampe sur lui.

« Le voilà, le chien!... Il est joliment petit... »

Kiki continuait à s'amuser. Il alla se poser sur un arbre voisin et miaula. Les hommes stupéfaits (Voulaient ce nouveau bruit.

« Des chats, maintenant! cria l'un d'eux. Je n'y comprends rien. Dans la journée, cette cour était déserte. Est-ce que ce sont les enfants qui s'amusent?

- Et vive la République! imbécile! » cria l'oiseau qui partit ensuite d'un grand éclat de rire. Puis il gloussa comme une poule et imita ensuite le cri des aigles. C'était très réussi mais ce ne fut pas du goût des bandits.

« Rentrons, dit l'un d'eux nerveusement. Cet endroit doit être hanté. »

Kiki imita alors le bruit d'un train, ce qui acheva de dérouter les hommes. Ils s'enfuirent vers le château comme s'ils avaient peur de se faire écraser. Kiki se mit à rire. Tous ces bruits paraissaient des plus étranges dans l'obscurité. Tina elle-même avait peur. Et pourtant, elle savait bien que Kiki était l'auteur de tout ce vacarme.

Le silence se rétablit enfin. Le perroquet, après avoir cherché Jacques encore un moment, finit par retourner dans le buisson auprès de Tina.

La petite fille fut heureuse de sa compagnie.

« Pépin n'est pas revenu, lui dit-elle. Il a dû se sauver par son tunnel plein d'eau. Maintenant, toi, reste tranquille et dors! Je n'en peux plus! »

Cette fois, Kiki s'installa pour la nuit. Il mit sa tête sous son aile, poussa un soupir et s'assoupit. Tina s'endormit immédiatement. Et bientôt, on n'entendit plus rien que le bruit de la source dans le coin de la cour.

Tina fut réveillée par Denise et Lucette. Les fillettes avaient passé une nuit très calme dans le souterrain, avec Henri sous le lit. Cette fois, personne ne les avait dérangés. Mais le pauvre Henri en avait assez de vivre sous terre et il aurait bien voulu sortir aussi. Denise avait fini par le convaincre que ce serait dangereux pour tout le monde. Aussi, en ronchonnant, il avait repris sa position sous le lit en compagnie d'une quantité appréciable de ravitaillement.

« Jacques! appela Lucette à voix basse en approchant du buisson. Tu es là? »

Bien entendu, Jacques n'était pas là, mais Lucette ne pouvait le savoir. Tina s'éveilla et s'assit en s'égratignant aux ronces.

« Jacques! » fit de nouveau Lucette en écartant les branches pour voir ce qu'il faisait. « Oh! C'est toi, Tina? Comment es-tu ici? »

Tina sourit. Elle était tout à fait remise de sa fatigue. Mais sa figure, couverte de boue et d'écorchures, était effrayante à voir. Ses cheveux étaient

Collés par la boue et elle avait de nouveau enfilé son chandail.

« Bonjour! dit Tina. Je suis venue à votre aide. J'ai bien reçu votre lettre mais comme je ne pouvais pas la lire, je suis montée voir ce qui se passait. La planche n'y était plus. Mais j'ai trouvé le trou par lequel entrait Pépin et je l'ai suivi jusqu'ici.

- C'est vrai? demanda Denise. Et par où es-tu venue? »

Tina le lui expliqua. Les filles écoutaient, ébahies.

« Tina, tu es vraiment extraordinaire! Je n'aurais jamais pu faire une chose pareille...

— Ni moi non plus, reconnut Denise. C'est vraiment formidable! »

Tina souriait, heureuse de tous ces compliments. « Mais où est Jacques? demanda Lucette.

- Il est parti par le tunnel pour chercher du secours.

— Oh! s'écria Lucette, j'aurais bien voulu partir avec lui...

— Tu viens de dire que tu n'aurais jamais pu passer par le tunnel, lui fit remarquer Denise. Je suis bien contente que tu aies montré ce chemin à Jacques, Tina. Il trouvera sûrement de l'aide et viendra nous délivrer.

— Et comment entrera-t-il? demanda Lucette.

— Il pourra apporter une autre planche », dit Tina.

Kiki se joignit à la conversation. « Ne renifle donc pas comme ça! dit-il aimablement. Où est ton mouchoir?

— Si vous saviez comme Kiki a été drôle cette nuit! » dit Tina. Et elle leur raconta tout ce qu'il avait fait. Quand elle dit que l'un des hommes avait tiré sur Kiki, Lucette eut très peur.

« Je veux m'en aller tout de suite! dit-elle. Après tout, je pourrais bien passer par le tunnel. Viens, Denise, et toi aussi, Tina, partons...

— Et on laisserait Henri tout seul? protesta Tina indignée. Va-t'en si tu veux, moi, je reste.

— Naturellement, on ne va pas abandonner Henri, dit Denise. Oh! Tina, viens te laver la figure. Tu as l'air d'un ramoneur. Et ta jupe est toute sale et déchirée.

- Ce n'est pas ma faute, expliqua Tina. C'était épouvantable, dans ce tunnel. Mais si tu crois qu'il n'y a pas de danger, je vais aller me débarbouiller tout de suite.

- Il vaut mieux que l'on t'apporte de l'eau ici, ce sera plus prudent.

— Et puis, on déjeunera », dit Lucette qui avait très faim.

Mais la toilette de Tina fut une opération très compliquée. Tout ce que les fillettes trouvèrent pour transporter de l'eau fut une bouteille de limonade vide et un gobelet en carton. Finalement, à l'aide de leurs mouchoirs, elles parvinrent à lui débarbouiller sommairement la figure et les mains. Ensuite, elles déjeunèrent et Kiki aussi. Pépin ne réapparut pas. Elles pensèrent qu'il était allé rejoindre Jacques pendant la nuit.

« Tiens! Les aigles sont revenus! » s'écria tout à coup Denise.

Tina les regarda avec surprise car elle ne les

avait pas vus le matin. Les trois oiseaux se posèrent sur la plate-forme et restèrent là, royaux, à surveiller la cour.

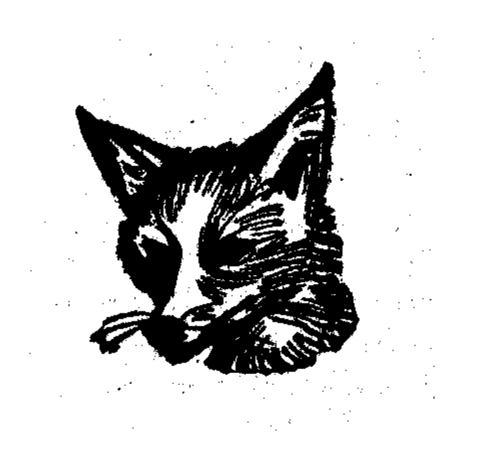
« Le petit vole aussi bien que ses parents, maintenant », dit Lucette. Et elle lui jeta un biscuit. Mais il ne daigna pas la regarder. Il continuait à fixer un point, droit devant lui, impassible.

« C'est dommage que Jacques ne soit pas là! Il aurait pu les photographier tous les trois ensemble, dit Lucette. Son appareil est toujours dans le buisson, mais je n'ose pas m'en servir. Tu crois qu'il ne risque rien s'il se met à pleuvoir?

- Je ne crois pas qu'il pleuve », dit Denise. Mais Tina ne fut pas du même avis.

« Moi, je pense au contraire qu'il va y avoir un orage. Et j'espère bien que nous ne serons pas ici, en haut de la montagne, quand il éclatera... Le tonnerre va faire un vacarme épouvantable.

- Je pense que nous serons tous à la maison avant l'orage, dit Denise. Jacques ne peut plus beaucoup tarder. Il va certainement arriver d'un moment à l'autre. »





CHAPITRE

XXV Minuit

JACQUES dormit jusqu'au retour de René qui revint en ramenant quatre camarades. Il entra dans la cuisine, les laissant dehors.

« Bonjour, Jacques! Comment vas-tu? Veux-tu manger quelque chose? Il est une heure passée. — Déjà! s'écria Jacques. Oui, j'ai terriblement faim.

- Lève-toi et habille-toi, lui dit René. Pendant ce temps, un de mes hommes nous préparera le déjeuner.

— Est-ce qu'on monte bientôt au château? demanda Jacques en se dirigeant vers sa chambre.

— Pas avant la nuit. La lune se lève tard et nous avons l'intention d'y aller à minuit juste, quand il fera encore nuit noire. Je suis certain qu'un de leurs hommes doit faire le guet pendant la journée.

- C'est que les filles doivent être bien impatientes...

— Je n'y peux rien. Il est très important que nous entrions sans être vus. »

Jacques se leva et s'habilla. Il faisait très chaud bien que le soleil fût caché derrière d'épais nuages. Jacques transpirait sans faire aucun mouvement.

« On dirait qu'il va y avoir de l'orage, pensa-t-il. J'espère que ce ne sera pas pour aujourd'hui. Les filles mourraient de peur, toutes seules, là-haut. »

Un bruit de course effrénée dans l'escalier précéda de peu Pépin qui se jeta littéralement sur Jacques avec l'air de dire : « Enfin ! Je t'ai tout de même trouvé! »

« René! appela Jacques, vous avez vu notre petit renard?

— J'ai vu passer un 'ouragan roux, répondit René, mais je n'ai pas pu savoir ce que c'était. Amène-le donc. »

Jacques apporta Pépin dans la cuisine. La petite bête, ravie, lui léchait le visage. René le trouva très joli.

Ils déjeunèrent ensemble et René posa de nombreuses questions sur le château, les hommes, le souterrain. Jacques y répondit de son mieux. Il se rendait compte que René voulait pénétrer dans le château et capturer les hommes. Mais il ne

voyait pas comment René pensait s'y prendre. « Ces individus m'ont l'air assez dangereux, conclut Jacques. Ils sont probablement armés.

- Ne te tourmente pas, lui dit René. Nous serons armés aussi... Je connais le Balafré depuis longtemps... Il a certainement été furieux de trouver les filles dans son souterrain. Cela a dû déranger ses plans et va certainement contribuer à précipiter les événements. »

Pour calmer son impatience, Jacques passa une partie de l'après-midi à développer ses autres films. Les photos étaient excellentes. Les aigles se voyaient très nettement. On pouvait distinguer chacune de leurs plumes. Le petit aigle était la vedette, toutes ses poses étaient parfaites. « Regardez, René! dit Jacques enchanté. — Ce sont vraiment des photos remarquables! s'exclama René, admiratif. Tu pourras certainement les vendre à une grande revue. Et tu seras très bien payé. Tu vas pouvoir te faire connaître très vite. »

Jacques débordait de fierté. C'était son rêve que de se faire un nom comme photographe des oiseaux qu'il aimait tant. Il se demanda ce que devenait Kiki sans lui. Heureusement qu'il avait

Tina!

La journée passa avec une lenteur désespérante. Vers cinq heures, Jacques commença à avoir sommeil. René l'envoya se coucher.

« Tu as passé une nuit épouvantable et nous aurons besoin de toi ce soir. Tu ferais mieux de te reposer maintenant et de dormir quelques heures. »

Jacques s'installa sur une couverture dans le

jardin et s'endormit. L'air était chaud et moite. Les hommes de René, qui passaient le temps en jouant aux cartes, avaient d'abord enlevé leurs vestes, puis leurs chemises. L'air était si lourd qu'on pouvait à peine respirer. Jacques s'éveilla avant la nuit et alla trouver René.

« Est-ce qu'on ne devrait pas partir maintenant? lui demanda-t-il. Il faut du temps pour arriver à Château-Malfort.

— Nous irons aussi loin qu'on le peut en voiture, répondit René. Mes hommes sont courageux, mais ils n'aiment pas trop les escalades. Nous suivrons la route jusqu'à l'éboulement puis nous continuerons à pied. »

Quand il fit complètement nuit, ils s'entassèrent tous dans la voiture de René et prirent la direction de la montagne. Il semblait à Jacques que le moteur faisait un bruit terrible. Mais René lui affirma que de Château-Malfort, les hommes ne pouvaient pas l'entendre.

« La seule chose qui m'ennuie un peu, dit René, c'est que Henri soit dans le souterrain. S'il y a une bataille, je préférerais que les enfants n'y soient pas mêlés.

- Mais, s'écria Jacques indigné, c'est nous, les enfants, qui vous avons entraînés dans cette aventure!

— Oui, je sais bien, dit René en riant. N'empêche que maintenant cela m'arrangerait bien de ne pas vous avoir dans les jambes...

— Qu'allez-vous donc faire? demanda Jacques, curieux. Vous feriez tout aussi bien de me le dire, vous savez.

- Je ne le sais pas encore très exactement moi-même. Tout dépend de la tournure que vont prendre les choses. En gros, mon plan est le suivant : entrer dans le souterrain cette nuit pendant que les filles sont dedans et les hommes dehors comme nous l'espérons.

— Ensuite, faire sortir les filles et Henri, n'est-ce pas? dit Jacques.

— Oui. A condition toutefois que Henri veuille bien partir avec elles. Il faut d'abord qu'il nous indique le passage secret derrière la tapisserie. Et j'ai l'impression qu'il voudra nous y accompagner.

— Bien entendu! Et moi aussi, d'ailleurs! Ce n'est pas maintenant que je vais me laisser mettre à l'écart! Le mieux serait que nous puissions emmener les filles, puis Henri et moi vous rejoindrions.

- Il faut que je découvre où mène ce passage secret. Je crois que je le devine, mais je n'en suis pas certain. Et il faut aussi que j'apprenne quelques petites choses sans que ces hommes s'en doutent. C'est dommage qu'ils parlent une langue que Henri ne sait pas. Henri a dû entendre, sans le comprendre, tout ce que je cherche à savoir.

- Et comment allez-vous faire?

- Nous ferons exactement comme Henri. Nous nous installerons, mes hommes et moi, à l'intérieur des armures pour écouter ce qu'ils disent.

- Je n'avais pas pensé à cela, dit Jacques. Mais alors, René, pourquoi Henri et moi n'en ferions-nous pas autant?

- On verra plus tard. Nous voici arrivés à l'éboulement. »

Tous descendirent de voiture, et Jacques les conduisit par le sentier qu'il connaissait bien. Ils marchaient en silence, les uns derrière les autres. Pépin trottait sur les talons de Jacques, dans l'espoir de retrouver Henri. Il faisait si chaud que leurs vêtements leur collaient au corps. On entendit un grondement de tonnerre dans le lointain.

« Je pensais bien qu'il allait y avoir un orage, pensa Jacques. J'espère que Lucette et Denise sont à l'abri dans le souterrain. Mais la malheureuse Tina doit être dehors avec Kiki... »

Ils continuèrent à grimper et parvinrent enfin devant le mur du château. Jacques s'arrêta.

« Voici le mur d'enceinte, expliqua-t-il. Par où allons-nous entrer, René?

— Où est la porte dont tu m'as parlé? Pas la grande, mais l'autre, celle qui n'est pas en face de l'éboulement?

— Je veux bien vous y conduire. Mais je vous ai déjà dit qu'elle est fermée. »

Ils longèrent le mur et parvinrent à la porte. Elle était de chêne épais, et semblait faire corps avec le mur. René l'examina à la lueur de sa torche électrique, puis, braquant la lumière sur la serrure, il fit signe à l'un de ses hommes. Celui-ci s'approcha avec une extraordinaire collection de grosses clefs. Il les essaya toutes en silence.

« C'est inutile, murmura-t-il à René. Cette serrure n'est pas ancienne. C'est une serrure de sûreté qui a été posée récemment. Je ne peux l'ouvrir avec aucune de mes clefs. »

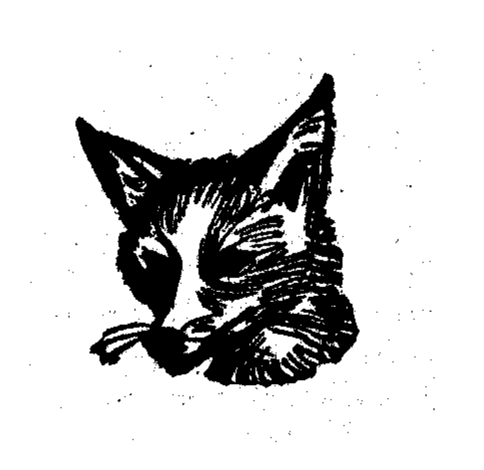
Jacques écoutait, déçu. Il était impossible

d'enfoncer la porte sans alerter les hommes à l'intérieur. René revint avec un autre de ses collègues qui tenait en main une sorte de petite boîte munie d'un bec. Jacques se demanda ce que c'était.

« Au travail, Maurice! Fais le moins de bruit possible. »

Un sifflement sortit de la boîte tandis que jaillissait une longue flamme bleue qui fit sursauter Jacques. L'homme dirigea la flamme sur la porte, juste au-dessus de la serrure. Jacques, fasciné, regardait. L'étrange et puissante flamme bleue semblait dévorer le bois. L'homme travaillait tranquillement, détachant complètement la serrure du bois de la porte. De sorte que celle-ci allait s'ouvrir en laissant la serrure derrière elle.

« Maintenant, allons-y! dit René en poussant la porte qui s'entrouvrit. Tout le monde est prêt? »





CHAPITRE XXVI

Dans le souterrain

ILS ENTRÈRENT silencieusement en file indienne. Le dernier des hommes qui passa cala un morceau de bois entre la serrure et la porte pour l'empêcher de s'ouvrir. Entre deux nuages, la lune éclairait faiblement la cour.

« Je vais voir si Tina est dans mon buisson, murmura Jacques. Elle nous donnera les dernières nouvelles et, quand nous aurons retrouvé les autres, elle pourra emmener les filles à la maison. Elle ne risque pas de se perdre dans la montagne, elle. »

René et ses hommes attendirent dans l'ombre. Jacques grimpa jusqu'au buisson. Une grosse voix l'interpella.

« Mets la casserole sur le feu!

— Tais-toi donc, Kiki », murmura Jacques inquiet. Il entendit remuer dans le buisson et appela doucement :

« Tu es là, Tina?... C'est moi, Jacques. » Tina sortit de sa cachette, enchantée de ne plus

être seule.

« Oh! Jacques! Tu es revenu par cet affreux

'tunnel? As-tu trouvé de l'aide?

- Oui. René Marchai est ici avec quelques-uns de ses hommes. Toi et les filles, vous allez rentrer à la maison. Henri et moi, nous resterons pour voir ce qui va se passer.

— Et comment va-t-on aller chercher les filles? Tu sais bien qu'elles sont enfermées dans le souterrain avec Henri.

— On tirera le crochet qui est dans le vestibule et on les fera sortir. Tu les emmèneras.

— Je veux rester avec Henri, insista Tina. Et puis, il va y avoir un gros orage et je n'ai aucune envie d'être dans la montagne au milieu des éclairs et du tonnerre...

- Tu feras ce que René décidera, répondit Jacques. Vous serez peut-être arrivées à la maison avant l'orage. Comment vont les filles?

— Bien, mais elles en ont assez de leur souterrain. Elles y sont retournées ce soir quand les hommes les ont appelées. Comme Kiki a fait un .vacarme épouvantable la nuit dernière...

— Qu'a-t-il donc encore inventé? »

Tina lui raconta ce qui s'était passé et elle ajouta :

« Les hommes étaient furieux, tu comprends, ils croyaient que quelqu'un d'autre se cachait dans la cour. Alors ils ont posé une quantité de questions sur un ton si méchant que Lucette s'est mise à pleurer. Il a bien fallu que Denise leur explique que c'était Kiki. Après cela, ils les ont laissées tranquilles.

— Où sont les hommes? demanda Jacques. Dans le souterrain ou quelque part dans le château?

— Ils ne sont ni dans le château, ni dans la cour. Il faudra bien faire attention en entrant dans le souterrain, ils pourraient bien y être! »

Ils rejoignirent René et ses camarades.

« René, voici Tina, la petite amie dont je vous ai déjà parlé. »

René posa aussitôt des questions auxquelles Tina répondit timidement.

« J'ai l'impression que les hommes sont en bas dans le souterrain, conclut René Marchai. Alors, écoutez-moi bien tous. Jacques, tu tireras le levier qui ouvre l'entrée du souterrain. Un de nous te regardera faire pour savoir s'en servir en cas de besoin. Au moment où l'entrée sera ouverte, je m'y posterai et je crierai aux hommes de sortir. Nous les tiendrons en respect avec nos revolvers.

— Formidable! s'écria Jacques... Mais faites attention aux filles, René, elles vont mourir de peur...

- Je leur crierai de ne pas bouger. Laisse-moi faire. Je te promets qu'il ne leur arrivera rien.

On les fera sortir tout de suite. Et toi, Tina, tu les emmèneras, compris?

- C'est que je voudrais rester avec Henri! insista Tina.

— Il n'en est pas question. Tu retrouveras Henri demain. Bon, maintenant, vous avez tous bien compris ce que vous devez faire? »

Ils se dirigèrent tous vers la grande masse sombre du château. Un nouveau grondement de tonnerre retentit. Ils pénétrèrent en silence dans le vestibule. Tous portaient des semelles de caoutchouc, sauf Tina qui, selon son habitude, marchait nu-pieds.

Jacques, accompagné d'un des hommes, se glissa dans le fond du vestibule. Tous les autres attendirent. On entendit un grincement et la dalle se déplaça, démasquant l'ouverture et l'escalier.

Une lampe brillait quelque part au fond. René se tint près de l'entrée et écouta. On n'entendait aucun bruit. Jacques aussi s'approcha sur la pointe des pieds.

« Les filles sont peut-être seules avec Henri, murmura-t-il. Les hommes ont dû partir par le passage derrière la tapisserie. »

René approuva. Tout à coup sa voix résonna :

« II y a quelqu'un, là-dedans?... Répondez! »

Une petite voix terrifiée répondit : c'était celle de Denise.

« Qui est là? balbutia-t-elle.

- Denise! C'est moi, Jacques, avec René Marchal! cria Jacques avant que René ait pu l'en empêcher. Vous êtes seules?

— Oui. René est avec vous? Quelle chance! »



Jacques descendit en courant, suivi de René et de ses camarades. Un seul resta en haut pour garder l'entrée. Le premier geste de René fut de faire jouer le crochet qui fermait l'entrée. Il attendit un moment, puis l'homme en haut rouvrit le passage. René voulait s'assurer qu'ils pourraient entrer et sortir à volonté.

Lucette courut vers son frère et se jeta dans ses bras en pleurant. Denise ne put s'empêcher de sauter au cou de René tant elle était soulagée de le voir.

« II n'y a pas de temps à perdre, dit René. Où est Henri? '

— Oh! René!... Quand nous sommes redescendues, ce soir, Henri n'était plus là. Nous ne savons pas ce qu'il est devenu, s'il s'est sauvé ou bien si les hommes l'ont fait prisonnier. Il n'a pas

laissé de message, rien... Nous croyons qu'il est allé explorer le passage derrière la tapisserie.

— René, les hommes vont revenir! dit tout à coup Denise. J'en ai entendu un qui disait, en français, qu'ils tiendraient leur dernière réunion ici, ce soir. Ils peuvent être là d'un moment à l'autre... C'est ici même qu'ils se retrouvent toujours parce qu'ils y ont leurs cartes.

— Et où sont ces cartes? » demanda René. Denise lui indiqua le tiroir de l'armoire.

« Ici, mais elles sont enfermées à clef. René, qu'est-ce que vous allez faire? C'est vraiment mystérieux...

- Je commence à y voir clair, dit René avec gravité. Ecoute-moi, Denise. Lucette et toi, vous allez rentrer à la maison avec Tina et vous nous y attendrez. Vous passerez par la petite porte du château que nous venons d'ouvrir. L'homme que j'ai laissé en haut de l'escalier vous y conduira. Il faut vous mettre en route immédiatement.

— Mais, mais... protesta Denise qui ne voulait pas abandonner Henri.

- Il n'y a pas de « mais ». C'est moi qui commande et il faut m'obéir. Et maintenant, en route! On se verra demain. »

Denise, Lucette et Tina n'osèrent pas insister. L'homme de garde à l'entrée les conduisit jusqu'à la porte, leur demandant si elles étaient bien certaines de retrouver leur chemin dans la nuit. Il ne connaissait pas Tina qui aurait retrouvé sa route les yeux fermés. Les fillettes disparurent dans la nuit.

L'homme revint à son poste. L'entrée du souterrain

était maintenant fermée. En bas, René, Jacques et les autres revêtaient en hâte les armures. René avait bien l'intention de ne rien perdre de la réunion du Balafré et de ses hommes. Jacques fut rassuré de voir que les camarades de René portaient tous des revolvers. Personne ne parlait. Jacques fut installé dans l'armure la plus éloignée de l'entrée. René ne voulait pas qu'il soit trop exposé en cas de mauvais coup. Le garçon frémissait d'impatience.

Kiki n'était pas là. Tina l'avait emporté malgré ses protestations. Mais, à l'insu de tout le monde, Pépin était présent, roulé en boule sous le lit où il flairait avec joie l'odeur de son maître. Jacques l'avait complètement oublié. Les armures furent bientôt à leur place. Elles étaient toutes habitées, sauf trois d'entre elles. L'un des hommes se plaignit que la sienne était trop petite pour lui.

« Silence, vous tous! dit René. Je crois avoir entendu un bruit. »





CHAPITRE XXVII

L'affaire éclate.

C'ÉTAIT un coup de tonnerre si violent qu'on avait VJ pu l'entendre jusqu'au fond du souterrain.

« J'espère que les filles n'auront pas trop peur, dit René qui les imaginait en train de dévaler la montagne. Je me demande s'il pleut.

— Elles sont en sécurité avec Tina qui saura trouver un abri, dit Jacques. Elle n'est pas assez sotte pour se réfugier sous un arbre. Il a des grottes dans la montagne. »

De nouveau, ce fut le silence. Il était étonnant

que tous ces hommes, à l'étroit dans leurs, armures, puissent demeurer sans faire le moindre bruit. L'un d'eux se racla la gorge, ce qui éveilla tous les échos du souterrain.

« Ne recommence pas, Pierre », dit René

Un silence de mort s'établit. Jacques soupira doucement. C'était exaspérant d'être là, enfermé dans une armure, trempé de sueur, à demi suffoqué par la chaleur, à attendre l'arrivée des mystérieux occupants du château.

Tout à coup, on entendit le bruit d'une clef dans une serrure. Puis la tapisserie remua et une main la souleva. Dans les armures, tous se raidirent. Sous les visières, tous les yeux regardaient vers le passage secret. Qui donc allait arriver?

Un homme sortit de derrière la tapisserie, la releva et l'attacha à un clou de manière à dégager l'entrée que Jacques pouvait maintenant apercevoir. Des hommes en sortirent à pas feutrés, et avec eux, ils amenaient Henri. L'homme aux sourcils en broussaille entra le premier, puis ce fut le tour du barbu, que René appelait le Balafré, et qui traînait Henri. Le jeune garçon se donnait un air courageux mais Jacques pouvait se rendre compte qu'il avait peur. Derrière lui entrèrent bois hommes, tous très laids, avec de petits yeux vifs et un air méchant, Ils laissèrent la porte du couloir ouverte. Jacques se demandait toujours où ce passage pouvait bien conduire.

Henri avait les mains attachées derrière le dos par une corde si serrée qu'elle s'enfonçait dans sa chair. Il devait avoir été pris tout récemment. Le Balafré se tourna vers lui et demanda :

« Depuis combien de temps es-tu dans le château?

— J'étais avec les filles, répondit Henri. Je me suis caché sous le lit. Vous n'y avez pas regardé. Je n'ai rien fait de mal. Nous étions venus jouer dans le château. Nous ne savions pas qu'il appartenait à quelqu'un.

— Amène-moi les filles, grogna le Balafré à l'homme aux sourcils en broussaille. On va les interroger tous les trois à la fois. Si ce n'est pas malheureux de penser au temps que nous font perdre ces gosses! »

L'homme aux gros sourcils se dirigea vers le lit où il pensait trouver les fillettes endormies. Mais quand il tira les rideaux, il ne vit personne. Ahuri, il souleva les draps et les couvertures.

« Elles ont disparu!

- Elles doivent bien être quelque part, imbécile! fit le barbu courroucé. Tout le monde sait qu'on ne peut pas sortir d'ici quand c'est fermé.

— Le garçon a peut-être ouvert d'en haut. •» Le Balafré se retourna vers Henri. Celui-ci était

très étonné de la disparition des filles mais il ne voulait pas le laisser voir.

« C'est toi qui les as fait sortir?

— Non. Je vous ai déjà dit que j'étais caché ici, sous le lit. Je n'étais pas en haut.

— Alors qui les a fait sortir? demanda l'homme dont les épais sourcils se froncèrent tellement qu'ils lui cachaient complètement les yeux.

- Et maintenant, dit le Balafré, tu vas tout nous dire. »

Sa voix se fit très menaçante.

Henri ne répondit pas mais jeta un coup d'œil de défi à l'homme. Celui-ci perdit son sang-froid, leva la main et gifla Henri si violemment qu'il tomba à terre. Il se releva aussitôt.

Jacques, fou de rage, vit l'oreille de Henri qui devenait toute rouge, puis se mettait à enfler.

« Est-ce que tu vas parler, maintenant ? » cria le Balafré. Sa voix vibrait de colère. Ses hommes assistaient à cette scène sans dire mot.

Henri ne répondit rien. Jacques était très fier du courage de son camarade. Puis — horreur! — l'homme sortit un revolver de sa poche et le posa sur la table.

« Nous avons les moyens de faire parler les garçons récalcitrants », dit-il, les yeux brillants de rage.

La vue de l'arme n'était pas pour plaire à Henri. Il eut un mouvement de recul puis lança un nouveau défi au Balafré. Ce qui serait arrivé ensuite sans une interruption inattendue, personne ne le saura jamais. Mais tout à coup, comme une pierre catapultée, Pépin sauta sur les genoux de Henri. Tous les hommes bondirent et le Balafré saisit son revolver. Quand ils' virent qu'il ne s'agissait que d'un petit renard, ils se rassirent, furieux d'avoir si peur.

Le Balafré était dans une colère effrayante. Il jeta l'animal à terre d'un revers de main. Pépin montra ses petites dents blanches.

« Ne lui faites pas de mal, dit Henri. Vous voyez bien que c'est un bébé renard. Et il m'appartient.

- Comment est-il entré ici? Quand les filles sont sorties, je pense? bougonna l'homme.

- Je n'en sais absolument rien, répondit Henri, intrigué. Je vous dis que j'ignore comment les filles sont sorties et comment le renard est entré. C'est un mystère autant pour moi que pour vous.

— S'il dit la vérité, nous ferions mieux d'en finir et de décamper au plus vite, dit l'homme aux gros sourcils. Il doit y avoir d'autres gosses par là. Et pourtant on a fait bonne garde! »

Un roulement de tonnerre se fit entendre. Les hommes se regardèrent, inquiets. « Qu'est-ce que c'est? demanda l'un.

— Le tonnerre, bien sûr... Qu'est-ce qui t'arrive? Tu as peur parce que des gosses s'amusent par là? Ce qu'il leur faut, à ces garnements, c'est une bonne correction. Et quand nous aurons réglé nos affaires, celui-ci va payer pour les autres... »

Pépin s'installa tranquillement aux pieds de Henri. Il n'avait pas peur de ces gens-là, Le Balafré fit signe à l'un des autres qui se leva, alla à l'armoire où il prit les documents qu'il plaça sur la table devant le Balafré.

Puis ils commencèrent à discuter dans une langue que Henri ne comprenait pas. Mais René, lui, comprenait. Il savait plus de huit langues et il écoutait attentivement ce qui se disait.

Henri restait assis, tout endolori, sur sa chaise. Ses poignets lui faisaient très mal et son oreille lui semblait deux fois plus grosse que de coutume. Il ne pouvait même pas la frotter puisque ses mains étaient attachées derrière son dos. Pépin léchait sa jambe nue. Cela faisait plaisir à Henri qui se sentait moins seul. Il se demandait où les



filles pouvaient bien être. Comment étaient-elles sorties? Il était content de savoir qu'elles s'étaient échappées. Sans doute Jacques avait-il trouvé un moyen de les secourir. Arriverait-on à lui porter secours à lui aussi?

Il commença à regretter de ne pas être caché dans une armure... il se mit à observer les armures avec une attention de plus en plus grande. Il lui semblait qu'il voyait des yeux briller sous les visières. La lumière de la lampe qui éclairait en plein un casque lui montra clairement deux yeux. Dans l'armure suivante, il vit que ce qu'il croyait être des yeux s'y distinguait aussi. Il en fut de même pour les autres. Tout à coup, il eut terriblement peur. Est-ce que ces armures étaient devenues vivantes subitement? Il se rendait bien compte qu'il y avait quelqu'un dans chacune

d'elles. Il se mit à trembler. Le Balafré s'en aperçut.

« Ah! ah! tu commences à avoir peur de ce qui risque d'arriver aux vauriens de ton espèce qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas!... Tu vas peut-être te décider à parler !»

Henri ne répondit rien. Il avait réfléchi, et pensé que ceux qui se cachaient dans les armures devaient être des amis. Il serait stupide d'avoir peur maintenant. Voilà comment les filles sont parties ! Jacques a trouvé du secours et les hommes qu'il a amenés ont fait la même chose que moi. Ils se sont cachés dans les armures pour voir ce qui allait arriver. Maintenant, ils s'agit de ne pas les trahir involontairement! Je me demande si mon vieux rouquin de Jacques est là aussi !

Beaucoup plus sûr de lui, le garçon observa de nouveau les armures. Mais il n'osait pas les regarder trop fixement de peur que le Balafré et ses hommes n'en fassent autant et ne découvrent ce qu'il avait vu.

Un nouveau roulement de tonnerre, plus violent cette fois, parvint jusqu'au souterrain. La chaleur * était suffocante et, dans leurs armures, René Marchal, ses camarades et Jacques avaient du mal à respirer.

René écoutait attentivement tout ce qui se disait. Mais il ne pouvait distinguer ce qu'il y avait sur les papiers étalés sur la table. On aurait dit des plans, sans doute des plans de machines. Finalement, le Balafré les roula et se tourna vers Henri.

« Notre travail est terminé. Mous n'aurons plus



Le garçon observa de nouveau les armures.

le plaisir de te revoir, toi et tes amis. Mais avant de m'en aller, je vais t'apprendre à nous espionner... Passez-moi la corde!

— Je vous défends de me toucher! » cria Henri en bondissant sur ses pieds.

Le Balafré saisit la corde. Alors, pour sa plus grande horreur, il vit l'une des armures descendre de son piédestal en tendant son bras raide armé d'un revolver. De l'armure sortit une voix caverneuse qui disait :

« La partie est jouée, Balafré. Vous êtes tous pris! »

Le Balafré et les autres regardèrent avec épouvante et virent que toutes les armures s'animaient.

« Haut les mains! » cria la voix de René.

Le Balafré commença à lever les bras, mais il se retourna brusquement, saisit la lampe à pétrole et la brisa sur le sol. Ce fut l'obscurité complète.





\

CHAPITRE XXVIII

Un orage terrible

RENÉ poussa un cri de rage. Puis Jacques entendit:

« Henri! Jacques! filez sous le lit! Ils vont tirer. »

Les garçons obéirent. Jacques, embarrassé par son armure, ne put s'introduire sous le lit qu'à *È* moitié. Henri souffrait de ses poignets toujours attachés.

Ils ne savaient pas ce qui se passait dans la pièce. Ils entendaient crier, haleter, grogner, mais

personne ne tira. Il faisait trop sombre pour prendre le risque de se tuer entre amis. Il semblait aux garçons que les hommes en armures et les autres devaient se rouler sur le sol .car ils entendaient un fracas épouvantable.

Tout à coup, ils entendirent le grincement de la dalle d'ouverture. Qui l'avait ouverte? Henri ne •avait pas comment on pouvait le faire d'en bas bien qu'il eût cherché partout.

Puis il comprit, que c'était le Balafré qui devait l'avoir ouverte car il entendit René crier :

« Antoine, attention ! Tire sur celui qui monte ! »

Antoine bondit dans l'escalier. Mais, pas plus que les autres, il ne pouvait rien voir de ce qui se passait en bas. Il n'entendait que des grognements et le cliquetis des armures. Un homme se faufila •ans bruit dans l'escalier et assena à Antoine un violent coup sur le crâne. C'était le Balafré qui essayait de .s'enfuir. Il avait dû perdre son revolver dans la bagarre, sinon il aurait sans doute tiré. Il se sauva avant qu'Antoine ait pu se relever. A ce moment surgit un second bandit qui rejoignit le Balafré non sans avoir frappé Antoine au passage. Le malheureux, à demi assommé, ne savait .plus s'il devait poursuivre les deux bandits ou rester sur place pour empêcher les autres de •'enfuir. C'est ce qu'il décida de faire.

L'un des trois bandits restés en bas était complètement hors de combat. Le second avait été maîtrisé par René et le troisième, qui avait essayé de s'échapper par le passage secret, avait été arrêté par Pierre.

René put enfin mettre la main sur sa torche

et éclairer la scène. Les garçons sortirent de dessous le lit. Jacques se dégagea aussi vite qu'il put de son armure et libéra Henri. « Antoine, où es-tu? cria René Marchai.

— En haut, à l'entrée.

— Qu'as-tu fait des hommes qui sont montés?

— Ils m'ont assommé et se sont enfuis...

— Imbécile! Placé comme tu l'étais, tu aurais pu arrêter une armée... Et tu laisses filer le chef de la bande!... Tu peux compter sur de l'avancement, après cela! Ils ont déjà eu le temps d'arriver en bas de la montagne et de sauter dans une voiture... D'ici demain ils auront passé la frontière. »

Le pauvre Antoine semblait si malheureux que les garçons avaient pitié de lui.

« Attache-moi ces individus! » continua René en désignant les prisonniers.

En un rien de temps, Antoine les eut ficelés comme des saucissons.

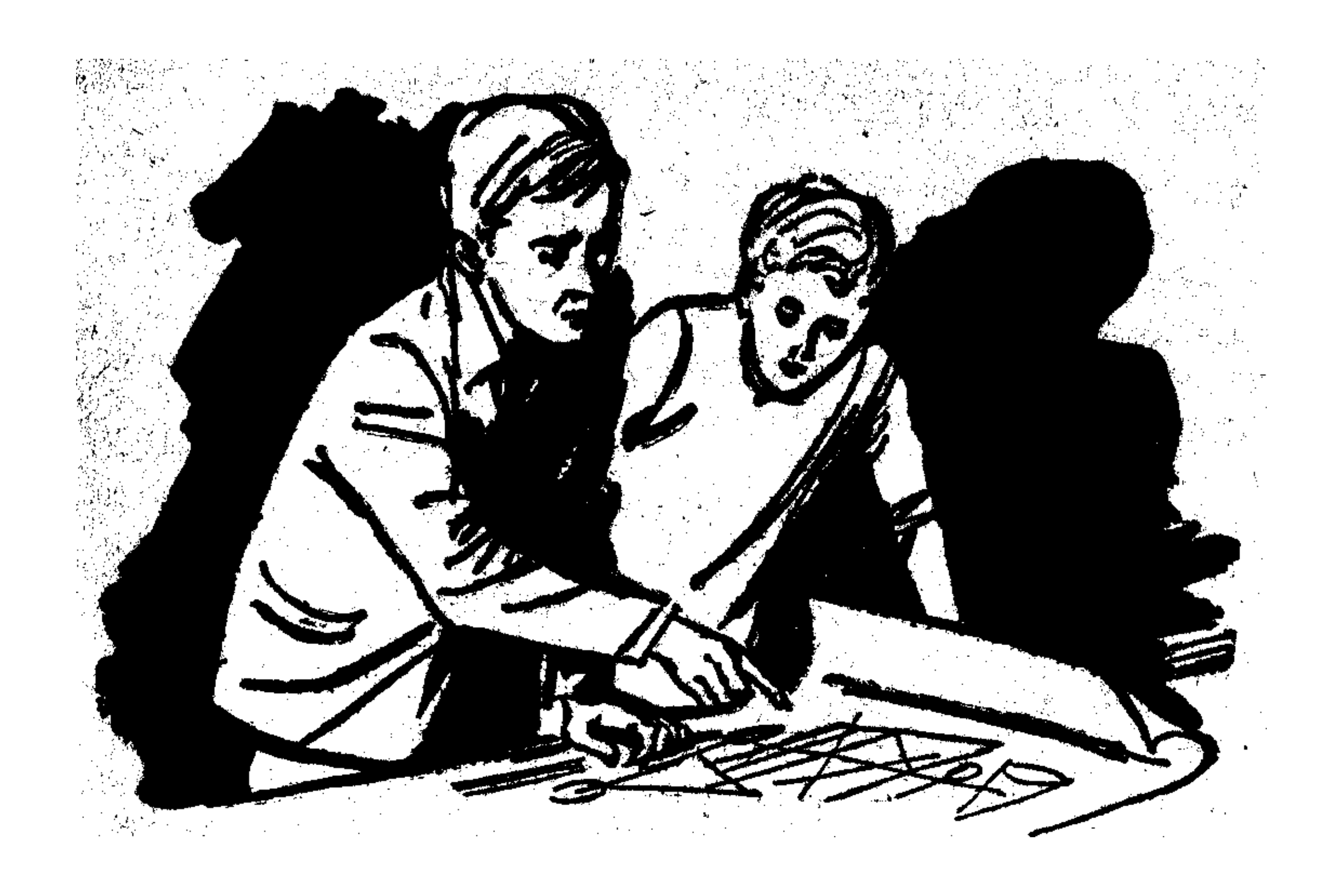
« Maintenant, regardons ces papiers », dit René.

Un des hommes les étendit sur la table et René se pencha pour les examiner.

« C'est bien ce que je pensais... Tout ce qu'ils voulaient savoir est là. Ce Balafré est le plus malin de tous les espions. Il doit être fou de rage d'avoir laissé ces papiers ici... Ils représentent une fortune pour lui... Et ils ont une valeur inestimable pour le pays qui l'emploie. »

Un des hommes fit un rouleau des documents. A ce moment éclata un très violent coup de tonnerre.

« Quel orage! s'écria René. Pas moyen de s'aventurer dans la montagne avant qu'il soit passé.



- Est-ce qu'on ne va pas voir où conduit ce passage? dit Jacques déçu.

- Si. Antoine et moi irons pendant que les autres conduiront les prisonniers. Mais il faut attendre qu'il fasse jour. »

L'orage empirait. Henri essayait de raconter ce qui lui était arrivé dans la journée mais il était obligé de hurler pour se faire entendre.

« Comme je m'ennuyais à mourir, j'ai décidé d'aller explorer le passage. Les hommes étaient partis en le laissant entrouvert comme maintenant. J'ai poussé la porte et je me suis trouvé dans un étroit passage.

— Est-ce qu'il faisait noir?

— Oui, mais j'avais ma lampe de poche. Le passage descendait d'abord entre des murs de

pierre, les fondations du château, je suppose. Ensuite j'ai pensé que j'avais dû sortir du château parce que la galerie était maintenant taillée dans le roc.

- Alors, tu es sorti de l'autre côté de la montagne? Qu'as-tu vu?

— Je n'ai jamais pu arriver jusque-là. J'ai entendu un des hommes qui me poursuivait et j'ai essayé de me cacher. J'ai grimpé jusqu'à une anfractuosité du rocher et je suis resté tout à fait immobile.

— Il t'a dépassé sans te voir?

— Oui, mais il me cherchait. J'avais oublié de refermer la porte derrière moi et ils ont remarqué qu'elle était ouverte. Le chef les a tous envoyés fouiller le passage et, bien entendu, ils ont fini par me trouver.

- Et qu'est-ce qui est arrivé après? Ils ne t'ont pas ramené dans la chambre puisque les filles ont dit que tu avais disparu.

— Non, ils m'ont attaché les poignets et les chevilles et m'ont laissé là, dans la galerie, jusqu'au moment où ils m'ont détaché les pieds pour me ramener ici et m'interroger.

- Pauvre vieux! Ça n'a pas été drôle...

- Et la peur que j'ai eue quand j'ai vu vos yeux à tous qui brillaient sous les visières!... Heureusement que j'ai fini par comprendre que c'était vous. »

Les coups de tonnerre étaient maintenant si violents et si continus que toute conversation devenait impossible. Ils demeurèrent assis en silence. Puis René décida :

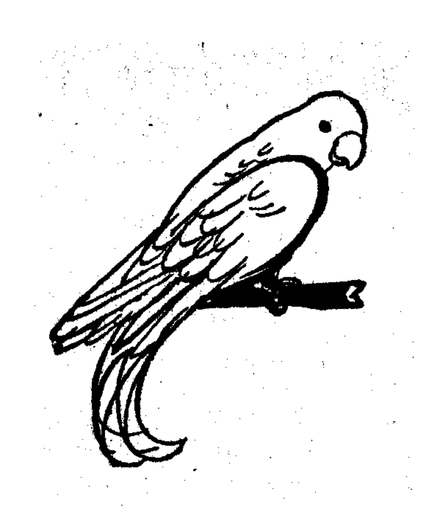
« Je vais jusqu'à la grande porte. Cet orage doit être un spectacle magnifique.

— Nous y allons aussi », dirent les garçons. Lorsqu'ils arrivèrent devant la grande porte, ils

s'arrêtèrent terrifiés. La montagne était balayée par l'orage le plus violent qu'ils aient jamais vu. Des éclairs déchiraient le ciel du haut en bas. Les coups de tonnerre roulaient et se répétaient à l'infini dans la montagne. Et la pluie tombait avec la violence d'un torrent déchaîné. Personne ne pouvait s'aventurer dehors par un temps pareil.

« On dirait le déluge, remarqua René. Je n'ai jamais vu un orage pareil. Le Balafré et son camarade ne doivent pas s'amuser dans la montagne!

— Heureusement que les filles ont eu le temps de rentrer à la maison, dit Jacques. Grands dieux!... Qu'est-ce que je vois? »





CHAPITRE XXIX

Le passage secret

TANDIS QUE Jacques parlait, le plus terrible coup de tonnerre qu'il eût entendu de sa vie éclata. Il sursauta violemment et se cramponna à René. En même temps un gigantesque éclair déchirait le ciel de haut en bas, éclairant les montagnes sur des kilomètres. Un instant plus tard, elles étaient de nouveau englouties par la nuit. Une sensation étrange les avait parcourus tous trois au moment où ils avaient vu l'éclair. René les tira un peu en arrière.

« Je crois bien que le château a été frappé par la foudre. Regardez! »

Les garçons virent l'une des tours s'écrouler.

« L'orage est juste sur nous ! cria Jacques. René, retournons au souterrain! J'ai peur. Je suis certain d'avoir senti la foudre tout à l'heure. »

René avait eu la même impression.

« Sans nos semelles de caoutchouc, nous aurions été bel et bien foudroyés..., pensa-t-il. Si l'orage continue ainsi, il ne va bientôt plus rien rester du château. »

II reconduisit en hâte les enfants vers l'abri du souterrain dans lequel ils s'engouffrèrent. René tira en hâte le crochet qui actionnait la fermeture. A ce moment, ils entendirent un vacarme de pierres qui s'écrasaient au-dessus d'eux.

« Le château s'écroule! » s'écria Henri tout pâle.

René avait l'impression qu'il disait vrai. C'était sans doute le plafond du vestibule qui venait de s'abattre au-dessus de leurs têtes. Le château avait dû être touché une seconde fois par la foudre et s'effondrait sur lui-même. On entendit pendant encore un moment le bruit d'avalanches de pierres, puis finalement, un calme relatif se rétablit.

« Vous comprenez maintenant comment s'est produit le glissement de la route devant la porte du château, expliqua René. Un orage du genre de celui-ci a sapé le terrain par en dessous. Je ne serais pas étonné que la même chose arrivât cette nuit. Il se pourrait bien que toute la route se soit effondrée.

— Je n'ai jamais vu une pluie pareille! dit

Jacques. Les pauvres filles doivent mourir de peur à la maison...

— Oui» dit René, j'aimerais bien que nous puissions les rejoindre. »

Il jeta un regard du côté des prisonniers. Eux aussi semblaient avoir très peur.

« Vous savez, dit Henri, je m'aperçois maintenant que j'ai terriblement faim. Je n'ai rien mangé depuis mon expédition dans le passage secret.

— Moi aussi, j'ai faim, dit René. Ouvrons ces conserves et restaurons-nous un peu en attendant la fin de l'orage. >..

Chacun se sentit un peu mieux après un léger repas. L'orage semblait s'éloigner, René consulta sa montre.

« Cinq heures et demie, dit-il en bâillant Je ne pensais pas qu'il était si tard. On pourrait aller respirer un peu dans la cour, il doit faire jour, maintenant. Je vais peut-être pouvoir expédier mes hommes avec les prisonniers.

— Oui, approuva Henri, dont le visage était cramoisi. On étouffe ici. Comment fait-on pour ouvrir de l'intérieur, René?

— Là, dans le plafond, il y a un levier >, répondit celui-ci. Il le tira mais rien ne bougea. Il essaya de nouveau sans plus de succès.

« A toi, Antoine, essaye. Tu es fort comme un cheval. »

Les efforts d'Antoine n'eurent pas plus de résultat. La pierre ne se déplaçait pas. *t* € Une partie du château a dû s'écrouler sur 1 entrée, dit René. Et nous n'aurons jamais la force

de soulever, avec ce levier, toutes les pierres qui doivent être amoncelées sur la dalle.

— Alors, sortons par le passage que j'ai pris hier, dit Henri en indiquant la tapisserie.

— Oui approuva René. J'espère qu'il n'y a pas eu d'éboulement dans celui-là aussi. Tu m'as dit qu'il était taillé dans le rocher? Donc, il a dû tenir. »

Dans le souterrain, la chaleur devenait intolérable.

« Si nous ne sortons pas, nous allons cuire là-dedans, dit René. Allons-y. Je passe le Premier. »

II ouvrit la porte, braquant sa torche électrique devant lui.» Les deux garçons le suivaient. Venaient ensuite les trois hommes avec les prisonniers.

Le passage, qui suivait une ligne droite, était assez étroit. On voyait qu'il avait été ménagé dans les fondations de pierre du château.

« II doit y avoir des oubliettes par là, dit René. C'est vraiment un drôle d'endroit. »

Bientôt, ils s'aperçurent que les parois de la galerie étaient taillées à même le roc. Il faisait délicieusement frais et tous apprécièrent ce changement de température après la chaleur d'étuve qu'ils avaient supportée dans le souterrain.

La galerie décrivait maintenant quelques méandres, sans doute pour contourner les blocs de rochers pensa René. En certains endroits, elle descendait brusquement. Soudain, ils entendirent le bruit d'une chute d'eau.

« Tiens, de l'eau! fit René. Tu en avais vu tout à l'heure, Henri?

-

- Non et pourtant nous ne sommes pas encore arrivés à l'endroit où je m'étais caché. »

Ils poursuivirent leur route, intrigués. Et tout à coup, ils virent d'où venait le bruit! Une partie de la pluie qui était tombée sur la montagne avait pénétré sous terre et formait maintenant un torrent qui dévalait dans la galerie.

« Grands dieux! s'écria Jacques en regardant par-dessus l'épaule de René. On ne va pas pouvoir passer...

- Je ne pense pas que ce soit très profond, dit René. Je crois que nous allons pouvoir continuer. C'est une chance que la galerie aille en descendant, sinon, nous aurions été noyés dans notre souterrain. »

II entra dans l'eau qui lui arrivait à mi-jambe. Le courant était fort, mais on ne risquait pas d'être entraîné. Les uns après les autres, ils entrèrent dans l'eau dont la fraîcheur leur fit du bien. Pépin, qui détestait se mouiller, s'était enroulé autour du cou de Henri. A un moment. Henri indiqua une saillie de la roche :

« C'est là que je m'étais caché. Jamais ils ne m'auraient trouvé s'ils ne s'étaient tous mis à ma recherche. »

L'eau était maintenant plus profonde et le courant plus violent : le passage se rétrécissait. On avançait péniblement. Jacques, très fatigué, pensait qu'on n'arriverait jamais au bout. Tout à coup, ils sentirent le sol de la galerie descendre en pente très raide sous leurs pas. Bientôt le torrent se transforma en cascade. René s'arrêta.

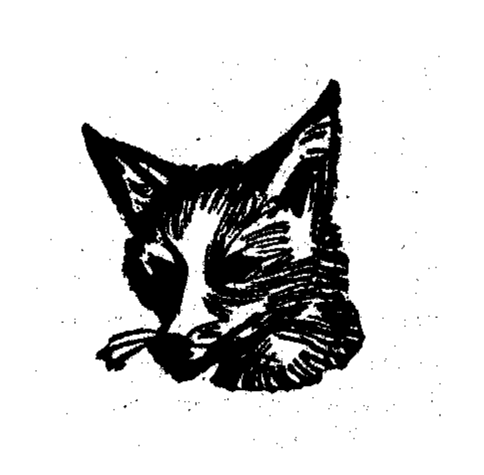
« Je ne vois pas comment on va faire pour

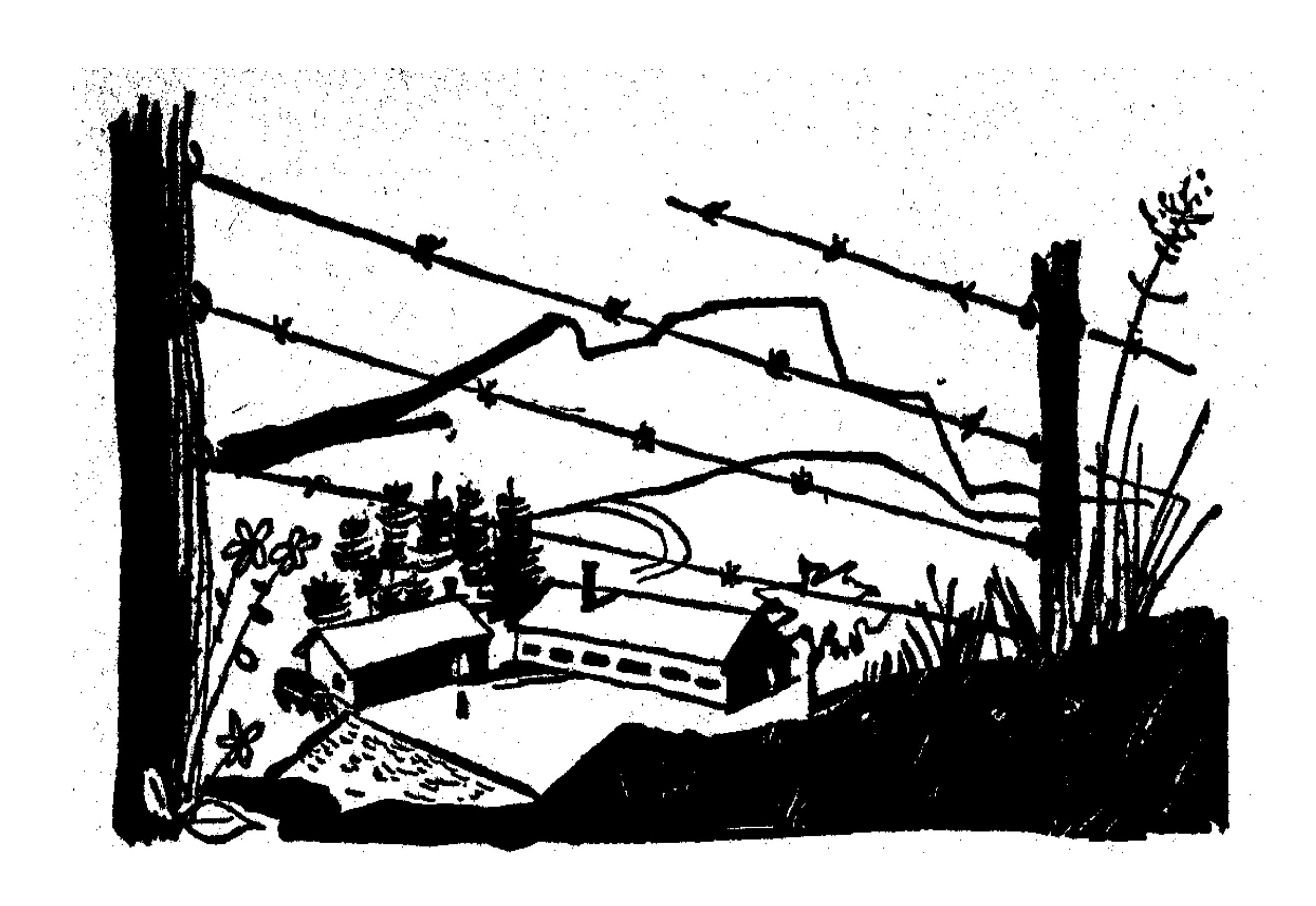
continuer... Il va peut-être falloir se laisser glisser. Ah! attendez... je crois que je sens des marches. Oui, il y a un escalier. Attention, vous autres... »

II avançait lentement, avec précaution, posant lentement un pied après l'autre sur les marches. Les garçons le suivaient. Jacques manqua plus d'une fois de glisser et de se laisser emporter par le courant.

Tout à coup, René éteignit sa torche et ils virent, devant eux, la lumière du jour. L'escalier aboutissait de l'autre côté de la montagne. Ils y étaient enfin parvenus. René sortit de l'eau et passa par une étroite ouverture recouverte de ronces.

« Ouf! Nous y voilà enfin! »





CHAPITRE XXX

L'autre versant de la montagne

LES GARÇONS sortirent à leur tour et regardèrent JLJ le paysage qui s'étendait à leurs pieds. L'endroit où ils venaient de déboucher surplombait à pic la campagne. Au-dessous d'eux, ils virent des bâtiments qui ressemblaient à une ferme et ses dépendances. Tout autour se trouvaient des rangées de fils de fer barbelés. Il y en avait jusque sous l'endroit où ils se tenaient.

Dans un petit bois, derrière la ferme, ils aperçurent une clairière et, au milieu de cette clairière,

un engin étrange, long et brillant. Pour tous les gens de la vallée, il devait être invisible mais on le voyait très nettement d'au-dessus.

« Qu'est-ce que c'est? demanda Jacques.

— C'est un de nos secrets militaires les plus importants. Nos plus grands spécialistes y travaillent.

— C'est cela que le Balafré cherchait? demanda Henri.

- Oui, répondit René. Il en a entendu parler, il a découvert à quel endroit avaient lieu les essais dans le plus grand secret et il s'est aperçu qu'il y avait justement un vieux château de l'autre côté de la montagne.

— Alors, il a acheté le château?

— Exactement. J'ai découvert qui était le propriétaire actuel. Bien entendu, le Balafré ne l'a pas acheté à son nom, il est bien trop malin pour ça. Il l'a acheté au nom d'un certain Bardin qui est supposé s'intéresser tout spécialement au Moyen Age. Mais j'ai eu vite fait de découvrir qui il y avait derrière ce Bardin.

— Vous êtes rudement 'intelligent, René! fit Jacques admiratif.

— Pas spécialement. C'est mon métier qui m'a rendu perspicace. Je savais que le Balafré cherchait notre engin. Mais je ne voyais pas comment il pourrait s'y prendre pour être au courant des expériences. Vous voyez que l'engin est bien caché derrière cette vieille ferme, protégé par tous ces fils de fer barbelés qui sont certainement électrifiés.

— Comment a-t-il fait, alors? demanda Henri

- Il a tout simplement pris des photos après avoir creusé un tunnel qui doit arriver tout à côté de l'engin.

— Et personne ne l'a vu?

— Pas de ce côté-ci. Il semble impossible d'y arriver d'en haut! Regarde le précipice...

— Et personne ne soupçonnait l'existence du passage secret qui passait sous la montagne? Je me demande comment il a pu le découvrir, lui?...

— Il devait avoir de vieux plans du château. L'ancien propriétaire était un fou comme vous devez vous en douter. Il a fait creuser des souterrains et vivait dans une atmosphère romanesque de son invention. Pour le Balafré, le souterrain et le passage secret que nous connaissons étaient une aubaine. Le passage aboutissait exactement au-dessus de l'endroit qu'il cherchait.

- Tout de même, c'est un homme courageux, dit Henri.

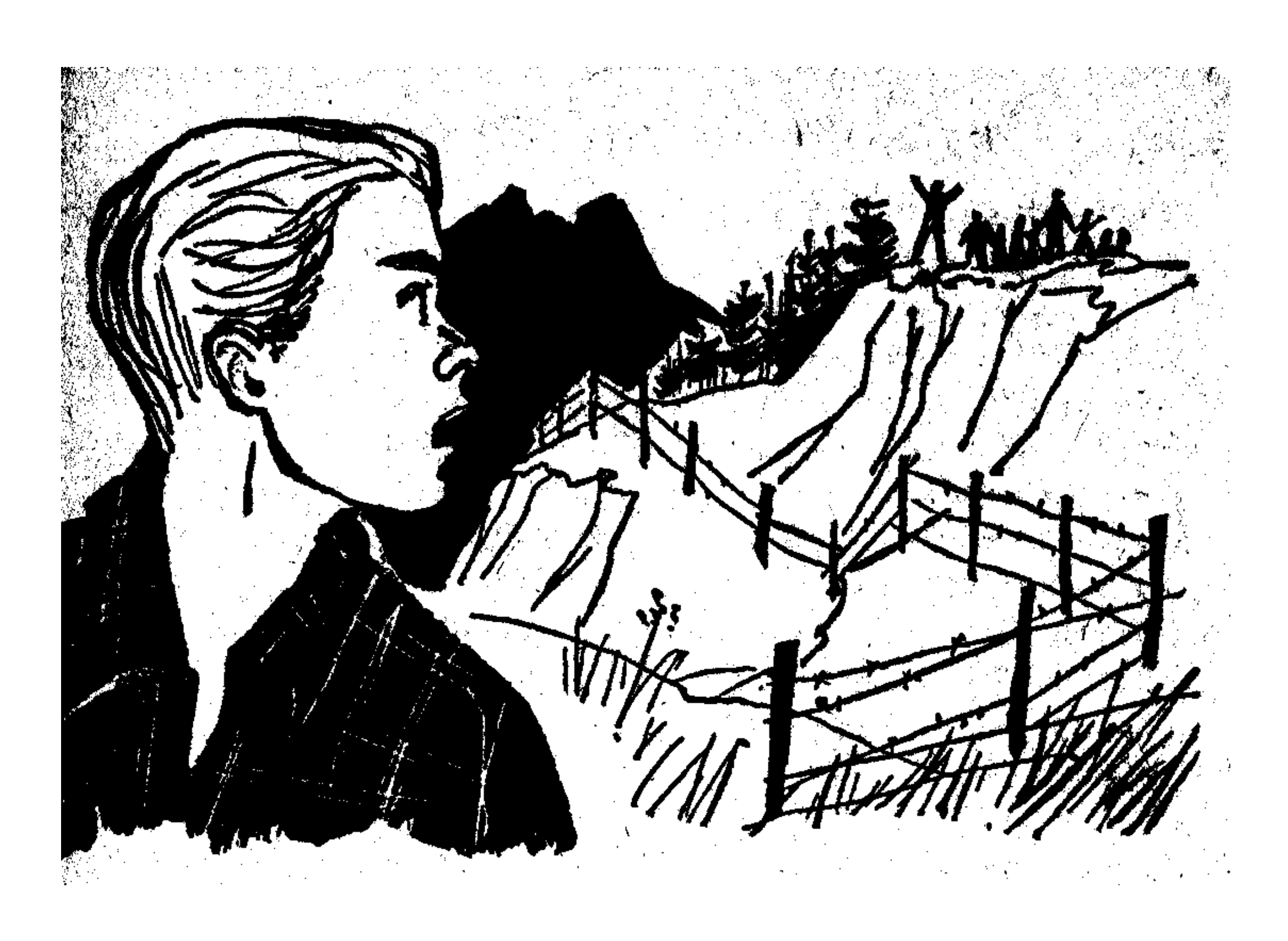
— La plupart des espions sont courageux. Mais celui-ci est un individu des plus déplaisants, détesté par tout le monde y compris les gens de son pays. Il joue toujours un double jeu. Il nous a échappé cette fois encore, mais il n'a pas pu emporter les plans.

— Alors, il ne peut nous faire aucun tort? demanda Henri.

- Sauf s'il les a appris par cœur... Et il a une mémoire extraordinaire.

- Quel dommage qu'il nous ait échappé!... Et l'autre aussi.

— Ceux que nous avons pris ne sont que des hommes de main, prêts à faire n'importe quoi



pour de l'argent, dit René. J'ai laissé échapper les vrais responsables et je vais être sévèrement réprimandé... Tant pis pour moi, je l'ai bien mérité... J'aurais dû penser que le Balafré allait casser la lampe. »

Tous étaient heureux de se reposer enfin et de respirer l'air frais. René se -leva et examina la montagne. Comment faire pour descendre sans être accroché et électrocuté par les barbelés? Aucun d'eux n'avait envie d'emprunter le tunnel du Balafré.

Finalement, René aperçut quelqu'un dans la clairière. Il appela et l'homme leva la tête, visiblement stupéfait de voir tant de monde à cet endroit de la montagne.

« Qui êtes-vous? cria l'homme.

— Amis! répondit René. Où est le colonel

Astier? J'ai besoin de lui parler mais je ne peux pas passer à travers ces barbelés.

— Regardez! dit tout à coup Jacques, en montrant un magnifique appareil photographique caché dans un buisson. Voilà comment ils ont pris leurs photos! C'est un appareil splendide. Le déluge de cette nuit ne l'a pas abîmé. Il est complètement étanche. Vous savez, René, l'appareil que vous m'avez donné doit être hors d'usage, maintenant. Je l'avais laissé dans mon buisson, près du nid d'aigle, et je n'ai pas pu retourner le chercher.

— C'est bien dommage, dit René. Enfin, je pourrai peut-être te faire avoir celui-ci... en échange des services que tu m'as rendus dans cette aventure... »

Les yeux de Jacques brillèrent de joie. Quelles photos il pourrait prendre avec cet appareil-là!

Un autre homme apparut bientôt derrière la ferme. Jacques pensait voir un colonel en uniforme, mais c'était un civil.

« Hé! Astier! cria René. Tu ne me reconnais pas?

— Grands dieux! Qu'est-ce que tu fais là-haut? Attends, je t'envoie deux hommes pour t'ouvrir le chemin. »

En peu de temps, un passage fut pratiqué dans les barbelés et refermé aussitôt après. Ils arrivèrent à la ferme en glissant et en dérapant tant la pente était raide.

Le colonel et René disparurent dans la maison pour bavarder à leur aise. Jacques et Henri, brisés de fatigue, s'étendirent sur l'herbe et s'endormirent.

Plus tard, le colonel et René sortirent et donnèrent

des ordres. Trois hommes emmenèrent les prisonniers qui furent enfermés dans ce qui semblait avoir été autrefois une laiterie.

« Nous voilà débarrassés de ceux-là! s'écria René satisfait. Maintenant, en route, on rentre à la maison. Seulement il va falloir y aller à pied. Il n'y a pas d'autre moyen. »

Réveillés, les deux garçons grognèrent. Ils n'avaient guère envie de faire encore des kilomètres à pied. Pourtant, il fallait bien en passer par là...

« Et les cartes que nous avons laissées dans le souterrain? demanda Jacques.

— On pourra facilement les récupérer. Un des hommes du colonel ira les chercher dès qu'il n'y aura plus d'eau, dit René.

— Alors, maintenant, c'est fini? Il n'y a plus de mystère dans cette affaire? demanda Henri.

- A vrai dire, il y a bien encore quelques points mystérieux, répondit René Marchai. Nous allons voir si nous ne trouvons pas de traces du Balafré dans la région... Remarquez qu'il aura probablement coupé sa barbe entre-temps et maquillé sa cicatrice. Mais enfin, on va peut-être quand même retrouver sa piste... Ce serait vraiment une satisfaction.

— Il faudrait aussi retrouver votre voiture, dit Jacques. On l'avait laissée devant l'éboulement.

- C'est vrai... J'espère qu'elle n'a pas été emportée par le déluge ou enterrée sous un nouvel éboulement...

— Je voudrais d'abord savoir ce qui est arrivé aux filles, dit Henri. J'espère qu'elles sont bien

rentrées avant l'orage. Il me semble qu'il y a une éternité que je ne les ai vues. »

Ils descendirent la montagne sous la conduite d'un des hommes du colonel.

Finalement, ils arrivèrent en bas et retrouvèrent la route qui les amena à la maison.

« Enfin! s'écria Jacques en courant. Alors, les filles, où êtes-vous? »





CHAPITRE XXXI

La fin du mystère

UN CRI lui répondit. C'était Lucette qui sortait en courant. Elle se jeta dans les bras de Jacques qu'elle renversa presque dans sa joie de le retrouver.

« Jacques! Enfin!... Et toi aussi, Henri!... Qu'est-ce que vous êtes devenus pendant tout ce temps? On s'est fait un mauvais sang... » Denise et Tina arrivèrent en courant, elles aussi. « Où étiez-vous pendant l'orage? Tina est

remontée dans la montagne et elle nous a dit que la moitié du château s'était écroulée.

— Et vous? Est-ce que vous êtes rentrées à temps ?

- Il y avait déjà de la pluie et du tonnerre, mais pas encore d'éclairs, quand nous sommes arrivées. Tina ne nous a pas laissées nous reposer une minute. Elle répétait tout le temps qu'il allait y avoir un écoulement. Et elle avait raison...

— Brave Tina! Vous avez eu de la chance avec elle. Vous ne vous doutez pas de ce qui est arrivé à Château-Malfort! »

Et il commença aussitôt à le leur raconter. Elles l'écoutaient, les yeux agrandis par la frayeur. Quelle nuit!

« Et Kiki? demanda Jacques, où est-il?

— Il te cherche partout, répondit Tina. Mais il ne va sûrement pas tarder à revenir. »

En effet. Dix minutes plus tard, Kiki était là criant à Jacques :

« Combien de fois faut-il te répéter... Combien de fois faut-il te répéter... »

II sauta sur l'épaule de son maître et lui becqueta affectueusement l'oreille.

« Ne touche pas à mon oreille, à moi! » protesta d'avance Henri.

Les filles préparèrent le déjeuner pour tout le monde en bavardant toutes à la fois, ravies d'avoir enfin retrouvé les garçons et René. Celui-ci avait envoyé ses hommes chercher la voiture.

Le repas terminé, René proposa :

« Et maintenant, que penseriez-vous d'un petit somme? Moi, je n'en peux plus... »

Les garçons dormaient debout et furent heureux de retrouver leurs lits. Les filles s'installèrent dans le jardin pour bavarder. Elles y étaient depuis un moment lorsque Denise s'écria :

« Tiens, il y a des gens qui arrivent!

— Ce sont les camarades de René », répondit Lucette.

Arrivés dans le jardin, les hommes demandèrent aussitôt :

« Où est le patron? Il faut qu'on lui parle tout de suite.

- Il vient de s'endormir. Ne le dérangez pas, dit Denise.

— Désolé, mademoiselle, mais il faut qu'on le dérange tout de même. On a des nouvelles pour lui.

— Quelles nouvelles? demanda Lucette. Vous avez trouvé la voiture?

— Oui, mademoiselle. Mais c'est au patron lui-même que nous avons besoin de parler.

- Vous le trouverez dans la cuisine », dit Denise.

Les hommes entrèrent réveiller René. Denise les entendait parler d'un ton ' grave et pressant. René sortit.

« Qu'est-ce qu'il y a? demanda Denise. Est-ce qu'on a retrouvé la voiture?

— Oui, on l'a retrouvée, répondit René. Et quelque chose d'autre avec...

— Quoi? demandèrent les trois filles en même temps.

- Eh bien, le Balafré et son camarade ont trouvé ma voiture. Ils sont montés dedans et ont été pris dans un éboulement.

— Est-ce qu'ils sont... morts? demanda Denise.

— Je suppose, répondit René. On ne sait pas encore. La voiture est tombée dans un précipice et le Balafré et l'autre sont dedans.

— On ne peut pas les sortir?

— Les portes sont coincées. Il nous faut un câble ou une corde solide. Avez-vous cela? On va essayer de remonter la voiture et d'ouvrir le toit pour les sortir. »

Denise trouva dans le hangar ce que cherchait René. Aucune des filles ne demanda à l'accompagner. Elles attendirent avec impatience le réveil des garçons et elles se précipitèrent dès qu'elles les entendirent bouger.

« Grands dieux! s'exclama Jacques. Et dire qu'ils ont cru avoir de la chance de trouver la voiture de René presque à la porte!... »

René revint quelques heures plus tard. Les enfants coururent à sa rencontre. Il souriait.

« Pas de mort, dit-il. Le Balafré a un choc cérébral. Il est inconscient pour l'instant. L'autre a une jambe cassée. Il a eu un choc, lui aussi. Mais il revient déjà à lui.

- Alors, finalement, vous les avez pris tous les deux! s'écria Henri. Vous devez être rudement content!

- Et la voiture? demanda Denise.

- Bonne pour la ferraille! fit René. Mais ça n'a pas d'importance. Je crois bien que mon chef me fera cadeau d'une voiture neuve en échange du Balafré et de l'autre... Et tout cela grâce à vous, les enfants!

— Peut-être, mais qu'est-ce qu'il nous serait



arrivé si vous n'étiez pas venu? Je me le demande, répondit Jacques. Et que va dire tante Alice quand elle apprendra tout cela?

— Elle dira qu'elle ne peut pas tourner les talons sans que nous fassions une sottise, répliqua Henri en riant. Où sont vos hommes, René?

— J'ai envoyé Antoine chercher de l'aide au village. Il est revenu avec des civières et un médecin. De sorte que nos oiseaux sont maintenant en route pour l'hôpital où ils se réveilleront entre deux gendarmes...

- Quelle aventure! s'écria Denise. Et nous qui nous lamentions d'être dans un endroit où il ne pouvait rien arriver!...

- Si on allait faire un petit tour dans la montagne? proposa Jacques. J'ai des fourmis dans les jambes.

— On te suit, dit René. »

Ils se mirent en route vers Château-Malfort. Mais ils leur fut impossible de s'en approcher. L'éboulement était descendu beaucoup plus bas, et tout le flanc de la montagne était encombré d'une masse de rochers et d'arbres déracinés.

« C'est vraiment épouvantable », dit Lucette. Puis elle regarda le château. « II n'est pas comme d'habitude, dit-elle. Il lui est arrivé quelque chose. Allons voir. »

Ils grimpèrent plus haut par le petit sentier qu'ils connaissaient bien. Quel spectacle quand ils parvinrent au sommet!

« Les tours sont tombées! s'écria Lucette... On peut maintenant entrer directement dans la cour-Quel vacarme cela a dû faire!...

— Et regardez le château, dit Jacques. Il n'en reste plus que les murs... Tout le milieu s'est écroulé... Rien d'étonnant à ce qu'on n'ait pas pu ouvrir le souterrain. Il y avait tout le poids du château sur la dalle! »

Château-Malfort n'était plus qu'une ruine. René avait l'air grave. Il mesurait le danger auquel ils avaient échappé. Le souterrain leur avait sauvé la vie. S'ils avaient été dans n'importe quelle autre partie du château au moment de l'écroulement, ils auraient été enterrés sous les décombres.

« Mon pauvre appareil de photo! gémit Jacques.

— Tu en auras un autre à la place, affirma René qui, maintenant qu'il avait mis la main sur le Balafré, était prêt à promettre la terre entière. Et vous aurez tous un beau cadeau pour vous récompenser de m'avoir entraîné dans cette affaire.

— Même moi? demanda Tina.

- Même toi, répondit René. Qu'est-ce qui te ferait plaisir?

— Trois paires de chaussures pour moi toute seule *»,* répondit la petite fille gravement.

Les autres se mirent à rire. Ils savaient bien que Tina ne les porterait jamais. Elle les rangerait pour les admirer à son aise. Drôle de fille, cette Tina...

« Rentrons, dit Lucette. Ça me fait quelque chose de regarder ces ruines...

— A moi aussi, cela fait quelque chose, dit Denise. Mais tout de même, il vaut mieux que le château soit ouvert à tout le monde. Personne ne pourra plus s'y cacher, ni le vieux châtelain de la légende ni des bandits comme cet affreux Balafré.

- C'est vrai, dit Jacques, il ne pourra plus y avoir de mystère à Château-Malfort...

- Plus de mystère! répéta Kiki, plus de mystère. »

